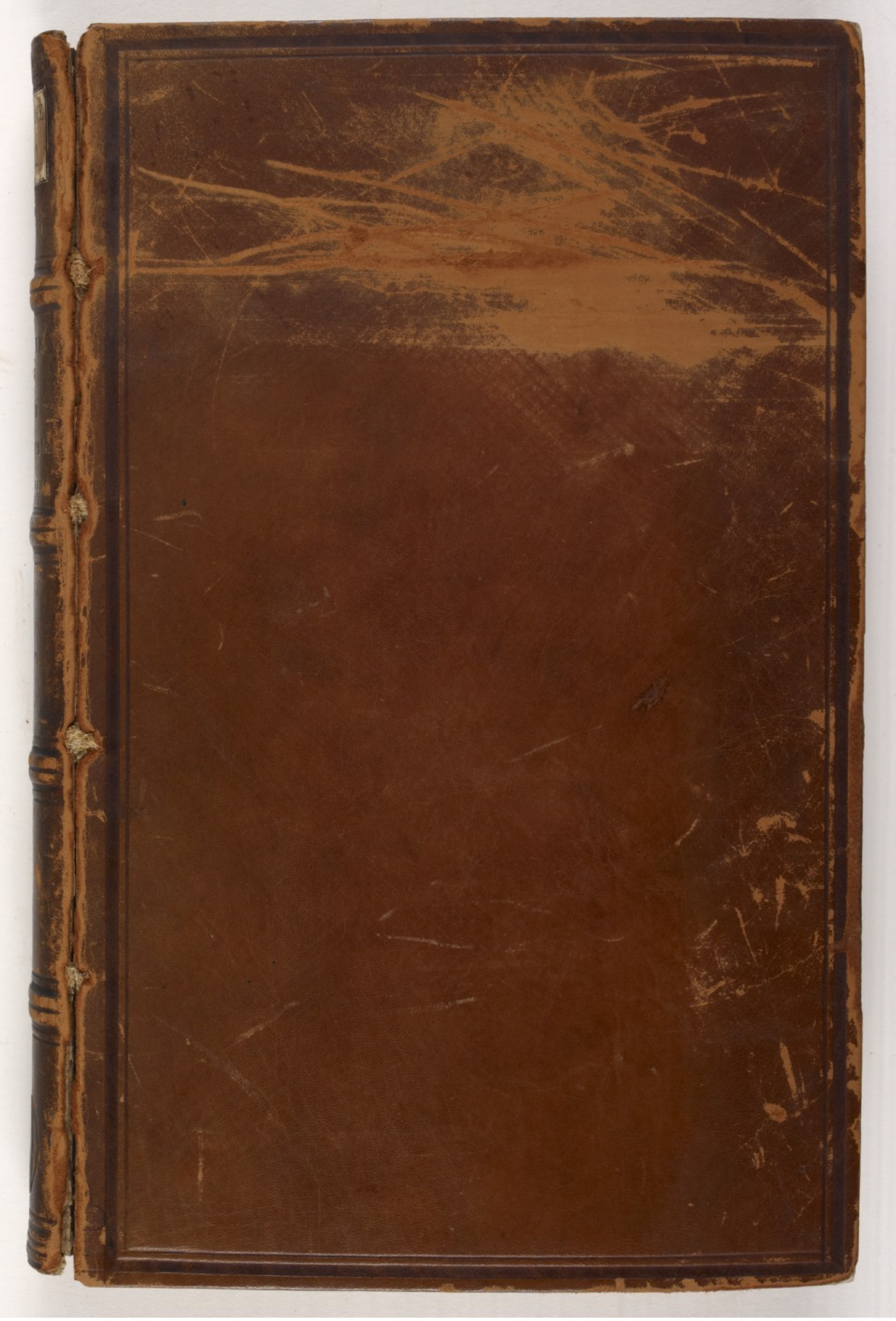
Voyage sentimental, traduction nouvelle précédée d'un essai sur la vie et les ouvrages de Sterne par M. J. Janin. Éd. [...]







VOYAGE

SENTIMENTAL.

Paris. — Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.


STERNE
BREVIERE

VOYAGE
SENTIMENTAL

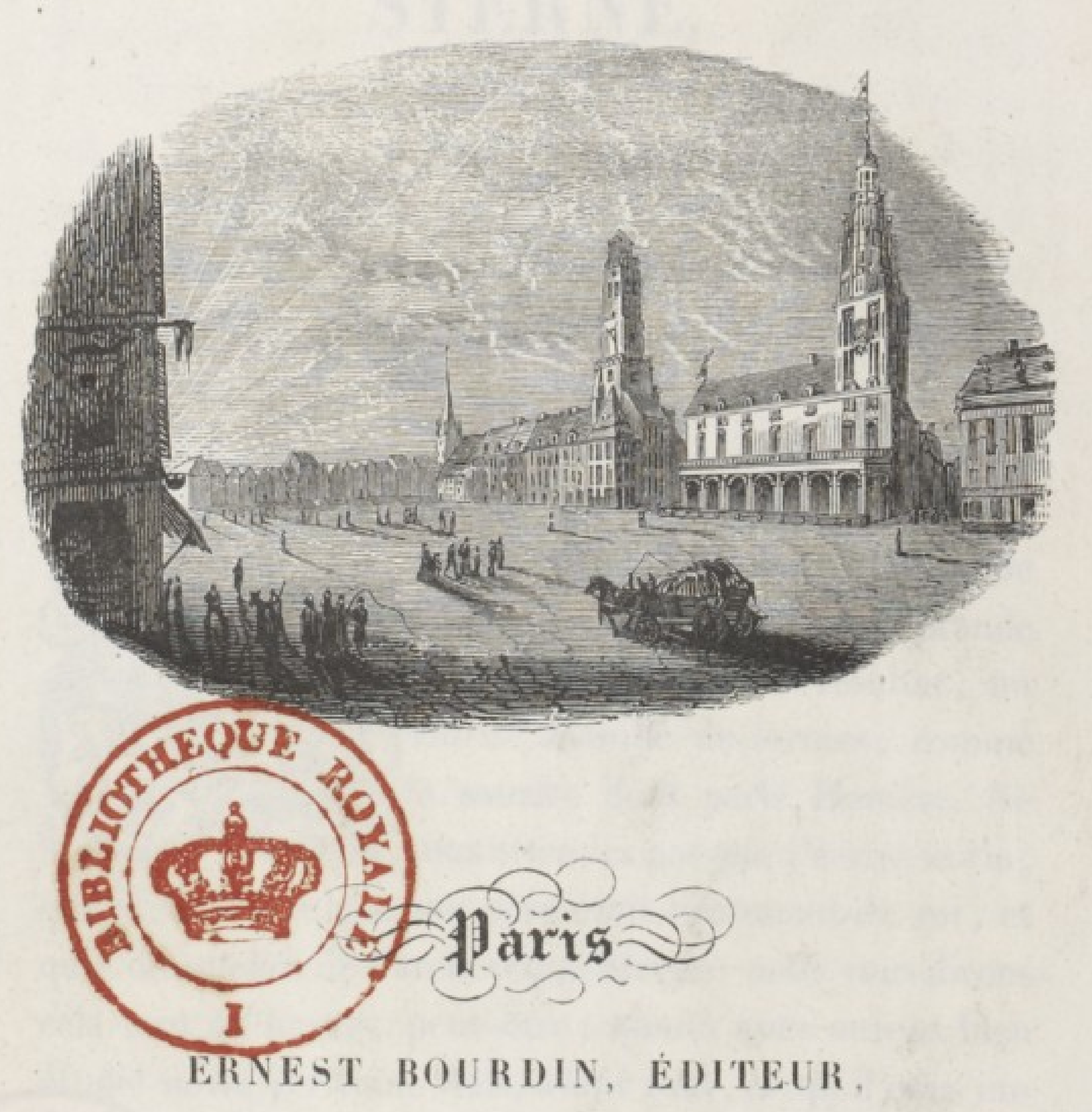
TRADUCTION NOUVELLE

Précédée d'un Essai sur la vie et les ouvrages de Sterne,

PAR M. J. JANIN.

Édition illustrée

PAR MM. TONY JOHANNOT ET JACQUE.



Paris

ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 51.



STERNE.

PAUVRE Yorick! c'était, à tout prendre, une comédie vivante, une grande simplicité, et à la fois une grande folie, et, en dernier résultat, un sourire mouillé de larmes, comme le sourire dont parle Homère. Ne vous attendez pas que j'écrive sa vie, que je vous dise que son père était lieutenant du roi, et qu'il descendait de l'archevêque Sterne; nous vous dirons cela tout à l'heure, peut-être, quand nous aurons bien étudié notre écrivain. Mais, avant tout, ce qu'il nous im-

porte de savoir et d'approfondir, ce sont les mœurs, les passions, les habitudes de l'écrivain. Celui-là, surtout, il était tout en petites habitudes, en petits détails, en petits bonheurs, qui se répandent çà et là dans sa conversation, dans ses lettres, dans ses livres; car enfin, le moyen de suivre, sans de grandes précautions, cet admirable vagabond, qui ne sait jamais lui-même où il va?

Figurez-vous donc, au beau milieu de la civilisation anglaise, quand le goût français, apporté en Angleterre par Charles II, adopté sous le roi Guillaume, eut été porté au plus haut degré de sa puissance, sous le règne de la reine Anne, un homme simple et bon, aussi habile que Shakspeare peut-être dans les peintures familières de la vie domestique, et qui, tout entier à l'étude minutieuse des petits faits de l'existence, s'applique à les peindre dans toute leur naïveté; honnête et vrai avant tout, n'employant de coloris que lorsqu'il ne peut pas mieux faire, et se mettant en scène parce qu'il ne connaît personne qui ait plus que lui de l'âme et du cœur, personne qui soit mieux appris à deviner un monde, à s'en faire un au besoin, et, quand ce monde est fait, à le peupler d'êtres charmants et naturels.

Car, remarquez bien qu'au milieu du laisser-aller de Sterne, et dans le vague abandon auquel sa pensée se livre avec délices, ce qui fait le plus grand charme de ses livres, c'est qu'il nous montre ce que nous voyons tous les jours, un chien d'aveugle, un homme d'église en robe noire, une femme en petit bonnet et en simple tablier; village, grande route, auberge, boutique, berline; vous sentez l'odeur du foin, vous voyez le rayon de soleil, vous entendez la chanson du villageois qui passe; simples et

frais contrastes avec tant d'autres romans, avec ces brillantes compositions de l'Orient, *les Mille et Une Nuits*, par exemple, toutes resplendissantes de pierreries et d'or, et de rois puissants et de reines superbes, tout habitées par des fées et des enchanteurs, un songe éblouissant qui vous trouble éveillé, qui vous tient endormi, et dont le souvenir est encore une fascination.

Sterne était arrivé dans le monde littéraire à une belle et bonne époque. Peu à peu la monarchie nouvelle s'était fondée. L'esprit anglais avait enfin consenti à passer le détroit; Voltaire avait rendu à l'Angleterre la visite qu'Addisson avait faite à Boileau au commencement du dix-septième siècle. Addisson le critique, et Pope le poëte, avaient fondé, celui-ci la critique, celui-là l'épopée; et enfin, tout d'un coup l'Angleterre, devenue dix-huitième siècle, passa à la France avec armes et bagages. Parurent alors les chefs de l'école descriptive : Goldsmith, Gray, Thompson; les rois du roman, Richardson et Fielding; les révolutionnaires de l'histoire, Robertson et Gibbon. Ils en firent tant, les uns et les autres, que bientôt ce ne fut plus l'Angleterre qui alla à la France, ce fut la France qui alla à l'Angleterre. Tout devint anglais chez nous, chevaux anglais, jardins anglais, livres anglais. — Entre les deux nations, tour à tour l'émule et la rivale celle-ci de celle-là, et sans trop prendre souci d'appartenir à aucun maître, se glissa maître Sterne, moitié Anglais, moitié Français, poëte toujours, et d'une si admirable neutralité, qu'au plus fort de la guerre de Sept Ans, entre la France et l'Angleterre, cette guerre qui coûta à la France tout le Canada et la Louisiane, maître Yorick osa venir à Paris sans passe-port.

Un curieux spectacle encore, c'est de voir ce Juif-Errant de la poésie, quand Paris et Londres sont en proie aux coteries littéraires et philosophiques les plus compliquées, marcher seul dans son petit sentier, sans s'inquiéter du *qu'en dira-t-on* de ce monde. Mais, s'il marchait seul, il voulait marcher au milieu de la foule. Son pèlerinage n'était jamais plus solennel que dans le peuple des grandes villes, et alors il faisait des découvertes étranges. Au milieu de Paris, il a trouvé son admirable barbier et sa jolie soubrette, et son plaintif sansonnet si dramatique dans ses plaintes; sur la grande route, il a rencontré son valet de chambre, son fifre français, si aimable, si jovial, si bon, si simple, si habile à dicter une lettre; dans une allée de traverse, il a retrouvé la pauvre Marie dont nous savions déjà la touchante histoire; à Versailles même, et aux dernières lueurs de cet éclat royal qui devait si tôt finir, il a si bien fait qu'il est parvenu à cette délicieuse comédie du bouffon Yorick, et au risible anachronisme qui le fait prendre, lui aussi, pour un fou de cour. — Pauvre Yorick !

Fou de cour, à la bonne heure! Mais, par Rabelais, la belle et douce folie que la folie de Sterne! Suivez-le. Le voilà qui se passionne pour un son de voix, pour le frémissement d'une robe, pour un air de fifre, pour un volume de Shakspeare, pour tout ce qu'il n'entend qu'à demi, pour tout ce qu'il voit sous un voile, pour tout ce qu'il ne fait qu'entrevoir. Pour cet heureux observateur des infiniment petits, il existe une obscurité plus favorable que le grand jour: il lui faut, à lui, pour qu'il puisse décrire tout à l'aise les découvertes qu'il a faites, le doux reflet de la lune, toutes sortes d'affables clartés,

et alors il est admirable. Sa passion même, toujours si correcte et si naïve, même dans ses rares emportements, ne ressemble à aucune des passions décrites, et surtout des passions ressenties avant lui; elle arrive tout de suite, elle s'enflamme à la première étincelle, elle s'en va comme elle est venue, elle s'éteint comme elle a brillé. La première fait place à la seconde, et toujours elles vont ainsi l'une après l'autre, sans trop de regrets, sans trop de larmes, et surtout sans que jamais une passion manque pour remplacer celle qui est partie. L'imagination de Sterne, à peu de chose près, c'est l'histoire d'une jeune paysanne bien rebondie et bien fraîche qui s'arrête dans la prairie du mois de mai, et qui s'amuse à effeuiller les blanches marguerites qu'elle a sous la main, sans avoir peur de jamais en manquer.

Aussi n'est-il pas un jeune homme encore honnête, une imagination naïve encore, n'est-il pas une femme jeune, belle et ignorante, qui ne se laisse séduire au premier abord par cette espèce de chevalier errant qui voit la nature si belle, et qui, dans sa marche vagabonde, ne trouve aucun tort à redresser, bien qu'il prenne une auberge pour une auberge et un commis de l'octroi pour un commis de l'octroi. Bien plus, ce commis lui-même, cet être attaché à la porte d'une ville, comme le représentant de l'impôt, triste soldat de l'octroi, tout armé de son épée équivoque, et l'œil hagard, notre maître descripteur, pour peu que la chose lui plaise, va vous peindre cet homme trait pour trait, et vous-même vous allez vous intéresser à ce triste portrait, à force de le trouver ressemblant.

En vérité, l'auteur du *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental* est un grand maître en fait de descriptions;

il peut tout décrire, il a tout décrit. La tabatière de corne de son bon moine, quel chef-d'œuvre! Et cette tête pensive, cet œil expressif, ces joues amaigries, ce sourire, quel beau Rembrandt! Avec quelle rare habileté il a mis en œuvre le monde extérieur! Comme, avant de rien décrire, il tient à tout voir! Comme il garde son imagination, non pas pour inventer des formes, mais bien pour s'en souvenir! Avant tout (c'était là le grand secret de notre poète) ayez de la bonne foi, et vous aurez du style. La description est comme le paysage, tout lui sert, même le brin d'herbe. Tu veux me montrer une mare d'eau croupie, un enfant tout nu, une masure, et la couche de cet enfant, encore mouillée, étalée devant la porte au soleil; à la bonne heure! montre-nous ce que tu vois. Au contraire, mettez un lac à la place de la mare, un enfant habillé en dragon à la place de l'enfant en guenilles, donnez de belles ardoises et des glaces à l'étable et à la laiterie, vous aurez un poëme descriptif. Sterne et Rembrandt sont deux grands maîtres.

Toutefois, de cet excès de vénusté, de cette rage de mettre de la dorure à toutes choses et de farder jusqu'à la jeune pensionnaire qui sort de son couvent, il faut bien se garder de tomber dans l'excès contraire. Dans les arts, trop de vérité est un mensonge. De nos jours, nous avions été si fort assujettis aux ennuyeux chefs-d'œuvre de nos poëtes d'imitation, que plusieurs jeunes artistes, pour en finir plus vite avec ces idylles, se sont jetés dans un affreux extrême. Ils ont fait du sang et des tombeaux; ils ont dépouillé la mort de ses ornements; ils ont emprunté à la féodalité ses hiboux et ses fantômes; ils se sont réjouis dans l'horrible; Satan et ses pompes ont été de la partie : c'était de l'ex-

trême affreux opposé à de l'extrême sentimental, le niais horrible en regard du joli. Or, le joli est dans son genre une épouvantable chose; l'homme de goût, placé entre ces deux abîmes, aimerait encore mieux l'horrible : on en guérit plus tôt.

Voilà pourquoi, sans donner à Sterne une plus grande importance que celle qui lui revient, nous devons reconnaître que dans cette école d'une nature simplement examinée et simplement décrite, Sterne est un maître. Il n'a pas certainement la naïveté de Goldsmith ni sa conviction, mais il en a la libre allure, et ce qu'il perd du côté de la bonne foi, il le gagne en malice et en sarcasme. Toutefois, ne vous fiez pas trop à cette bonhomie apparente, car elle cache plus d'un trait acéré, et quand le romancier se montre avec le plus de grâce et d'abandon, soyez sûr que le satirique n'est pas loin.

Je vous disais tout à l'heure que je vous ferais grâce des détails biographiques; c'était une ruse innocente pour vous forcer à lire ma petite dissertation littéraire. Il est bien nécessaire, en effet, que vous sachiez que notre ami Sterne était né en 1713, d'une honorable famille qui avait pour armes un chevron d'or et trois croix fleurdelisées de sable, auxquelles Laurence Sterne a ajouté, pour cimier, le sansonnet jaseur du *Voyage sentimental*. En ce temps là où l'aristocratie s'était reconstituée tout nouvellement et de fond en comble, pour un homme qui voulait écrire, et même pour tout homme qui voulait faire un certain chemin dans le monde, il n'était pas inutile, même en Angleterre, d'être quelque peu un gentilhomme, ajoutons un gentilhomme pauvre; car la pauvreté, chose triste à dire, triste si l'on veut,

c'est là véritablement la dixième muse si souvent invoquée. Que de génies méconnus se sont éteints dans l'abondance! Que de beaux-esprits ont été étouffés par la grande fortune! C'est un thème tout fait depuis longtemps sur la misère qui arrête les poëtes. Le thème contraire me paraît moins populaire à soutenir, mais plus raisonnable, il est vrai. Laurence Sterne l'a éprouvé comme tant d'autres. Son père était un soldat ruiné par la paix, et qui devait ressembler, ou je me trompe fort, à ce chevalier de Saint-Louis qui vend des petits pâtés à Versailles. Il fut élevé, lui, ce même Sterne, le peintre charmant de toutes les élégances, dans une école de village, ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir le grade de maître ès-arts à l'université de Cambridge. C'était un titre difficile à obtenir en ce temps-là, où les études classiques étaient en si grand honneur dans toute l'Europe civilisée. Une fois libre, Laurence Sterne, qui se souvenait de la misère paternelle, se mit sous la direction de son oncle Jacques Sterne, le prébendier de Duram et d'York, qui lui fit obtenir un bénéfice. Quand il eut son neveu sous la main, notre prébendier en voulut faire un des soldats de la littérature militante, il le voulut lancer dans l'arène remplie de haines et d'amours politiques, qu'avaient parcourue Addisson, Steele, le docteur Swift, et tant d'autres beaux génies, non pas sans y laisser bien du sang, bien de l'amour, bien de la haine et bien des larmes; mais le jeune Laurence recula épouvanté devant cette lutte de tous les jours. Par le ciel! il avait bien autre chose à faire qu'à se battre la plume à la main : il avait à faire de l'amour et de la poésie. En effet, à peine eut-il son bénéfice, que notre prudent jeune homme devint

amoureux, mais pour tout de bon. C'était une jeune et belle fille d'une fortune médiocre, d'un esprit distingué, et qui sut deviner tout l'esprit caché sous cette enveloppe encore naïve. Ce fut là véritablement l'heureuse époque de la vie de Sterne. La bibliothèque du château de Skeltons lui fournissait tous ses livres; il chassait le matin, il dessinait à midi, il écrivait le soir, il était amoureux tout le jour. Le maître du château de Skeltons, l'ami et le cousin de Sterne, sir John Hall Stevenson, était un de ces esprits naturellement et, si l'on peut dire ainsi, naïvement licencieux, qui considèrent toutes les choses humaines sous les rapports les plus futiles, esprits à courte vue qui ne voient guère que la matière même dans les œuvres de l'imagination et de l'art. Il avait fait une collection, qui existe encore, de toutes ces fantaisies profanes, et nul doute qu'à cette école Sterne n'ait appris à raconter, comme il le fait, sous des apparences honnêtes, les plus piquantes gravelures. Heureusement pour lui sa bonne nature fut un rempart suffisant contre les leçons de son cousin, et jamais, à son insu peut-être, tant le goût peut remplacer jusqu'à un certain point les bonnes mœurs, il n'a dépassé la dernière limite au delà de laquelle les choses les plus hasardées changent de nom. Au reste, cela est écrit dans *le Voyage sentimental*.

« Il y a, dit Sterne, deux sortes de rougeurs; » il est resté dans la rougeur pudique, et certes il a bien fait, pour lui et pour ses lecteurs. Cependant, malgré tout son esprit, peut-être même à cause de son esprit, on ne le connaissait guère dans son canton que par quelques bons sermons qui avaient été fort approuvés dans la prébende de Duram et dans la prébende d'York, lorsque tout d'un

coup, — c'était en 1760, Sterne avait, par conséquent, quarante-sept ans; en ce temps-là un écrivain était jeune à cet âge —, on entendit parler à Londres, et bientôt dans toute l'Angleterre, d'un certain livre singulier et bizarre, intitulé *Tristram Shandy*. C'était en effet une composition dont le genre n'était indiqué dans aucune rhétorique; c'était une bizarrerie nouvelle, même comme bizarrerie; c'était le plus singulier pêle-mêle de bon sens et de paradoxes, de probité et de licence, d'enthousiasme et d'ironie, qui fut jamais. Cette fois, les caprices d'Arioste, lorsqu'il brise d'une façon si charmante les divers épisodes de son poëme pour les reprendre à mille lieues plus loin quand reviendra leur tour, étaient complétement dépassés.

Dans cette histoire de *Tristram Shandy*, qui, pour dire vrai, est un peu longue, pas un récit n'est entier, pas un dialogue; tout se brise tout à la fois; le fil de l'histoire échappe à chaque instant aux mains du lecteur le plus attentif à le saisir. Pour écrire un pareil livre, il a fallu oublier toutes les règles établies, donner un démenti à tous les usages reçus, se permettre toutes les licences, affronter tous les périls, toutes les hardiesses, et même quelque chose au delà. A voir tout d'abord cet amoncellement de matériaux sans consistance, à suivre cette rêverie flottante çà et là dans le plus nébuleux des hasards, à se rappeler ces caprices infinis d'une imagination que rien n'arrête, ni les fleuves, ni les montagnes, ni même le plus simple voile de gaze au-dessous duquel il n'y a plus que la nudité toute nue, on reste ébloui, confondu, hébété, et l'on se demande si l'on n'est pas la dupe de quelque bouffon. — Oui, mais au fond de cet abîme, dans ce chaos tourmenté, vous voyez surgir de

temps à autre d'utiles enseignements, de nobles pensées, des drames touchants et simples, d'éloquentes protestations en faveur de l'espèce humaine, trop souvent accusée. Le nuage, sans nul doute, le nuage vous fatigue; la montagne est rude à gravir; mais aussi, une fois arrivé sur les hauteurs, le nuage s'abaisse à vos pieds, et, du haut de la montagne, vous découvrez tout le paysage d'alentour. Ce livre vous produit l'effet de ces conversations tumultueuses qui n'ont ni commencement ni fin, mais dont le milieu est souvent rempli d'agréments et d'instructions. D'abord chacun dit son mot au hasard, selon sa nature ou son émotion personnelle; bientôt on se débat à outrance, on réplique à son voisin sans l'avoir entendu; toutes les opinions contradictoires se heurtent et s'entre-choquent; mais enfin arrive l'homme sage de la bande; il parle avec plus de modération et de simplicité que les autres, et, par cela même, on l'écoute. Après quoi, lorsque celui-là a parlé, les tumultueux ont de nouveau leur tour, et la conversation s'achève aussi follement qu'elle a commencé. Tel fut l'effet produit à la première apparition de *Tristram Shandy*. On commença par n'y rien comprendre; on y trouva ensuite un grand charme, parce qu'on y comprenait quelque chose; après quoi on finit par dire qu'on n'y comprenait plus rien. Les critiques furent violentes, les éloges furent passionnés; une véritable bataille littéraire se livra autour de cette espèce d'apocalypse romanesque. Les uns disaient que c'était un livre charmant, d'une finesse et d'une grâce accomplies; les autres, que c'était un livre pédantesque, lourd, diffus et difforme. Ceux-ci se récriaient sur la folle gaieté, sur l'admirable bonne humeur de ce

bouffon Yorick; les autres soutenaient, au contraire, que ce livre valait surtout par le pathétique des situations, par l'intérêt tout-puissant du drame, par les larmes qu'il faisait répandre. — C'est un vil bouffon, disaient les graves ecclésiastiques, se voyant aussi maltraités dans le *Tristram Shandy* que leurs confrères de France l'avaient été dans le *Pantagruel* de Rabelais. — Par Rabelais! c'est un drôle adorable, s'écriaient les jeunes beaux esprits de la cour. — Eh bien, les ecclésiastiques et les courtisans, les critiques et les défenseurs, ils avaient tous raison, les uns et les autres : car ce livre était tout cela, bouffon jusqu'à la gravelure, satirique jusqu'à la cruauté, pathétique jusqu'aux larmes.

Sterne lui-même en convenait, et comme un jour il demandait à une dame de qualité du comté d'York si elle avait lu l'histoire de Tristram Shandy, la dame lui répondit sans hésiter qu'elle ne l'avait pas lue parce qu'elle n'était pas sûre que ce fût en effet une lecture convenable pour une honnête femme. Cruelle réponse pour tout autre homme que pour notre auteur, et qui n'aurait pas eu, comme il le dit lui-même, *une antipathie invincible pour la gravité*. Ainsi serré de près, Sterne répondit à la dame en lui montrant son petit garçon qui jouait sur le gazon. — Voyez, lui disait-il, votre héritier, ma chère dame; certes, c'est là un enfant innocent et naïf; le voilà cependant qui nous montre, sans le savoir, tout ce que veut cacher sa chemisette. — La réponse est digne de Sterne; mais il aurait aussi fort bien pu répondre que Dieu l'avait ainsi fait, véritable composition de vif-argent et de salpêtre; emporté, bizarre et gai de cœur, sans la plus légère teinture du monde, n'ayant guère plus d'expe-

rience qu'une fille de treize ans, et jeté toujours dans les cordages de quelqu'un par la brise de ses esprits. Au reste, la comparaison de Sterne avec un enfant était des plus justes; il en avait tous les enfantillages, toutes les reparties, tous les caprices, et on doit lui pardonner toutes ses drôleries en faveur de leur innocence.

Ceci fait, notre grave ecclésiastique, s'inquiétant peu du scandale qu'il avait donné dans ses pages les moins hardies, mais au contraire s'en félicitant comme d'une nouvelle cause de succès et de bruit, revint pour quelque temps à ses sermons et à la vie régulière. Il avait fini, comme finissent tous les honnêtes amours, par épouser la première femme qu'il avait aimée, et même l'histoire de ce mariage est touchante. Cette jeune fille était tombée malade à force d'ennui, et sa maladie paraissait mortelle; un soir qu'il était assis auprès d'elle, sa main dans les siennes, et le cœur déchiré de la voir mourante, elle leva sur lui ses beaux yeux bleus. Elle lui dit: — Cher Laurence, je sens que la vie me quitte; si nous attendons encore, je ne serai jamais à vous : marions-nous pour que j'aie quelqu'un qui me pleure. — Huit jours après ils étaient mariés, mais elle ne mourut pas : le bonheur lui sauva la vie; elle s'attacha de toutes ses forces à ce grand enfant que le ciel lui confiait. Elle partagea ses succès, ses travaux, ses joies faciles, et, qui plus est, elle lui pardonna tout le vagabondage de sa tête et de son esprit, tant elle savait que ce vagabondage n'était pas dans son cœur. C'est qu'en effet la faute avouée est pardonnée si vite! Et Sterne avouait si franchement tous ses crimes! Lisez plutôt ses lettres, elles seront le meilleur commentaire de ses ouvrages; surtout les lettres qu'il

a écrites dans l'intervalle qui sépare le *Tristram Shandy* du *Voyage Sentimental*. Là, vous le voyez tout entier, vous le suivez dans sa retraite, dans ses amitiés, et aussi quelque peu dans ses amours. Cette fois déjà, notre homme a renoncé au bruit et à la foule ; il est rentré dans son ermitage, dont il ne doit sortir que pour aller en France. En attendant que sonne *ex abrupto* l'heure du départ, Sterne fait tour à tour ou tout à la fois de l'esprit, de l'érudition, du sentiment. Il jouit de toutes choses, du vieil arbre qui lui donne son ombre, du troupeau qui passe, de la chanson du berger, des moindres scintillements du soleil. Sa prébende est située non loin d'un monastère, et dans ces ruines il va, comme il le dit, tous les soirs *visiter ses nonnes*.

« Ce site a quelque chose d'imposant et d'agreste ; « un ruisseau coule au travers ; une haute colline cou- « verte de bois, s'élevant brusquement du côté opposé, « verse une ombre majestueuse sur tous les environs, et « ne permet point à la pensée de s'égarer au delà ; ja- « mais de pieuses solitaires ne trouvèrent une retraite « plus propre à les sanctifier. Aujourd'hui ce serait une « véritable découverte pour un antiquaire : il n'aurait « pas trop d'un mois pour déchiffrer ces ruines ; mais « je ne suis point antiquaire, vous le savez ; par consé- « quent, je viens ici dans des vues bien différentes, et « que je crois meilleures, c'est-à-dire pour me déchif- « frer moi-même.

« Appuyé sur le portail, dans l'attitude de la rêve- « rie, je regarde le ruisseau qui s'éloigne en murmu- « rant ; j'oublie le spleen, la goutte et le monde envieux ; « ensuite, après avoir fait un tour sous ces portiques dé-

« labrés, j'évoque toute la communauté, je prends la « plus jolie des sœurs, je m'assieds à côté d'elle sur une « pierre que des aulnes couvrent de leurs rameaux, et « là je fais.... — Quoi? — J'interroge son joli petit cœur « que je sens palpiter sous ma main, je devine ses désirs, « je joue avec la croix qui pend à son col. — En un « mot, — je lui *fais l'amour*. »

Tantôt il invite ses amis à venir lui demander l'hospitalité du prieuré. — « J'ai ordonné, dit-il à l'un d'eux, « que tout le linge fût blanc comme la neige, afin que « vous pussiez en avoir tous les jours à table; n'ai-je « pas fait faire une espèce de moulin à vent qui m'assour- « dit de son cliquetis, afin que les oiseaux écornifleurs « ne touchent point à votre dessert? Est-il besoin de « vous dire qu'à souper vous aurez de la crême et du « caillé? Faites bien vos réflexions, et laissez S.... aller « tout seul aux sessions de Lincoln, où il pourra dis- « serter sur ses auteurs avec les juges du pays; pendant « ce temps-là nous philosopherons et nous sentimenta- « liserons. — Ce dernier mot est né sous ma plume; il « est bien à votre service, ou à celui du docteur Johnson. « — Vous vous asseyerez dans mon cabinet, où, comme « dans une boîte d'optique, vous pourrez vous amuser à « considérer le spectacle du monde, à mesure que j'en « offrirai les différents tableaux à votre imagination. « C'est ainsi que je vous apprendrai à rire de ses folies, « à plaindre ses erreurs, et à mépriser ses injustices. »

De là, notre homme arrive à la tombe de son grand-père. Cette tombe est à Cambridge; elle est surmontée d'une statue qui ressemble à Laurence Sterne, sans doute par avancement d'hoirie. « S'il faut absolument que je

« sois enterré, s'écrie Sterne, je veux dormir à côté de « mon pieux ancêtre; c'était un honnête homme et un « bon prélat; je n'ai que la moitié de ses vertus. Mes « idées sont quelquefois trop *désordonnées* pour un homme « qui est dans *les ordres*. »* — Et à ce sujet vous croyez que Sterne va s'apitoyer longtemps! certes vous le connaissez mal. Tout à l'heure il voulait mourir, maintenant il se cramponne à la vie de plus belle. Au contraire, hâtons-nous, vivons de notre mieux, la vie est si belle, et pour bien faire, aimons-nous à la première vue. « En « effet, à quoi bon tant de précautions oratoires? ne « voit-on pas fort bien, à la première vue, si l'on est « fait ou non pour s'aimer? Vanité à part, je puis récla- « mer l'honneur de vous avoir donné pour maxime que, « la vie étant si courte, il faut se dépêcher de former « les liens tendres et heureux qui l'embellissent. C'est « une misérable perte de temps, un soin vil et mépri- « sable, que de prendre, l'un à l'égard de l'autre, les « mêmes précautions qu'un usurier qui, pour prêter « moins dessus, cherche une paille dans un diamant « qu'on lui donne en gage. Non! — Si vous rencontrez « un cœur digne d'habiter avec le vôtre, et si vous vous « sentez réellement vous-même susceptible d'une pareille « union, la chose peut être arrangée tout de suite...... » Il va ainsi à travers tous les nuages de l'imagination et de la sympathie, lorsque tout d'un coup il fait un retour sur lui-même; alors il se voit tel qu'il est, malade, infirme, déjà vieux, et il s'écrie (la conclusion est digne de l'exorde) : « Venez me voir, parmi mes nonnes, je « serai hospitalier pour vous, je vous présenterai à la « plus belle fille du monastère; une douleur amère aura

« fixé une larme sur sa belle joue. — Après avoir entendu « le récit de son infortune, vous tirerez un mouchoir « blanc de votre poche pour essuyer ses yeux et les vô- « tres. — Ensuite vous irez vous coucher, non avec la « demoiselle, mais avec la conscience d'un cœur sus- « ceptible de s'attendrir ; vous en trouverez l'oreiller plus « doux, le sommeil plus suave, et le réveil plus gra- « cieux. » Relisez avec soin cette dernière ligne, cette douce image, et vous trouverez dans son germe tout le *Voyage Sentimental*.

Quelquefois il se demande à lui-même de quel côté souffle le vent, et il se répond : Je n'en sais rien. — Et si vous lui répondez : Mettez-vous à la fenêtre et regardez de quel côté s'en va le nuage, il vous répondra qu'il n'a pas le temps, qu'il est occupé à sentir battre son cœur. A sa façon, cet homme est un sage ; il aime tour à tour le monde et la solitude, le bruit et le silence. « Si j'avais « été Mentor, — dit-il quelque part, — j'aurais dit à « mon élève : Il ne faut pas trop maltraiter cette bonne « Calypso et ne pas trop faire pleurer cette pauvre Eucha- « ris ; et mon élève n'en eût pas moins été un héros. »

Ainsi parle-t-il quand il est tout à fait bien portant, quand toute la machine humaine est dans cet admirable bien-être qu'il a décrit avec tant de bonheur. Sa philosophie ne l'abandonne même pas au milieu de toutes les cruelles maladies qui l'ont assailli. Il sait très-bien que la mort se sert de cette maudite toux pour miner sa pauvre machine, et que ce n'est véritablement pas le cas de plaisanter ; mais qu'y faire ? Rire et se divertir, et apprendre, en attendant, quelque pas nouveau pour le danser convenablement dans *la Danse des Morts de Hol-*

bein. Et puis il ajoute, en forme d'amendement : — « Il « est ma foi bien lâche à ce coquin de Temps, de « m'enlever les esprits avec lesquels je l'ai tué tant de « fois ! »

Ce n'est pas tout. Le lendemain, comme la nuit a été fort mauvaise, notre homme se fait à lui-même cette morale :

« Depuis vingt ans je me demande à quoi peut aboutir cet esprit d'idolâtrie qui me ramène toujours aux pieds des belles, et si, après avoir eu, dans mon jeune temps, une jeune fille pour aplatir mon oreiller, je ne pourrais pas en trouver une dans mes vieux jours pour me donner mes pantoufles ; mais je n'ai pas besoin de m'inquiéter, ni de vous inquiéter vous-même de ces sortes de conjonctures, car je sens bien *qu'il ne me reste pas assez de vie pour en faire l'essai.* »

Et même ne vous fiez pas à cette dernière phrase. Tout à l'heure encore, et tout résigné que vous le voyiez, il était aux pieds de cette belle madame Garrick, dont la beauté égale, dit-il, le génie de son mari. A peine convalescent, il éprouve le besoin de se remettre à écrire de plus belle. Demain matin, il part pour Londres ; il veut être à Renelagh à l'entrée des beaux jours. De là il ira aux eaux de Bath pour faire sa cour à toutes les dames, aux plus jeunes et aux plus belles ; — à *Moor,* la charmante veuve, « et plût au ciel que je pusse passer le reste de ma vie avec elle ! » — à la jolie miss *Gone* , — « avec sa belle taille et sa figure grecque ; elle était née « pour faire mon bonheur ; » — à madame *Vesey,* — « qui « cumule d'une façon si divine. Que je voudrais mettre « en cage ce beau rossignol au blond plumage ! » — En-

tendez-le, comme il en parle le sourire sur les lèvres, l'éloge dans la bouche, la joie dans le cœur et le verre à la main ! Ainsi il passe la belle saison de château en château, d'amours en amours, accueilli, fêté, admiré; il n'est même pas impossible qu'il aille perdre son argent aux eaux de Bristol, « bien que les nymphes de Bristol soient « par trop étiques. » — Ne l'oubliez pas non plus auprès de lady Baltimore. Au milieu de ces maladies, de ces voyages, de ces plaisirs, son presbytère vient à brûler comme un *tas de fagots* : « Tandis que je me préparais à « revoir ma maison, ma maison était dejà brûlée.

« Il faut que je tire une maison de mon gousset. — « Ce que je dis est à la lettre; car il faut que je rebâtisse « le presbytère à mes frais, autrement l'église d'York, de « qui je le tiens originairement, serait obligée de le faire, « et, en bonne raison, cela ne doit pas être. C'est une « perte pour moi d'environ deux cents livres, outre ma « bibliothèque, etc., etc. — Maintenant vous voilà tran-« quille sur l'emploi que je pourrai faire du produit de « mes sermons. — Quand vous me témoignâtes vos in-« quiétudes à cet égard, je vous dis que quelque diable « d'accident y mettrait bon ordre : en effet, il me pen-« dait à l'oreille celui-là. »

Ceci est encore une scène du *Voyage sentimental*, lorsqu'en partant le voyageur dit à Eugène : — J'ai bien autant d'argent qu'il m'en faut, car, dans un mois tout au plus, je serai logé et nourri aux dépens du roi de France.

En même temps, toujours à propos du presbytère incendié qu'il faut reconstruire avec le produit de ses sermons, il vient à se rappeler l'histoire du vieux seigneur de Crazy, et, certes, cette histoire tiendrait bien sa place

dans le *Tristram Shandy*. « Donc le vieux seigneur eut un « moment de paresse orgueilleuse ; il forma le projet d'a- « voir un carrosse à la ville pour ménager ses jambes le « jour, et le voiturer le soir à Renelagh. Après avoir con- « sulté le sellier, il mit de côté cent quarante livres pour « cet objet, et m'en écrivit un mot. Trois mois après, « lors de mon arrivée à la ville, je trouve un billet de « *lord Spencer*, qui m'invite à dîner avec lui le dimanche « suivant. A peine avais-je lu ce billet, que le char pom- « peux me revint dans l'idée. Je sortis donc pour aller « m'informer de la santé de *Hall*, et en même temps lui « emprunter sa voiture afin de me rendre pontificalement « à l'invitation que j'avais reçue. Je le trouvai chez lui ; « je lui fis une ou deux questions amicales, après quoi je « lui présentai ma requête. Il me répondit en souriant « qu'il était bien mortifié, mais que sa voiture était partie « en poste pour l'Écosse. Je le regardais fixement, et il « riait, non de moi, mais de son *hypothèse*, et je vais « vous en donner l'explication.

« Il faut vous dire qu'il reçut une lettre au moment « où il donnait ses dernières instructions au sellier ; dans « cette lettre on lui apprenait que son fils, qui était de « quartier à Édimbourg, s'était trouvé dans une terrible « dispute, et que, pour en prévenir les suites, il fallait « une somme à peu près égale à celle qu'il destinait à sa « voiture. Ainsi les cent quarante-huit livres qui devaient « servir à l'achat d'un carrosse à Londres furent em- « ployées à réparer les vitres, les lanternes et les têtes « brisées à Édimbourg. — Et voici comment il soutenait, « non sans raison, que sa voiture était partie en poste « pour l'Écosse. » N'est-ce pas que l'histoire est jolie,

surtout racontée le lendemain d'un incendie qui vous ruine de fond en comble? Certes, il est impossible d'avoir plus de gaieté et de philosophie sur les ruines de sa maison. Sterne ressemblait en ceci à deux grands orateurs de notre connaissance, à Cicéron et à M. Shandy. Les revers, qui fournissaient à l'un et à l'autre de ces grands parleurs une bonne occasion de montrer leur éloquence, lui étaient presque aussi agréables que les événements heureux qui l'obligeaient à se taire.

Une chose qui étonne, c'est qu'avec une imagination si mobile, un esprit si facile à passer tout d'un coup d'un extrême à l'autre, une si grande aptitude à saisir les moindres détails du paysage, les moindres nuances du cœur humain, cet homme-là n'ait pas été tout à fait ce qu'on appelle un poëte. C'est qu'en effet de la poésie il n'avait que quelques instincts; l'inspiration lui manquait. Il était poëte comme les bonnes femmes de ménage sont de grandes dames, à leurs heures, quand la maison est nette, quand la table est mise, quand le dîner est tout prêt; alors, s'il leur reste un peu de temps avant le repas, elles vont faire un bout de toilette pour recevoir leurs amis. D'ailleurs, bien que sa manière soit de son invention, il obéissait à une manière, et à ces causes il a couru toute sa vie après le naturel, mais il n'a jamais pu toucher qu'un pan de son manteau flottant au vent. Le début de l'ode à Julie, dans le *Tristram Shandy*, n'est que l'impuissante boutade d'un homme d'esprit qui sait très-bien que sa poésie est un hors-d'œuvre. De toutes ses œuvres poétiques, Sterne ne se rappelle rien qu'une épitaphe et un opéra, ou ce qu'il appelle lui-même, avec tant de gaieté, une *Thucidinade* lyrique. La personne qui

lui avait demandé une épitaphe en préféra une de sa composition, *qui lui plaisait davantage*; et, bien que Sterne ait toujours trouvé que l'épitaphe composée par lui valait mieux, il n'a pas conservé de rancune au pauvre mort pour son mauvais goût: — « Tant pis pour lui s'il « a mis un éloge si mal écrit sur un si beau marbre! ce « n'en était pas moins, de son vivant, un homme des « meilleures et des plus honnêtes qualités. » — Quant au drame en vers pour M. *Beard*, il le fit jouer à Renelagh, au profit de je ne sais qui.

Enfin, il a fait une chanson à propos d'une mortalité de bestiaux; voici le refrain de cette chanson :

Ici James perd une vache,
John Bland en fait autant;
Nous mettrons donc notre confiance en Dieu,
Et non dans aucun autre homme.

Tel est le recueil complet des œuvres poétiques de Laurence Sterne; nous ne voulons pas nous faire valoir, mais nous pensons que personne ne l'avait fait avant nous.

Comme vous l'avez déjà pu voir, il avait de singulières idées en toutes choses, et il les soutenait d'une façon singulière. Il y avait chez cet homme un peu de Rabelais, beaucoup de Swift, quelque chose de Montaigne, d'où il suit qu'avec de pareils éléments on ne pouvait guère composer un esprit médiocre. Il avait la raillerie incisive de Rabelais, la malice bonne et ferme de Swift, l'observation un peu triste de Montaigne. A coup sûr, Sterne est l'esprit le plus français, même en comptant l'écrivain du *Spectateur* et le poëte de *Caton d'Utique*, deux œuvres françaises s'il en fut, qui ait jamais paru dans la littérature anglaise. Il a beaucoup plus étudié nos vieux au-

teurs, et surtout il a pénétré dans les naïfs mystères de notre seizième siècle, beaucoup plus loin que n'avaient fait avant lui les grands écrivains de sa patrie. Il a beaucoup lu surtout, et il est facile de s'en apercevoir, parmi les œuvres de nos vieux auteurs, *le Moyen de parvenir* et *le Baron de Fœnestre*; le premier livre, tout rempli de la naïveté grivoise de nos pères; le second livre, qui n'est rien moins qu'une longue comédie qui précède la comédie de Molière et qui l'annonce. Quant à ses analogies directes avec le dix-huitième siècle français, Sterne lui-même nous les indique dans ses notes. Dans le temps même où ilé crivait le *Tristram Shandi* à la façon du *Moyen de parvenir*, en semant à profusion les anecdotes et les bons mots, les dialogues pleins d'atticisme, les quolibets pleins de licence, il y avait en France un écrivain à la mode, un romancier nommé Crébillon, qui faisait en France, mais avec moins de succès et plus de scandale, le même métier que Laurence Sterne en Angleterre. L'un et l'autre, chacun de son côté, ils avaient déshabillé le roman autant qu'ils l'avaient pu faire; mais dans ces diverses nudités le roman avait conservé tout le caractère de sa nation. La nudité du roman de Crébillon le fils, c'était tout à fait le vice galant et dameret de la vieille société française, qui, n'ayant plus rien à insulter, insultait les mœurs publiques; au contraire, le roman de Sterne, tout nu qu'il était, conservait encore toutes les apparences qui le pouvaient sauver. Il y a du marquis endimanché dans le laisser-aller de Crébillon fils. Il y a du prêtre déguisé en laïque dans les gravelures de Sterne. Au reste, l'une et l'autre nudité étaient si fort dans les habitudes de nos voisins, que Crébillon le fils, au mo-

ment où il était oublié même en France, fut demandé en mariage par une jeune, belle et riche lady, qui l'emmena à Londres avec elle, aussi heureuse et aussi fière que si elle eût épousé le roi Louis XV en personne.

Voici, au reste, comment l'auteur du *Voyage sentimental* riait lui-même de cette façon de dépouiller le roman de sa robe nuptiale. « Crébillon fils, dit-il quelque part, est convenu avec moi de m'écrire, à mon arrivée à Toulon, une lettre véhémente contre l'égoïsme de Tristram Shandy; moi, de mon côté, je lui fabriquerai une terrible philippique contre ses ouvrages à lui, Crébillon. Ceci fait, nous imprimerons nos deux factums dans un même volume : *Crébillon contre Sterne*, *Sterne contre Crébillon*, et nous partagerons le bénéfice de l'ouvrage: voilà, j'espère, ce qui s'appelle la bonne politique suisse. »

Le factum n'a pas été fait : Crébillon aimait trop la paresse, comme Sterne aimait trop la douce flânerie. L'un et l'autre ils avaient trop peu de fiel dans le cœur pour se maltraiter, même en plaisantant. Cependant, rien ne serait plus facile à écrire que ce double factum. — *Crébillon contre Sterne* : — Maître Sterne, vous êtes aussi vicieux que moi, mais vous êtes le libertin le plus subalterne que je connaisse. Vous aimez toutes les femmes, et surtout les grisettes, les femmes de chambre, les bonnets ronds; vous en voulez de préférence à la robe d'indienne, au bas de coton bien tiré sur la jambe nerveuse et fine, aux belles mignonnes, à la dix-huitième année. Vous aimez les jeunes filles, et vous le leur faites entendre d'un air si courtois, si calin, si honnête, que les péronnelles se trouvent sans défense contre vous; maître Sterne, maître Sterne ! je vous connais; vous êtes un vieux liber-

tin bien élevé, vous êtes un dangereux hypocrite; si vous n'êtes pas plus vicieux, c'est que vous manquez d'effronterie; si vous n'êtes pas un plus grand coureur, c'est que vous êtes gêné dans votre robe de prébendier; malgré vos nombreuses fredaines, vous êtes le Tartufe de l'amour. Aussi rien n'est dangereux à lire comme vos livres; vous leur avez donné un air d'innocence qui allèche les plus honnêtes. A force de ne rien dire et de tout sous-entendre, vous aiguisez de la plus dangereuse façon du monde les plus chastes esprits. Fi donc! un homme de votre caractère, un homme de votre robe, à votre âge, faire ce métier-là, maître Yorick! — Ainsi parlerait Crébillon le fils, et il me semble qu'à ces mots je le vois qui s'enveloppe fièrement dans les dentelles de son manteau.

Mais d'autre part arriverait *Laurence Sterne contre Crébillon.* — Monsieur le marquis de Crébillon est-il visible? dirait Sterne; voilà bien longtemps que je gratte à la porte du boudoir de d'Iméric, et personne ne me répond. Puisqu'il vous plaît de vous cacher si bien dans votre petite maison et dans votre manteau couleur de murailles, écoutez donc ce que j'ai à vous dire par le trou de la serrure: Monsieur le marquis de Crébillon, vous êtes un fat, malgré tout votre esprit! vous êtes sans pudeur et sans vergogne; j'en dis peut-être un peu moins que je n'en fais, moi qui vous parle; mais vous, à coup sûr, vous en faites beaucoup moins que vous n'en dites. Vous êtes un fanfaron de vices, de ridicules, de passions, de jeu, de paradoxes, et de dépenses de tout genre. Vous êtes un faux marquis amoureux de fausses marquises; vos duchesses sont des vieilles femmes vernissées et qui sentent le musc d'une lieue. Moi, au moins, si je n'aime que des gri-

settes, mes amours sont fraîches comme les lilas du mois d'avril. Marquis de Crébillon, mieux vaut encore cacher ses passions dans son cœur, et les laisser à peine entrevoir aux gens attentifs, que de montrer au grand jour des passions qu'on n'a jamais senties et des vices qu'on n'a plus !...

Vous voyez que d'une et d'autre part le susdit factum pouvait aller loin ; mais entre les deux champions arriverait la Critique, juge honnête et impartial, qui, après avoir attentivement écouté les deux plaideurs, leur dirait de sa voix sévère et juste : —Vous avez raison tous les deux ; vous, Crébillon, futile bâtard d'un père si terrible, dont Rhadamiste est le seul enfant légitime, vous avez eu tort de ne voir dans cette vieille société française que les vices les moins à craindre, les passions les plus honteuses, le cynisme le plus effronté. Et vous, Laurence Sterne, vous qui vivez dans une nation plus sévère, à une époque plus retenue, dans une profession religieuse; vous, petit-fils d'un archevêque, prieur de deux prieurés; vous qui avez dans l'âme tant d'éloquence, tant de conviction, et dans l'esprit une observation si fine, et qui écrivez dans une langue savamment étudiée, vous alliez tant de délicatesse et de gravelure à la fois! Fi donc! vous avez eu tort, vous avez eu le plus grand tort d'effleurer, comme vous l'avez fait trop souvent, la pudeur des jeunes filles, la foi conjugale, l'honnêteté enfin; et surtout vous avez eu tort de jouer, comme vous l'avez fait, avec toutes sortes d'amours, sans songer à en prendre un seul au sérieux.

C'est ici le cas ou jamais de parler d'un violent amour de Sterne (si l'on peut dire que Sterne ait jamais aimé violemment quelqu'un ou quelque chose) pour madame Élisabeth Draper, la femme de Daniel Draper, écuyer,

conseiller à Bombay, homme très-considéré et qui était alors le chef de la factorerie anglaise à Surate. Cette dame n'était rien moins qu'une belle et frêle enfant de l'Inde, qui vint à Londres pour rétablir, dans un climat moins violent, sa santé chancelante. Elle et Sterne se rencontrèrent par hasard, car toute la vie de Sterne est un grand hasard, et, à la première vue, Sterne se prit à aimer cette femme d'une amitié chaleureuse et dévouée. Il faut vous dire que ces sortes d'amitiés, presque innocentes, entre un homme et une femme mariés chacun de son côté, n'étaient pas à la mode encore comme elles le sont devenues aujourd'hui. Un homme et une femme de ce temps-là s'aimaient d'amour tout simplement; cet amour même, condamné par la morale, était dans les mœurs. On ne connaissait pas ce singulier milieu entre l'amour et l'amitié, qui dégage l'amour de tous ses devoirs, qui ôte à l'amitié toute sa pudeur. Sterne est à peu près l'inventeur de cette association singulière, qui n'a réussi si fort depuis lui que parce que cette amitié ressemble à l'amour, que parce que cet amour ressemble à l'amitié. Au reste, la chose avait été clairement indiquée par Swift en personne, cet homme tant aimé par ces deux femmes dont l'une est morte de chagrin et d'amour; Swift, ce terrible critique, était, sans le savoir, un amoureux à la façon de Sterne. « Parlez-moi, dit-il « quelque part, de ces intrigues sans danger pour l'un « et pour l'autre, où le cœur n'est pour rien; on soupire, « on fait des vœux, on joue la langueur; le tout pour « montrer son esprit. » Vous voyez bien qu'on ne peut rien ajouter à la définition du vénérable et goguenard doyen de Saint-Patrick.

Eh bien ! cet amour de Swift pour la belle Stella, qu'il finit par ne pas épouser après cinq ans d'espérances toujours trompées, c'est tout à fait l'histoire de l'espèce d'amour de Sterne pour madame Draper. Il s'occupa de cette dame avec une tendresse infinie; mais il s'en occupa bien plus quand elle fut absente que lorsqu'elle était près de lui. Il était un peu dans les goûts de cet amant qui quittait sa maîtresse pour lui écrire et pour penser plus librement à elle. Et comme Sterne était déjà vieux, la dame jeune encore; comme elle s'effarouchait souvent de l'amitié entreprenante d'un homme qui avait beaucoup vécu et qui savait le chemin qui mène au cœur des femmes, notre ami Yorick se donnait toutes sortes de peines pour la rassurer. « Que la misère, la honte et la douleur tombent sur moi, si je vous suis jamais un sujet de repentir, chère Élisa ! Moi vous tromper ! mais on me donnerait le trône du monde que je n'y consentirais pas. »

De tout cet amour platonique entre une femme malade et un homme débile, celui-ci plein de cœur, celle-là pleine d'esprit, ce qui égalise toutes choses, il nous est resté ce qui reste ordinairement de ces sortes d'amours, — des doutes, — des médisances, — et une dizaine de lettres écrites à madame Draper par Sterne, lorsque cette dame attendait à Deal un vent favorable pour revenir dans les Indes. Ces dix lettres, qui n'ont rien de bien remarquables, ont été souvent réimprimées à la suite du *Voyage sentimental*, uniquement pour compléter le volume au gré de messieurs les libraires. En revanche, bien peu les ont lues. Cependant ces lettres se distinguent par toutes sortes de bons sentiments habilement mêlés à un peu d'amour profane.

« Mais, comme dit Sterne quelque part, parce que la toile d'or et de soie est tissue de quelques fils grossiers, faut-il donc la déchirer et en jeter les morceaux aux vents? » Dans la première de ces lettres, Sterne envoie à madame Draper des sermons *partis d'un cœur brûlant.* « Je suis amoureux de vous à moitié, lui dit-il. » Dans la même lettre, il envoie pour savoir des nouvelles d'Élisa: « Puisse ton visage chéri briller à ton réveil comme brillait le soleil ce matin! »

Le lendemain, Sterne va dîner chez lord Bathurst, à cette même table où s'étaient assis tant d'hommes d'esprit du dernier siècle, Addison, Steele, Pope, Swift, Prior; et à lord Bathurst, ce vieillard de quatre-vingt-cinq ans, Sterne parle si bien de madame Draper, que celui-ci se sent près de l'aimer en dépit de son âge. « Tu étais l'étoile « de cette conversation sentimentale, Elisa! — Quand je « ne parlais que de toi, tu remplissais encore mon cœur! « — O la meilleure de toutes les bonnes filles, tu ne sau- « ras jamais les souffrances que j'ai endurées toute une « nuit à cause de toi! — Puissent les roses reparaître « promptement sur tes joues et les rubis sur tes lèvres! » — Le lendemain, Elisa est encore malade, il écrit une lettre de plaintes. — Le jour suivant, elle lui a demandé toutes sortes de petits services, des livres, un piano, des crochets en cuivre, un fauteuil; car elle doit partir avant peu. Elle part. A peine n'est-elle plus là que Sterne commence un journal pour elle. Il la revoit en toutes choses, il se rappelle les moindres détails de cette amitié si bien commencée. D'abord il avait cru qu'il avait affaire avec une femme ordinaire. — Elisa était vêtue à la mode, mais ses habits étaient sans grâce. — Elisa n'était pas ce qu'on

appelle une femme belle, mais sa physionomie était divine. Elle avait dans les yeux et dans la voix tant d'éloquence! son visage était d'un ovale si parfait! — Cette lettre VI[e] va retrouver au bord de la mer madame Draper. Elle, cependant, de son côté, elle avait déjà écrit à son *brahmine*, comme elle l'appelait, les premiers incidents du voyage: les attentions galantes d'un jeune militaire qui, d'abord, avait bien eu l'air de vouloir aimer Élisa, mais qui, la trouvant trop peu avenante, avait passé à sa demoiselle de compagnie, miss Light. A quoi Sterne lui répond, et vraiment c'est bien répondu : « Préserve-toi des intimités, ma pauvre enfant! » Après quoi il est malade, et le chagrin le tue ; et enfin il lui écrit une dernière fois adieu : « Adieu, sainte femme! il faudra chérir ma mé-
« moire. Songe à ma tendresse et aussi à mes respects!
« — RESPECTE-TOI! Adieu! adieu encore! Que le bon-
« heur et la santé t'accompagnent, ô toi, le plus beau et
« le plus charmant des ouvrages du Créateur! »

Ici s'arrête cette correspondance, qui n'est pas sans charme quand on veut la bien lire. Madame Draper, de retour à Bombay près de son mari, oublia bien vite cet homme qui, en comptant sa maladie pour dix années, n'avait pas moins de quatre-vingt-cinq ans, comparé à elle qui n'en avait que vingt-cinq. A l'exemple de la maîtresse du *Spectateur*, à qui son amant, blanchi par les ans, avait appris comment elle devait trouver plus de joie à remettre la pantoufle d'un vieillard qu'à être embrassée par un beau et frivole jeune homme, Laurence Sterne avait voulu aussi enseigner à Elisa comment les dernières fantaisies d'un malade peuvent remplacer les jeunes ardeurs; mais la belle Indienne eut bien vite laissé les le-

çons de Sterne; et il l'eut oubliée bien vite — sans insulter sa mémoire —, lui aussi.

Dans l'intervalle de cette grande passion, qui fut son avant-dernière passion, Laurence Sterne était venu en France, pour de là passer en Italie, car il avait grand besoin de soleil et de repos. De ce voyage au milieu de la France du dix-huitième siècle, dans ce pays tout rempli d'élégance, d'idées nouvelles, de scepticisme, de révolutions encore inaperçues, est résulté le *Voyage sentimental*, qui est le chef-d'œuvre de notre auteur. C'est un voyage fait à l'amble, la plus douce des allures; vous allez moins vite, il est vrai, mais vous êtes bien plus à l'aise, et, chemin faisant, vous ne donnez de ruade à personne, — personne n'est éclaboussé par votre monture. — A chaque instant vous êtes le maître de vous arrêter pour étudier le paysage qui vous plaît, pour admirer les doux aspects qui passent devant vous, pour rendre à chacun sa bénédiction, son salut, ou son sourire. D'ailleurs, cette façon d'aller a ce grand avantage, que l'on voit à merveille toutes choses dans cet horizon rétréci à plaisir. De cette contemplation méthodique, résulte un intérêt tranquille et tout-puissant. Une fois votre parti pris de ne voir que ce qui est à votre portée, vous êtes sûr que pas un détail, si mince qu'il soit en apparence, ne saurait vous échapper; or, c'est surtout par les détails inaperçus que vivent et se manifestent les chefs-d'œuvre. Dans l'*Iliade d'Homère*, les vieillards se tenant debout quand parut la belle Hélène, font venir les larmes à vos yeux. Dans la tragédie de Corneille, un mot qui sort tout d'un coup de l'âme oppressée du vieil Horace, attire soudain toutes vos sympathies sur le noble vieillard. Dans le *Mariage de la Vierge*

de Raphaël, sur quoi s'arrête votre regard charmé? sur ce beau jeune homme qui brise en deux la baguette de frêne. — C'est là, d'ailleurs, une façon bien simple d'être vrai quand on ne décrit que ce que l'on voit, quand on ne fait agir que les personnages que l'on a rencontrés, quand on ne raconte que les passions ressenties. Alors le *moi*, qui est odieux en effet, devient un héros que l'on accepte volontiers, parce qu'il est naïf. D'où il suit que Sterne ne pouvait pas mieux employer cette personnalité dont il est si fier. Décidé à se mettre en scène à chaque pas, il a eu bien vite pris son parti sur lui-même. Il ne s'est fait ni meilleur, ni plus méchant qu'il ne l'est en effet. Il n'a pas dissimulé même les plus mauvais penchants de sa nature; il s'est représenté à nous tel qu'il était, dans tout le vagabondage de l'esprit et des sens. Le travail des grands romanciers qui l'avaient précédé : le travail de Lesage sur la vie humaine, que Lesage a vue de si haut; la profonde et austère étude de Richardson quand il nous fait assister, dans la *Clarisse*, à la joute terrible du vice contre la vertu; l'observation si fine, la raillerie bonne-enfant de Fielding; la verve ingénieuse de Smollet, un des enfants de Lesage, enfant qui est resté bien loin de son père; tous ces labeurs, toutes ces découvertes, tous ces éléments si divers du roman ou de la comédie, Sterne se les était appliqués à lui-même; il n'avait pas eu d'autre ambition que de mettre en œuvre, à son propre sujet, une opinion qui se représente souvent dans ses discours :

« La grande erreur de la vie, disait-il, c'est que nous « portons nos regards trop loin : — nous escaladons le « ciel, — nous creusons jusqu'au centre de la terre pour

« y chercher des systèmes, — et nous nous oublions « nous-mêmes. — La vérité repose devant nous; elle « est sur le grand chemin; le laboureur marche dessus « avec ses souliers ferrés.

« La Nature brave la règle et le cordeau; — l'Art en « a besoin pour élever ses édifices et terminer ses ouvra- « ges : — mais la Nature a ses propres lois, qui sont au- « dessus de l'Art et de la Critique. »

Il avait donc été son propre héros; il s'était mis à s'étudier lui-même; il s'était mis tout bonnement à raconter ses ridicules; il s'était fait parler, il s'était fait agir. A quoi bon, en effet, se serait-il creusé la tête pour inventer des amours, des passions, des vices, des ridicules, des aventures, un dialogue, quand il avait tout cela en lui-même?—et de tout cela il s'est servi comme un maître. Le grand mérite du *Voyage sentimental*, c'est que rien n'est inventé : tout ce que l'auteur vous dit là, il l'a vu, et, qui plus est, il l'a senti; l'imagination n'a rien à faire à toutes ces histoires, tout au plus la sympathie, ou tout au plus la *bagatelle*, pour parler comme Lafleur. De ce livre, que nous savons par cœur comme nous savons les Contes de Perrault, tout est resté, parce que rien n'a été arrangé, ni inventé. Ainsi l'auberge de M. Dessaire est encore debout à cette heure; elle est l'honneur de la ville de Calais; on vous y montre la chambre de Sterne, et pour peu que vous insistiez, dans les remises dégarnies, par ces temps de chemins de fer, vous retrouverez la *Désobligeante*. — Qui donc a jamais douté que le moine ait vécu? Autant vaudrait dire que Rembrandt et Titien ont inventé les têtes de leurs tableaux. Dans les arts on n'invente rien, on copie des modèles;

seulement, si le modèle est copié par un grand maître, la copie écrase si fort l'original, qu'on ne s'inquiète plus de savoir s'il a vécu. Toutes les vierges de Raphaël, à commencer par la Fornarina, ont été de profanes Italiennes, à qui le maître a rendu la virginité perdue. Quant à Lafleur, cet être si français, et que pas un romancier de France, même les plus grands, ne refuserait de prendre à son service, pour l'aimer et pour brosser ses habits, pour lui donner des conseils et pour tailler ses plumes; quant à Lafleur, cet homme à tout faire, non-seulement il a vécu, le charmant compagnon, non-seulement il a été au service de maître Yorick, mais encore on a conservé les mémoires de sa vie. On sait maintenant, à n'en pas douter, que Lafleur était né en Bourgogne; à huit ans, il avait quitté la maison paternelle, n'emportant pour tout bien que deux grands yeux bien éveillés, et une honnête figure toute rebondie. Cela lui servit à vivre jusqu'à dix ans; et comme un jour il était sur le Pont-Neuf, à Paris, il se mit à suivre un soldat qui l'engagea à s'enrôler. — Il fut tambour pendant six ans dans les armées françaises. — Il n'avait que deux ans à battre encore pour n'être pas un déserteur, — il déserta. La Providence le conduisit à Montreuil-sur-Mer, et vous savez comment il entra, tout déguenillé et tout joyeux, au service de son premier maître, après le Roi. Ce fut encore le cas ou jamais d'appliquer le proverbe français : *Tel maître, tel valet.* A la suite du bienveillant Yorick, Lafleur devint amoureux; il fit pis que cela, il se maria; et comme son maître, dans un accès de sagesse, lui voulait adresser quelques remontrances, Lafleur lui ferma la bouche en lui disant: « Ne trouvez-vous pas que ma prétendue ressemble

à la pauvre Marie? » — Le voyage terminé, Lafleur revint auprès de sa femme, à Calais, où il avait dressé un joyeux petit bouchon, très-fréquenté des marins. Malheureusement, la guerre de la France avec l'Angleterre devait être funeste à l'établissement de Lafleur : l'humble bouchon, qui n'abritait plus de son ombre les matelots des paquebots anglais, ne battit plus que d'une aile : Lafleur se vit bientôt au-dessous de ses affaires; mais Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qu'il aime, mit au cœur de madame Lafleur une passion adultère pour une troupe de comédiens : — madame Lafleur se fit bohémienne à la suite de ces bohémiens, — et Lafleur, resté seul et libre, reprit sa course dans le monde et sa devise nationale : *Vive la bagatelle !*

Pauvre Lafleur ! il eut presque autant de maîtres divers que le sansonnet de Sterne, et il passa comme lui par toutes les lettres de l'alphabet, dans la Chambre haute aussi bien que dans la Chambre des communes. Mais il eut beau faire et beau chercher, jamais il ne trouva un maître comme son premier maître, — si bon ! — si tendre ! — si bienveillant ! — qui aimait si fort à le voir bien nourri, bien vêtu, et qui lui donnait congé si volontiers le dimanche, pour vaquer à ses amours.

Parmi plusieurs personnages de ce roman, plusieurs portent des noms historiques. *Smelfungus*, c'est le docteur Smollet; Madame de L..., la dame à qui Sterne doit porter une lettre, c'est madame la marquise de Lambert ; l'homme au Shakspeare n'est autre que M. le baron de Breteuil, l'ami du duc de Choiseul; vous y trouvez aussi le nom de Diderot et le nom de l'abbé Raynal. J'imagine, à ce propos, que c'est par

reconnaissance, pour avoir vu son nom dans le *Voyage sentimental*, que l'abbé Raynal, ce singe boursoufflé et essoufflé de Diderot, s'est amusé à écrire cette apostrophe célèbre au territoire d'Ajuija : « Territoire d'Ajuija, tu n'es rien; mais tu as donné naissance à Élisa! — Si mes écrits ont quelque durée, le nom d'Ajuija restera dans la mémoire des hommes. — Élisa! je fus ton ami sans te connaître; sois un moment le mien; ta douce pitié sera ma récompense... — Je cherche partout Élisa; je rencontre, je saisis quelques-uns de ses traits, quelques-uns de ses agréments épars parmi les femmes les plus intéressantes. Mais qu'est-elle devenue celle qui les réunissait? — Je la pleurerai tout le temps qui me restera à vivre; mais est-ce assez de la pleurer?

« Du haut des cieux, ta première et dernière patrie, Élisa, reçois mon serment. Je jure de ne pas écrire une ligne où l'on ne puisse reconnaître ton ami! etc. » On n'est pas plus niais que cela!

Mais le *Voyage sentimental* devait être le dernier effort, ou, si vous aimez mieux, le dernier sourire de Sterne. Il s'arrêta tout d'un coup dans le voyage d'Italie, et comme s'il eût compris qu'il ne pouvait aller plus loin. Ainsi devait se terminer ce voyage commencé avec tant de joie facile, poursuivi au milieu de tous les enchantements de la route et de la passion. Sterne revint dans sa patrie pour y mourir. La langueur l'avait frappé sans retour; mais il devait conserver jusqu'à la fin la force de l'âme, la jeunesse du cœur, et un peu de l'espérance et des rêves d'autrefois. Sa femme était restée en Touraine, où elle espérait marier sa fille, et même, à propos de cette fille à marier, voici ce que répondit Sterne à

un Français *sentimental* qui l'avait demandée en mariage avec une dot. — « Monsieur, je donne à ma fille, en la « mariant, dix mille livres sterling, savoir : ma fille a dix-« huit ans, vous en avez soixante-deux : ce qui vaut « bien cinq mille livres. — Elle est jolie, elle parle « l'italien et le français, elle pince de la guitare ; vous « êtes laid, peu joli, peu musicien, fort ignorant : ce « qui vaut bien cinq mille livres. — Total, dix mille livres « sterling. » Ainsi il plaisantait même avec cette chose sérieuse que l'on appelle mariage. Cependant la mort s'approchait. Il était seul à ce moment solennel, et son dernier vœu de mourir en silence s'accomplit dans son entier. Toutefois, il eut le temps encore de laisser quelques-unes de ces bonnes maximes d'une aimable philanthropie que lui seul il savait formuler. « Pour former un jeune homme il faut trois choses : la bonne compagnie, une fortune honnête, et une légère dose de la tendre amitié d'une femme accomplie. » — « L'opinion est un mauvais maître, tyran qui n'aime que la servitude. — Elle nous mène par les oreilles, par les yeux, j'ai presque dit par le nez. — Elle est la plus déshonorante des maîtresses, et cependant personne ne la peut jeter à la porte ; il faut vivre, il faut mourir avec elle.

« Je crois que c'est le lord Bacon qui fait cette remarque, — du moins, quel que soit l'auteur de cette observation, elle n'est pas indigne du grand homme que je viens de citer ; — il a donc fait cette observation, que les médecins sont de vieilles femmes qui viennent à côté de notre lit se mettre aux prises avec la nature, et qui ne nous quittent que lorsqu'ils nous ont tués ou que la nature nous a guéris.

« Cet innocent oubli de la peine est l'art le plus heureux de la vie ; et la philosophie, avec tout son attirail de préceptes et de maximes, n'a rien qui lui soit comparable. En effet, je suis convaincu que la joie — modérée, et réglée sur de bons principes, — est parfaitement agréable à l'être bienfaisant qui nous a créés, — et qu'on peut rire, chanter, et même danser, — sans offenser le ciel.

« Je ne pourrai jamais, — non, je le dis bien positivement, il ne sera jamais en mon pouvoir de croire qu'on nous ait envoyés dans ce monde pour le traverser mélancoliquement. Tout ce qui m'entoure m'assure le contraire. — Les danses et les concerts rustiques que je vois et que j'entends de ma fenêtre, me disent que l'homme est fait pour la joie. Aucun cerveau fêlé de moine chartreux, — ou tous les moines chartreux du monde, — ne me feraient jamais revenir de cette opinion. »

Et remarquez comme l'image arrive toujours vite et bien :

« J'ai réellement cru, mon bon ami, que je n'aurais plus le plaisir de vous voir. Le hideux squelette de la mort semblait avoir pris son poste au pied de mon lit, et je n'avais pas le courage de m'en moquer comme je l'ai fait jusqu'ici : — je baissais donc patiemment la tête, sans la moindre espérance de la relever jamais de dessus mon oreiller. »

La veille même de sa mort, il espérait vivre encore sept à huit mois; il se sentait, disait-il, assez de forces pour faire un usage tolérable de la vie. Et pourquoi tant d'espérances, savez-vous? c'est qu'il était remonté sur son dada amoureux ; c'est qu'il avait rencontré une aimable

femme qui lui rappelait Elisa Draper, — un caractère du premier ordre, — un esprit à l'unisson de toutes les vertus. — Il n'avait jamais imaginé, même quand il avait dix-huit ans, que la grâce pût être aussi parfaite dans toutes ses parties et si bien appropriée aux dons les plus heureux de la jeunesse. — Madame de ..... était venue sous la forme d'un ange consolateur, et avec sa voix enchanteresse, au chevet du pauvre mourant; elle lui avait présenté sa tisane d'un air si engageant, d'une main si blanche, qu'il s'était mis à l'aimer de tout son cœur. — Et maintenant qu'il se trouvait amoureux encore une fois, notre cher Yorick ne voulait plus mourir. — Il ne voulait pas tourner la tête vers le sud avant le mois de mars; en un mot, malgré toute sa bonne volonté de quitter cette terre où il avait tant aimé, il ne voulait pas partir, si, à l'heure du départ, — une femme pareille — lui faisait un signe de la main, en lui disant : « Restez ! »

« Cependant, ajoute-t-il, chacun dit autour de moi que je suis mort, et j'ai bien peur d'être absolument forcé de mourir. — A cette nouvelle, vous aurez un vif chagrin, j'en suis sûr; je veux cependant ne pas faire répandre une larme inutile. — Il suffit à votre pauvre Yorick de savoir que vous en verserez plus d'une quand il ne sera plus ! »

Ainsi, il expira doucement, au mois de février 1768, dans son appartement de Bond-Street, à Londres. Il avait encore une plaisanterie sur les lèvres quand il est mort. Le froid le prit par les extrémités; et madame de ....., sa belle et bien-aimée garde-malade, qui veillait près de lui, voulant réchauffer ses pieds mourants de ses deux

mains : « Non pas, lui dit-il, non pas à mes pieds, mais là, votre main sur mon cœur ! » Elle plaça sa main sur le cœur de son ami ; ce pauvre cœur battit encore une ou deux minutes sous cette main bienveillante, et ce fut tout ; le plus aimable homme de toutes les littératures réunies de ce monde était mort.

Sterne a laissé un portrait tracé par lui-même, et tracé de main de maître. Le voici tel qu'il la fait ; c'est tout à la fois le portrait d'Yorick, de Tristram, de Sterne, trois héros qui n'en font qu'un :

« Je suis né, voilà la seule chose dont je n'aie pas à douter, et je dois encore cet avantage au hasard, qui préside à toutes mes aventures.

« Mon père, qui n'était qu'un brave soldat, ne me donna aucune éducation ; il la méprisait. Qu'il avait de courage ! J'appris à lire et à écrire *par hasard.* J'allais à l'école en faisant quelquefois la buissonnière, et je glanai quelques bribes de littérature *par hasard.* Lefèvre, mon instituteur, se trouva lieutenant de mon père, *par hasard.* Je n'avais jamais eu l'intention de me marier, et je me mariai *par hasard.* Je n'ai jamais eu d'autre patron que ceux que j'ai rencontrés *par hasard*, et je devins auteur *par hasard.*

« Je suis (qui le croirait?) plutôt un être pensant qu'un être agissant. Mon esprit a toujours été un chevalier errant, dont mon corps n'était que le simple écuyer ; et celui-ci a été tellement harassé des courses et des moulins à vent de son maître, qu'il a souvent eu l'envie de quitter le service, en s'écriant avec son confrère Sancho : Béni soit celui qui a inventé le sommeil !

« La philanthropie est le *sine quâ non* de mon tempé-

rament : voilà la divinité dans laquelle je vis, je me meus, je place mon existence. L'affection que je porte au genre humain est une correspondance entre le ciel et la terre, au centre de laquelle je me place. J'aime les hommes avec cette bienveillante indulgence que je souhaite que Dieu ait pour moi ; je pallie leurs infirmités, je pardonne leurs erreurs, je désire en même temps leur bien temporel et spirituel. — Ce sentiment est le premier qui se réveille avec moi, et le dernier qui me quitte quand je prends congé de mes sens.

« Je suis en général un homme de bonne humeur, et ma gaieté n'est jamais si grande que lorsque je suis accablé de douleurs et d'infortunes de tout genre, j'entends des douleurs et des infortunes toutes personnelles. Aussitôt, c'est à qui se pressera autour de mon grabat, non pas pour pleurer, mais pour rire à mes peines, pour m'ouïr plaisanter à la question, pour me voir raffiner mon être dans les tourments.

« Un de mes amis, croyant un jour que j'allais succomber aux accès d'une colique bilieuse, me parut fort étonné de la gaieté avec laquelle je sortais de ce monde ; voici ma réponse :

« Les chrétiens indolents se persuadent trop l'efficacité du repentir qu'un mourant peut témoigner à son lit de mort ; je n'y ai jamais cru. Quand on demanda à Socrate, avant son supplice, pourquoi il ne se préparait pas à ce fatal passage, il répondit avec noblesse : *Je n'ai fait que cela toute ma vie.* »

Maintenant que cet essai sur la vie de Sterne est arrivé, par toutes sortes de sentiers détournés, à sa conclusion philosophique, le *nil admirari* du poëte latin, il me

resterait à dire quelques mots de cette traduction nouvelle, — nouvelle, on peut le dire, car elle a été faite, refaite, revue, corrigée bien des fois. — De ce terrible travail, dont le traducteur se croyait incapable, de ce duel dangereux avec un écrivain comme Sterne, armé à la légère, — et qui disparaît soudain, comme une ombre goguenarde, devant les grands coups de plume qu'on veut lui porter; — de cette ignorance profonde de la langue anglaise, remplacée par un profond et respectueux sentiment de la grâce, de la légèreté, de la finesse de notre langue, — que restera-t-il? — Soyez tranquilles; il y a de sévères critiques également versés dans les deux langues, M. Philareste Chasle, par exemple, qui nous le diront avant peu.

Quel que soit l'arrêt de ces juges souverains, que personne ne peut récuser, l'auteur s'y soumet en toute humilité et en toute conscience. Une seule chose lui causerait un vif chagrin : ce serait d'avoir retranché, ne fût-ce qu'un atome, de la bonne humeur, de la grâce facile, de la merveilleuse souplesse de Sterne; ce serait d'avoir dérangé de sa route bien sablée l'insouciant *dada* de maître Yorick. En effet, comme ils étaient heureux, l'un portant l'autre, le cavalier et le cheval, une fois qu'ils étaient en route! comme ils s'inquiétaient peu de savoir où s'arrêter le jour, où se reposer le soir, et à quelle heure et quel jour ils rentreraient à la maison? Le *dada* d'Yorick, pour la galanterie, pour l'enthousiasme, pour le paysage qu'il parcourt, pour les enchantements qu'il affronte, est tout à fait le descendant d'un autre cheval poétique; il descend un peu de l'âne de Sancho, il descend du Rossinante de Don Quichotte, noble coursier aussi maigre et aussi brave que son maître, étique monture qui va au petit pas sur le

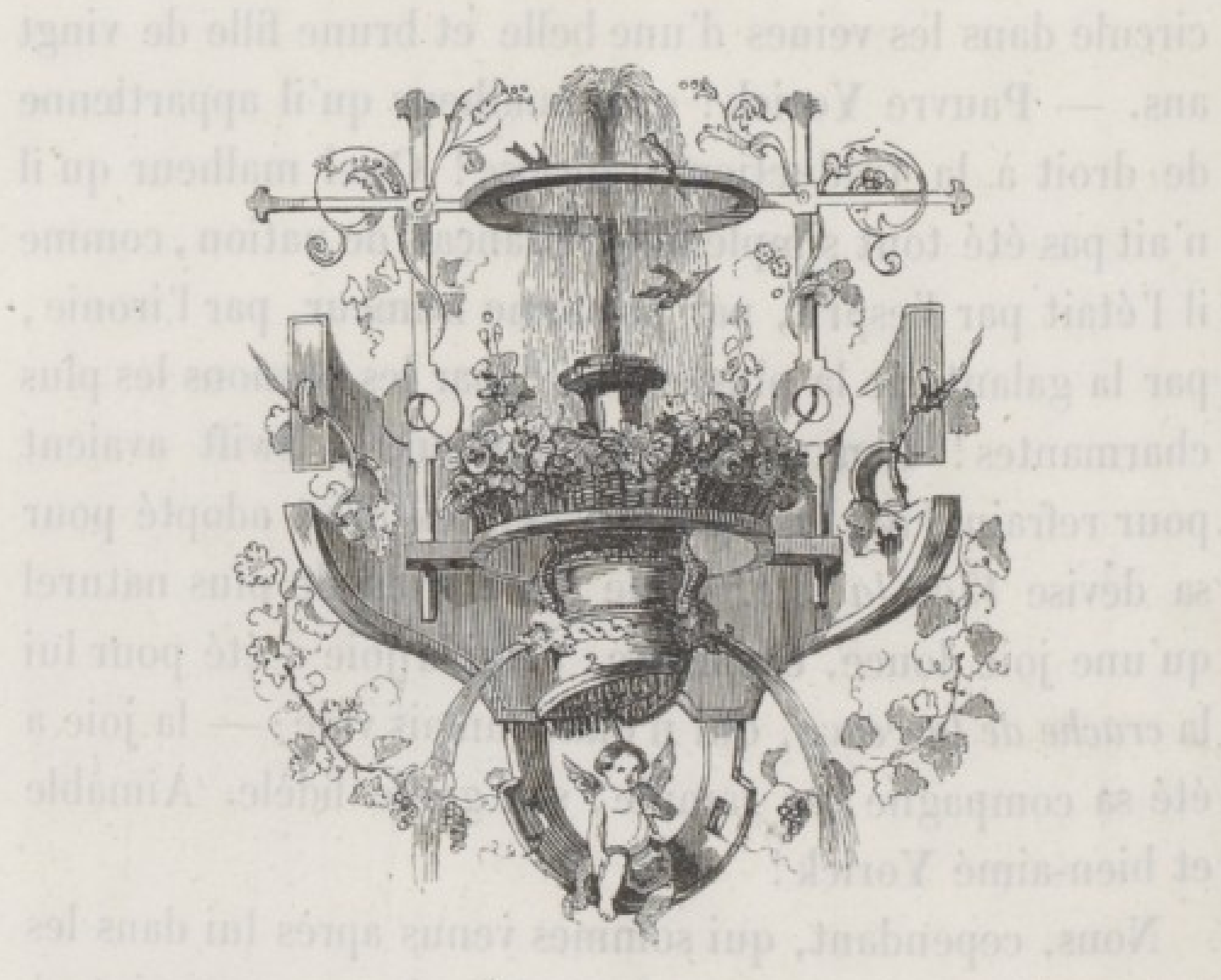
grand chemin de la gloire et de l'amour.—Semez des fleurs sur leur passage,—arrachez les ronces du chemin!—Belles filles qui passez, allez puiser de l'eau à la fontaine pour désaltérer ces douces montures que n'a jamais touchées le fouet, que l'éperon n'a jamais blessées, qui n'ont jamais connu ni le mords, ni la bride!—Et vous, les gens des pays étrangers, qui comme nous suivez pas à pas ce noble animal, qui le voulez monter par surprise, prenez garde! pour la première fois de sa vie, le paisible animal, le dada d'Yorick, le Rossinante de Don Quichotte, pourrait bien ruer et vous briser le front!

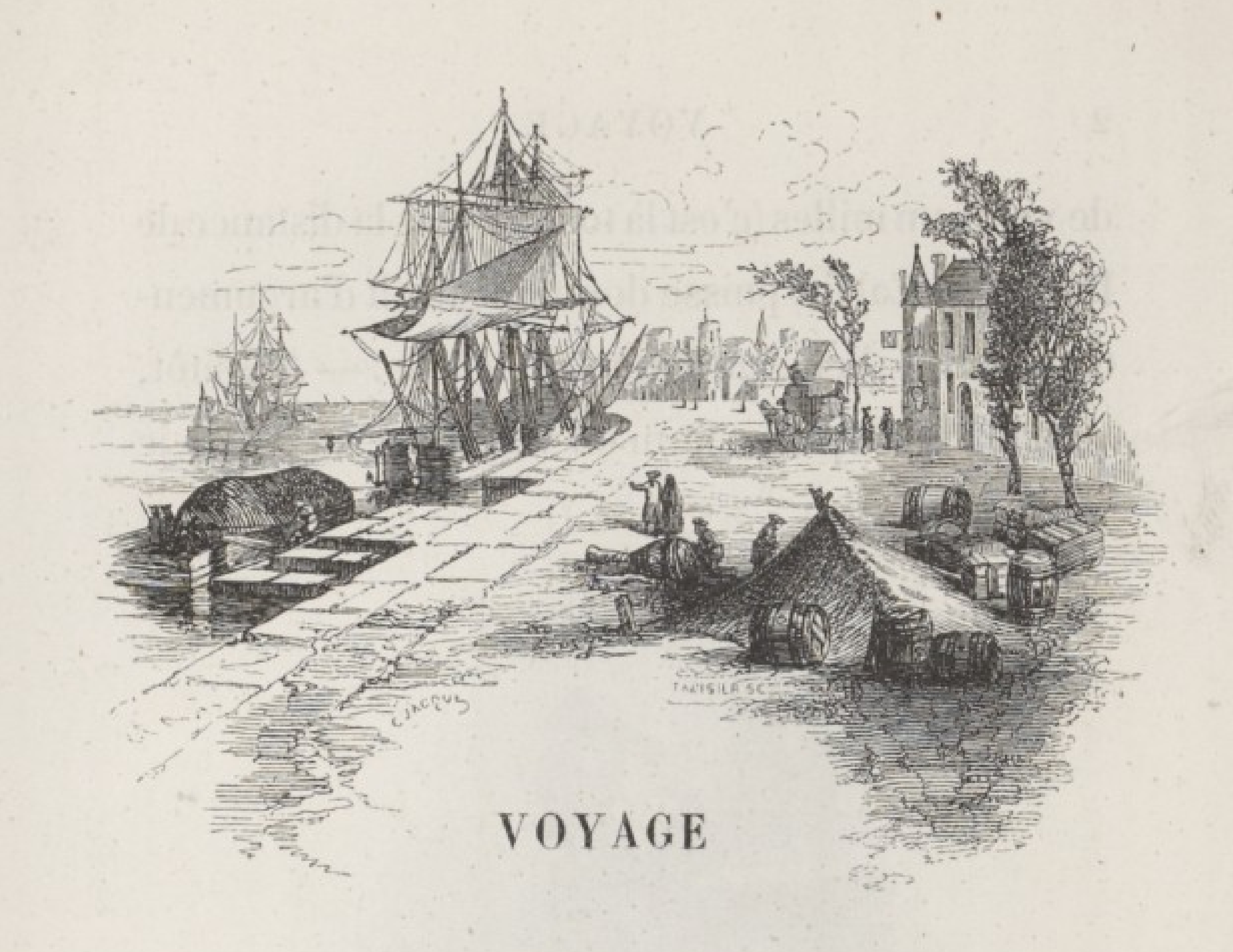
Vous voyez donc, vous qui êtes la science et la critique, que là est toute ma terreur : c'est d'avoir attristé l'innocente joie qui circule dans ces lignes comme le sang circule dans les veines d'une belle et brune fille de vingt ans. — Pauvre Yorick! quel malheur qu'il appartienne de droit à la traduction française! Quel malheur qu'il n'ait pas été tout simplement Français de nation, comme il l'était par l'esprit, par la bonne humeur, par l'ironie, par la galanterie la plus exquise, par les passions les plus charmantes! Pauvre Yorick! Lafleur et Swift avaient pour refrain *Vive la bagatelle!* Yorick avait adopté pour sa devise *Vive la joie!* Il ne savait rien de plus naturel qu'une joie douce, expansive : aussi la joie a été pour lui la *cruche de la veuve*, qui n'était jamais vide ; — la joie a été sa compagne, sa famille, son génie fidèle. Aimable et bien-aimé Yorick!

Nous, cependant, qui sommes venus après lui dans les frais sentiers où son pas léger laissait son empreinte à peine; nous qui obéissons comme lui à la fantaisie de l'heureux *dada* qui nous emporte, méritons, nous aussi,

par la simplicité de notre esprit, par la bonne grâce de notre bonne humeur, par l'exercice des honnêtes passions, méritons enfin l'honneur de monter, ne fût-ce qu'en croupe, le *dada* d'Yorick, le Rossinante de Don Quichotte, le Grison de Sancho, voire même l'âne de Balaam, qui s'arrêtait si bien à chaque vision angélique; — et répétons, en toute humilité de cœur et d'esprit, l'oraison du matin et du soir de notre maître Yorick :

Accorde-nous, ô mon Dieu! notre pain, notre passion, nos douces larmes et notre sourire de chaque jour. — Ainsi soit-il! — Amen!





VOYAGE

SENTIMENTAL.

I

Cela, dis-je, se règle beaucoup mieux en France.

—Vous avez été en France? s'écria mon *gentleman* en se tournant aussitôt vers moi de l'air du monde le plus poli, mais le plus triomphant. — Il est étrange, me dis-je à moi-même, qu'une traversée

de vingt-un milles (c'est là tout au plus la distance de Douvres à Calais) puisse donner le droit d'argumenter ainsi. — J'en saurai quelque chose. — Aussitôt, quittant la dispute, je m'en vais droit au logis, je



prends une demi-douzaine de chemises, ma culotte de soie. — L'habit que je porte est tout ce qu'il me faut, dis-je, en jetant un coup d'œil sur la manche. — J'arrête une place dans la diligence de Douvres, et le lendemain, dans la matinée, à neuf heures, le paquebot mettait à la voile. — A trois heures de l'après-midi, je mangeais à mon dîner une fricassée de poulets en France, si bien en France, que si j'étais mort la nuit même, d'une indigestion, le monde entier n'eût pas pu suspendre l'effet du *droit d'au-*

baine. — Mes chemises, — ma culotte de soie, — ma valise, — tout appartenait de droit au roi de France, — tout, et même cette douce image que j'ai depuis si longtemps sur mon cœur, Elisa, ce portrait que je t'ai juré d'emporter avec moi dans la tombe. On nous eût donc séparés l'un de l'autre; les cruels! Dépouiller ainsi jusqu'au fond du cœur, un passager étourdi que vos sujets ont amené sur vos côtes! — Par le ciel! Sire, cela n'est pas beau! — Ce qui me chagrine le plus, c'est d'être sur ce point en guerre ouverte avec le souverain d'un peuple aimable, et renommé pour son bon cœur et son bon sens.

Mais à peine ai-je mis le pied dans vos Etats.....





II

CALAIS.

Eh bien! à la fin du dîner, je buvais à la santé du roi de France; je tenais à me convaincre que, loin de garder rancune à ce monarque, je rendais toute justice à sa majesté très-bienveillante et très-affable; — et là-dessus, je quittai la table, me croyant grandi d'un pouce pour avoir signé ce traité de paix.

—Non, dis-je, les Bourbons ne sont pas d'une race cruelle; on les peut égarer comme tous les princes; mais ce sang est un sang noble et loyal.

A cet aveu magnanime, je sentis se répandre sur mes joues une chaleur plus bénigne encore que la douce chaleur du vin de Bourgogne que je venais de boire, et qui me coûtait quarante sous la bouteille pour le moins.

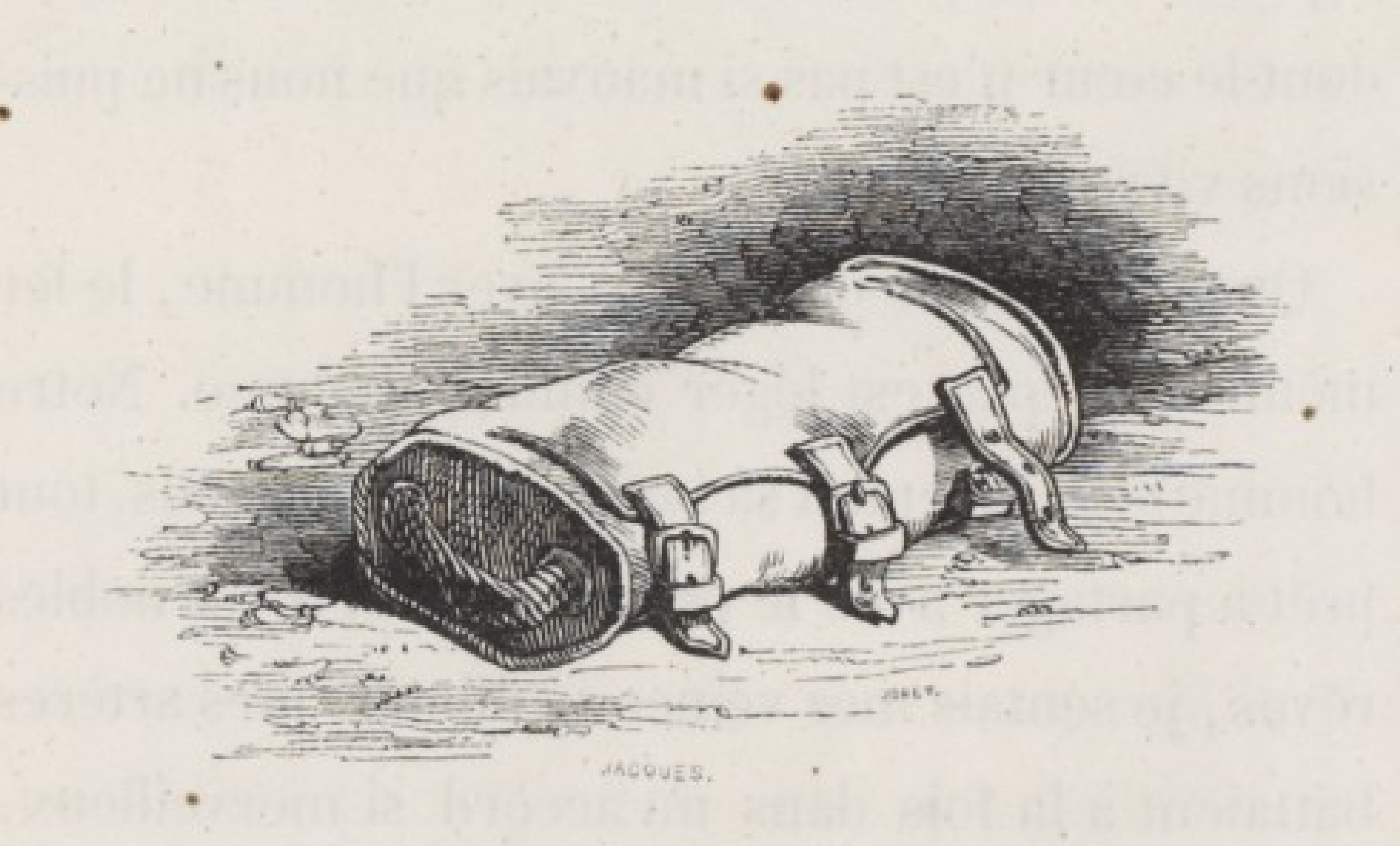
—Juste ciel ! m'écriai-je en poussant du pied mon porte-manteau, qu'y a-t-il donc de si précieux dans les biens de ce monde pour aigrir nos esprits, et nous désunir les uns les autres, nous dont le cœur n'est pas si mauvais que nous ne puissions vivre en frères?

Quand l'homme est en paix avec l'homme, le fer même de l'épée est léger comme la plume. Notre homme s'en va tenant sa bourse ouverte à tous, tout prêt à partager avec le premier venu. A ces nobles rêves, je sentais mes veines se dilater, mes artères battaient à la fois dans un accord si merveilleux, toutes les facultés de la vie accomplissaient en moi leur mission avec tant d'harmonie, que la précieuse la plus pédante, avec tout son matérialisme, aurait eu de la peine à m'appeler une machine.

— Je suis sûr, dis-je en moi-même, que je renverserais son *Credo*.

Ce surcroît d'idées me devait pousser au plus

haut degré de la bienveillance et de la fraternité. — Que ne suis-je à cette heure le roi de France! m'écriai-je. — Ce serait le beau moment pour un orphelin de réclamer la valise de son père!





III

LE MOINE.

CALAIS.

J'ÉTAIS à peine au bout de cette exclamation, qu'un pauvre moine de l'ordre de Saint-François, entrant dans ma chambre, me demanda l'aumône pour son couvent. Nul n'est bien aise que le hasard dirige ses vertus, — ou peut-être un homme n'est-il généreux que comme un autre homme est puissant, — *sed non quoad hanc.* Quoi qu'il en soit, — car il n'y a pas un seul raisonnement raisonnable touchant le flux et le reflux de nos caractères, qui peuvent dépendre (que sais-je ?) des

mêmes causes que les marées. (En vérité, on peut le supposer sans nous faire tort). Je suis sûr, au moins pour ce qui me regarde, que dans mainte rencontre je serais bien plus content d'entendre raconter dans le monde qu'à propos d'une affaire où il n'y aurait ni crime ni honte, j'ai eu commerce avec la lune, que de voir passer comme le résultat de mon libre arbitre quelque action où il y aurait crime et honte.

Donc, quoi qu'il en soit, — au moment où je jetai les yeux sur le moine, j'étais déjà *prédéterminé* à ne lui pas donner un sou. En conséquence, je glissai ma bourse dans ma poche, — je boutonnai ma poche, — et, me retrouvant dans mon assiette ordinaire, je m'avançai gravement vers le moine. — Je crains qu'il n'y ait eu alors quelque chose de rebutant dans mon regard. La figure du digne homme, si je me la rappelle bien, méritait un meilleur accueil.

Il lui restait de sa couronne touffue quelques cheveux blancs éparpillés sur les tempes. Il pouvait avoir soixante-dix ans. — Mais d'après ses yeux, où brillait un certain feu tempéré par le cloître plutôt que par l'âge, il ne passait pas la soixantaine. —

La vérité — est qu'il avait soixante-cinq ans; — l'ensemble de sa physionomie n'en disait pas davantage, en dépit de quelques rides prématurées.

C'était une de ces têtes que le Guide a si souvent rencontrées sur la toile, douce, pâle, pénétrante,



affranchie de ces idées communes qui vont si bien à ces ignorants dodus, contents d'eux-mêmes, ne s'attachant qu'aux biens de la terre. Son œil regardait en avant, au delà du monde; le bon Dieu, qui laissa tomber cette tête sur les épaules d'un moine, sait mieux que moi comment elle échut à

un franciscain. — Pourtant, c'eût été bien mieux l'affaire d'un brame. Si j'avais rencontré un pareil homme dans les plaines de l'Indoustan, j'aurais été pour lui plein de vénération.

Pour achever le portrait, empruntez, s'il vous plaît, quelques coups de crayon au premier portrait venu, car le moine n'était ni bien ni mal. Il avait le corps maigre et fluet,—assez grand, mais courbé en avant — dans l'attitude de la prière, et tel qu'il revient en ce moment dans ma mémoire; il gagnait plus qu'il ne perdait à être ainsi.

Après avoir fait trois pas dans ma chambre, il s'arrêta et posa la main gauche sur sa poitrine (de la main droite il s'appuyait sur un petit bâton blanc). Dès que je me fus approché de lui, il commença la vieille histoire des besoins de son couvent et de la pauvreté de son Ordre.—Il y mit tant de grâce naïve, — dans ses regards et dans toute sa figure il y avait tant de naturel et d'humilité, qu'il fallait que je fusse ensorcelé pour ne pas être touché.

La meilleure raison du monde, c'est que j'étais prédéterminé à ne lui pas donner un sou.



IV.

LE MOINE.

CALAIS.

« Ce n'est que trop vrai, lui dis-je, pour répondre à un coup d'œil vers le ciel, qui terminait sa requête; ce n'est que trop vrai; et puisse le ciel venir en aide à tous ceux qui n'ont pas d'autre ressource que la charité de ce monde! car je crains bien que ce fonds-là ne suffise pas aux demandes infinies qu'on adresse à la charité. »

A ce mot de *demandes infinies*, il jeta un léger coup d'œil sur la manche de son froc. — Je sentis

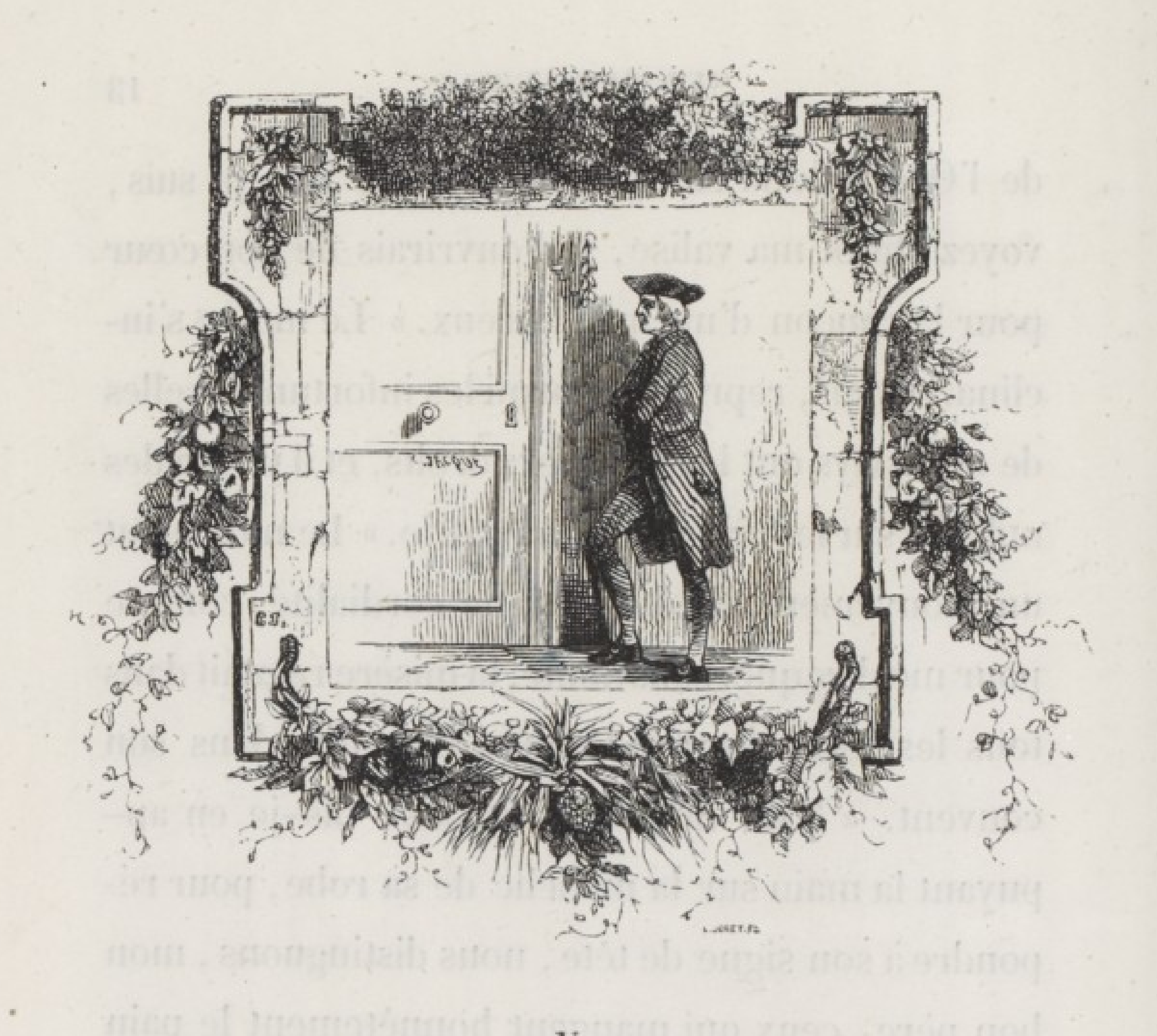
toute l'éloquence de cet appel. « Je l'avoue, lui dis-je, un habit grossier qui doit servir trois ans,



une maigre chère, tout cela n'est pas grand' chose; aussi c'est grand dommage, quand on peut les gagner dans ce monde à si bon marché, que votre Ordre aime mieux les obtenir en puisant dans un fonds destiné avant tout aux boiteux, aux aveugles, aux vieillards, aux infirmes. — Le captif qui se consume à égrener ses heures d'affliction, soupire aussi vers sa part de cette aumône. — Au lieu d'être un frère franciscain, que n'êtes-vous

de l'Ordre de la Merci! Tout pauvre que je suis, voyez plutôt ma valise, je l'ouvrirais de bon cœur pour la rançon d'un malheureux. » Le moine s'inclina. « Mais, repris-je, parmi les infortunes, celles de mon pays ont les premiers droits, et il y en a des milliers sur les rivages de ma patrie. » Le moine eut un mouvement de tête plein de cordialité, comme pour me dire que, sans doute, la misère régnait dans tous les coins du monde aussi bien que dans son couvent. « Mais nous distinguons, dis-je en appuyant la main sur la manche de sa robe, pour répondre à son signe de tête, nous distinguons, mon bon père, ceux qui mangent honnêtement le pain de leur labeur, d'avec ceux qui ne vivent qu'aux dépens des sueurs d'autrui, et qui n'ont pas d'autre but que de traîner leurs jours dans l'oisiveté et l'ignorance *pour l'amour de Dieu.* »

Le pauvre franciscain ne répliqua point; la rougeur lui traversa la joue, mais se dissipa en un clin d'œil. La nature semblait avoir épuisé en lui toute espèce de ressentiment, il n'en témoigna aucun; mais, laissant tomber son bâton entre ses bras, il joignit avec résignation ses deux mains contre sa poitrine, et il se retira.



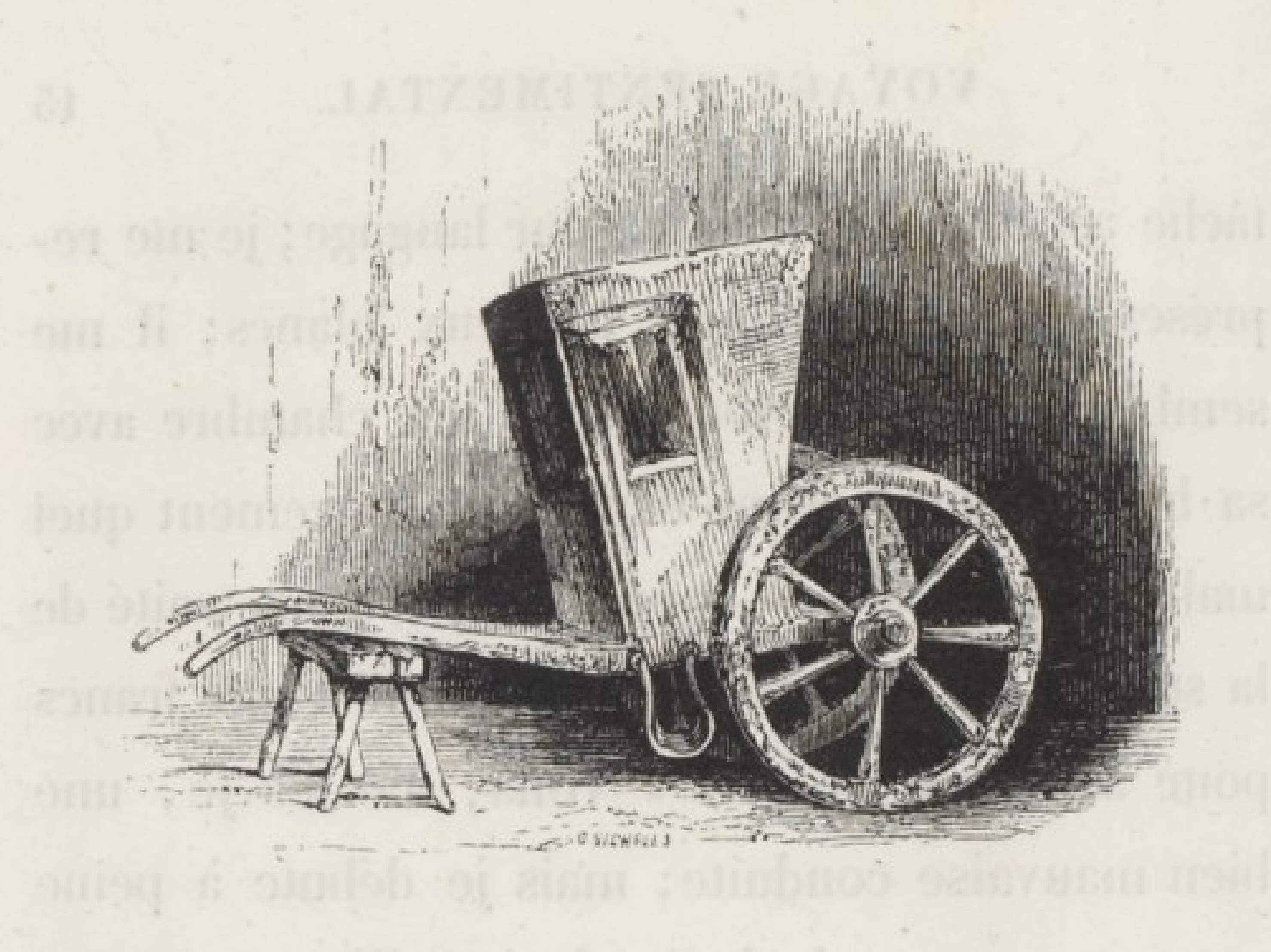
V.

LE MOINE.

Comme il fermait la porte, mon cœur tressaillit. « Bah! » fis-je à trois reprises, d'un air d'insouciance; mais ma tranquillité ne revenait pas. Toutes les syllabes disgracieuses dont j'avais été si charitable se précipitaient en foule dans mon esprit et même dans mon cœur; je réfléchissais que je n'avais d'autre droit sur ce pauvre franciscain que de le refuser; que c'était déjà pour lui une

tâche assez rude, sans ce dur langage; je me représentais ses quelques cheveux blancs; il me semblait le voir revenir dans ma chambre avec sa bonne figure et me demander doucement quel mal il m'avait fait, — pourquoi je l'avais traité de la sorte. — En vérité, j'eusse donné vingt francs pour avoir un avocat. « Voilà, me dis-je, une bien mauvaise conduite; mais je débute à peine en mes voyages; je deviendrai meilleur, chemin faisant. »





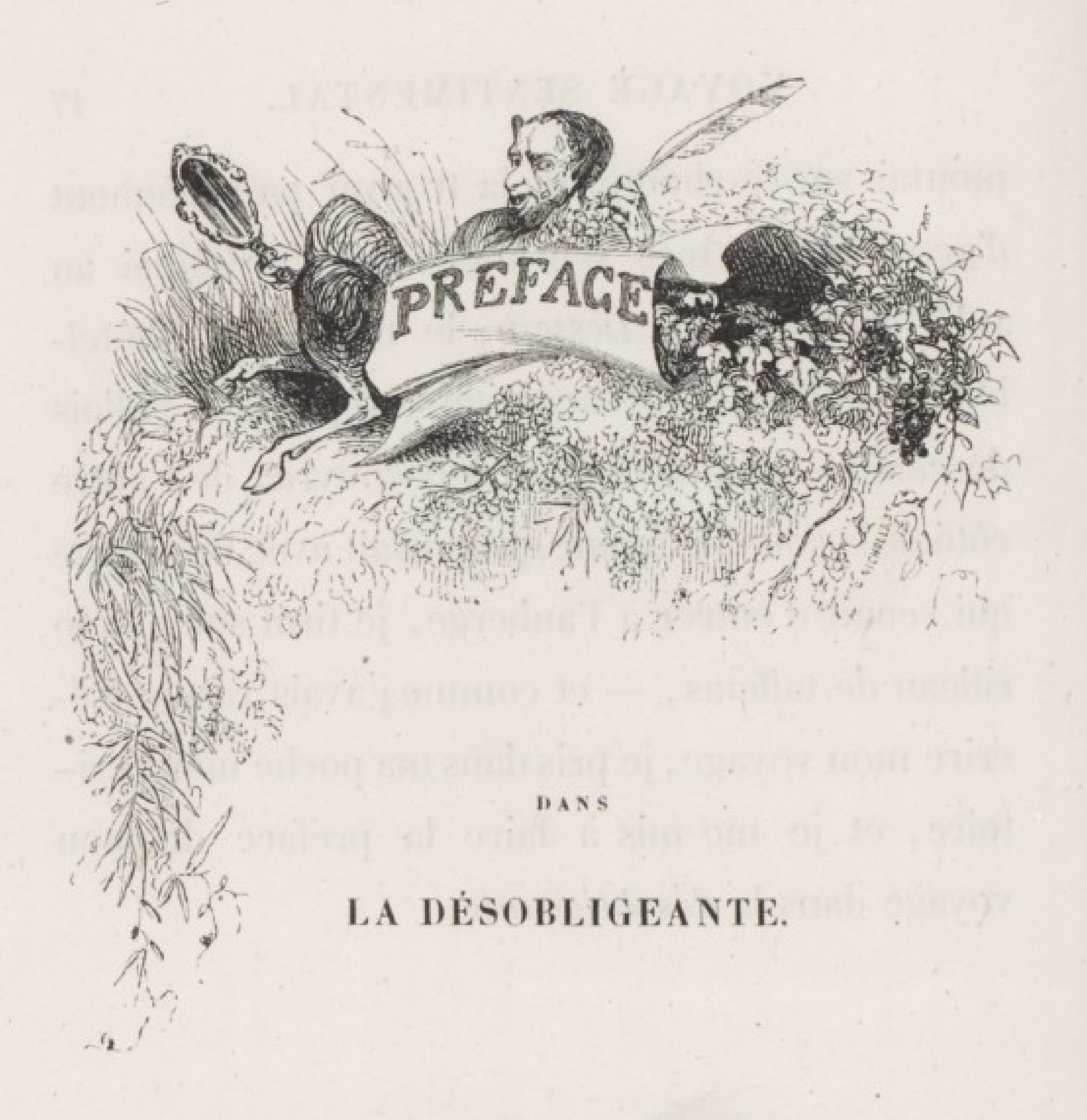
VI.

LA DÉSOBLIGEANTE.

Pourtant il y a parfois cela d'avantageux d'être mécontent de soi-même : c'est que vous êtes dans une excellente disposition d'esprit pour entreprendre un marché. Justement il me fallait une voiture pour traverser la France et l'Italie ; justement aussi, il y avait dans la cour de l'hôtellerie plusieurs chaises de poste, et je descendis pour en acheter ou pour en louer une. Une vieille *désobligeante*, reléguée dans le coin le plus désert, piqua ma fantaisie dès le premier coup d'œil. J'y

montai sur-le-champ; je la trouvai passablement d'accord avec mes sensations, et j'ordonnai au valet d'appeler M. *Dessein*, le maître de l'hôtellerie; — mais M. Dessein était à vêpres; — j'allais descendre, lorsque venant à découvrir, de l'autre côté de la cour, le moine qui causait avec une dame qui venait d'entrer à l'auberge, je tirai sur moi le rideau de taffetas, — et comme j'avais résolu d'écrire mon voyage, je pris dans ma poche mon écritoire, et je me mis à faire la préface de mon voyage dans la *désobligeante*.





DANS

LA DÉSOBLIGEANTE.

Plus d'un philosophe péripatéticien doit avoir remarqué que la nature, de sa pleine autorité, a mis des bornes au mécontentement des hommes. Elle est parvenue à son but de la façon la plus douce et la plus favorable, et pour commencer elle nous a fait une loi nécessaire du bien-être, du courage et de l'amour de la patrie. C'est seulement dans son pays natal que l'homme jouit de toute sa force, de tout son bonheur, et qu'il supporte légèrement le fardeau de la vie, en partageant

avec ses frères ce fardeau trop lourd pour un seul. Véritablement c'est là un des priviléges de l'homme, de pouvoir être heureux même hors de sa patrie; mais ce bonheur-là est toujours imparfait : l'ignorance du langage, le défaut de connaissances et de rapports, la diversité des mœurs, de l'éducation, des coutumes, sont de grands obstacles à répandre nos sensations au dehors. Autant vaudrait, ou peu s'en faut, une impossibilité absolue.

D'où il suit que l'équilibre du bonheur ne penche jamais que du côté de la patrie. A toute rencontre, l'étranger sera forcé d'acheter sans marchander ce dont il aura le moins besoin. Sa conversation ne sera prise qu'au rabais en échange de la conversation d'autrui. Une fois donc à la merci même des plus honnêtes courtiers de paroles, il faudra bien qu'il se mette en peine de chercher quelque interlocuteur plus équitable, et alors que de recherches, que d'ennuis, que de disgrâces imprévues !

Par là, je reviens à mon sujet.—Si toutefois le balancement de cette *désobligeante* me permet de poursuivre, je vais vous dire les causes efficientes des voyages.

Nos désœuvrés qui abandonnent le coin de leur feu, de leur pays, pour courir le monde, ont leurs raisons dans une ou plusieurs de ces causes :

L'infirmité du corps,

La grande faiblesse de l'esprit,

La nécessité.

Les deux premières classes renferment ceux qui voyagent par terre ou par mer, poussés qu'ils sont par l'orgueil, la curiosité, la vanité, le spleen. Ils se subdivisent et se combinent *in infinitum*.

La troisième classe comprend toute l'armée des pèlerins, de ceux qui entreprennent leurs voyages par *bénéfice de clergie*, — ou bien des condamnés recommandés à toute la surveillance des magistrats, — ou bien des jeunes gentlemen exilés pour leurs escapades par des tuteurs ou des parents cruels, et voyageant à la merci de gouverneurs patentés des Universités d'Oxford, d'Aberdeen et de Glascow.

Il est une quatrième classe qui ne vaudrait guère la peine d'être mentionnée, si une œuvre de cette nature, pour éviter la confusion des caractères, n'exigeait pas la plus grande précision et la plus sévère exactitude. Les voyageurs dont je parle sont ceux


Voyageurs oisifs.
Voyageurs curieux.
Voyageurs menteurs.
Voyageurs orgueilleux.
Voyageurs mélancoliques.
Voyageurs vains.
viennent ensuite
Le Voyageur criminel et félon.
Le Voyageur de nécessité
Le Voyageur malheureux et innocent.
Le Voyageur simple.
J. MARTIN.

qui traversent les mers et qui séjournent en pays étrangers, uniquement par économie, sous diverses raisons et sous divers prétextes; mais comme ils pourraient s'épargner, à eux et aux autres, beaucoup de peines inutiles en économisant chez eux leurs revenus, — comme leurs raisons pour émigrer sont les plus simples de toutes les raisons, je distinguerai ces messieurs par le nom de *simples voyageurs*.

Ainsi le grand cercle des voyageurs peut se réduire aux divisions suivantes :

Voyageurs *oisifs*,

Voyageurs *curieux*,

Voyageurs *menteurs*,

Voyageurs *orgueilleux*,

Voyageurs *vains*,

Voyageurs qui ont le *spleen* (*spnetie*).

Viennent ensuite :

Les voyageurs par *nécessité*,

Le voyageur *délinquant* et *criminel*,

Le voyageur *innocent* et *infortuné*,

Le *simple* voyageur,

Et le dernier de tous (s'il vous plaît), le *voyageur sentimental*, c'est-à-dire moi-même, moi

qui pourtant ai voyagé tout autant par *nécessité* et par *besoin de voyager* que tout autre voyageur de la sixième classe.

Je sais bien que mes voyages ne ressembleront en rien à ceux de mes devanciers, et que je pourrais ainsi réclamer pour moi seul une niche à part; mais ce serait empiéter sur les domaines du voyageur *vain*, que de vouloir captiver l'attention du lecteur sans autre titre, jusqu'ici, que la seule *nouveauté de ma voiture*.

Si le lecteur a voyagé, il pourra, avec un peu d'étude et de réflexion, déterminer sa place et son rang dans le présent catalogue. — Ce sera toujours un pas de fait dans la connaissance de lui-même, car il est fort probable qu'il conserve encore à cette heure quelque teinture et quelque image de ce qu'il était au début et de ce qu'il était au retour de son voyage.

L'homme qui le premier transplanta des ceps de vigne de la Bourgogne au cap de Bonne-Espérance, ne s'imagina pas sans doute, quoique Hollandais, qu'il boirait au Cap du même vin que ces mêmes ceps auraient produit sur les coteaux de Beaune et de Pomar... Il était trop flegmatique pour s'at-

tendre à pareille chose, mais il était au moins dans l'idée qu'il boirait une espèce de liqueur vineuse, bonne, médiocre, ou tout à fait mauvaise. Il savait que la qualité du vin ne dépendait pas de son choix, et que ce qu'on appelle le hasard devait décider du succès. Cependant, à tout événement, mon Hollandais était préparé; trop heureux encore si, trop confiant dans son sang-froid naturel, il ne s'exposait pas à succomber sous les vapeurs de la vigne plantée par ses mains, et à montrer sa nudité au milieu des risées du peuple, comme feu notre père Noé!

Il en est de même d'un pauvre voyageur qui se hisse dans un vaisseau, ou qui court la poste à travers les royaumes les plus policés du globe, pour s'avancer dans la recherche des connaissances et des perfections.

A toute force, il n'est pas impossible, en courant les mers et la poste, d'apprendre quelque chose de nouveau; mais c'est mettre à la loterie. En supposant même qu'on obtienne, à courir le monde, des connaissances utiles et des perfections réelles, il faudrait encore savoir se servir de ce fonds acquis, avec précaution et avec économie,

pour le faire tourner à son profit. Malheureusement il arrive le plus souvent, d'abord qu'on ne sait pas où trouver la science, et ensuite qu'on ne sait pas comment s'en servir. Or, de tout ce qui précède j'ai tiré cette conclusion, qu'un homme agirait très-sagement s'il pouvait prendre sur soi de vivre content dans son pays, sans connaissances et sans perfections étrangères, surtout si on n'y manque pas absolument des unes et des autres. En effet, c'est à rester confondu d'étonnement, quand on observe tous les pas que fait un voyageur curieux pour jeter les yeux sur des points de vue et pour étudier des découvertes qu'il aurait pu voir sans sortir de chez lui, comme disait très-bien Sancho Pança à don Quichotte. Le siècle est si éclairé, qu'à peine s'il existe, dans quelque petit recoin de l'Europe, un soleil dont les rayons ne soient pas traversés ou échangés avec d'autres rayons. Les rameaux divers des connaissances ressemblent à la musique dans les rues des villes d'Italie; on vous joue *gratis* les plus belles mélodies. Mais il n'y a pas de nation sous le ciel, et Dieu, à qui je rendrai compte un jour de cet ouvrage, Dieu m'est témoin que je parle sans ostentation; il n'y a pas, dis-je, une nation

sous le ciel qui soit plus féconde dans les genres variés de la littérature, de la poésie, de la science, des beaux-arts dans leurs variétés infinies, de la philosophie dans toutes les branches....

« Où donc allez-vous, mes chers compatriotes ?
— Nous n'allons pas, nous regardons cette chaise.
— Votre très-humble serviteur, leur répondis-je



en sautant dehors et mon chapeau à la main. — Nous avions envie de savoir, me dit l'un d'eux qui était un voyageur curieux, ce qui occasionnait le balancement de cette chaise. — C'était, dis-je froi-

dement, l'agitation d'un homme qui écrivait une préface... — Je n'ai jamais entendu parler, dit l'autre, qui était un voyageur simple, d'une préface écrite dans une *désobligeante.* — Elle aurait été peut-être plus vive, lui répondis-je, dans un *vis-à-vis.* »

Mais un Anglais ne voyage pas pour voir des Anglais.... Je me retirai dans ma chambre.

Je marchais le long du corridor, et il me semblait qu'une ombre plus épaisse que la mienne en obscurcissait le passage : c'était effectivement M. Dessein en personne, qui, revenu de vêpres, me suivait



complaisamment, le chapeau sous le bras, pour me faire ressouvenir que je l'avais demandé. La

préface que je venais d'écrire dans la désobligeante m'avait dégoûté de cette espèce de voiture, et M. Dessein ne m'en parla que par un haussement d'épaules, qui voulait dire qu'elle ne me convenait pas. Je jugeai aussitôt que le pauvre véhicule devait appartenir à quelque voyageur naïf, qui l'avait laissé à la probité de M. Dessein pour en tirer ce qu'il pourrait. Il y avait quatre mois que la désobligeante était dans le coin de la cour : c'était le point marqué où, après avoir fait son tour d'Europe, elle avait dû revenir. Lorsqu'elle en partit, elle n'avait pas pu sortir de la maison sans être réparée; elle s'était depuis brisée deux fois sur le mont Cenis. Toutes ces aventures ne l'avaient pas améliorée, et son repos forcé dans le coin de la cour de M. Dessein ne lui avait pas été plus favorable. Elle ne valait pas beaucoup, mais encore valait-elle quelque chose.... Et quand quelques paroles peuvent soulager un pauvre diable, je hais souverainement l'homme qui en est avare...

Je dis à M. Dessein, en appuyant le bout de mon index sur sa poitrine : « En vérité, si j'étais à votre place, je me piquerais d'honneur pour me défaire de cette *désobligeante;* elle doit vous faire des re-

proches toutes les fois que vous en approchez. — *Mon Dieu!* dit M. Dessein, je n'y ai aucun intérêt. — Excepté, dis-je, l'intérêt que des hommes d'une certaine tournure d'esprit, M. Dessein, prennent dans leurs propres sensations. Je suis persuadé que pour un homme qui sent pour les autres aussi bien que pour lui-même, et c'est en vain que vous voudriez le nier, je suis persuadé que chaque nuit pluvieuse vous fait de la peine; vous souffrez, monsieur Dessein, autant que la *désobligeante* en question. »

J'ai toujours observé, lorsqu'il y a de l'*aigre-doux* dans un compliment, qu'un Anglais est en doute s'il se fâchera ou non. Un Français n'est jamais embarrassé : M. Dessein me salua.



« Ce que vous dites est bien vrai, Monsieur;

mais je ne ferais dans ce cas-là que changer d'inquiétude, et avec perte. Figurez-vous, je vous prie, mon cher Monsieur, si je vous vendais une voiture qui tombât en lambeaux avant que d'être à la moitié du chemin, figurez-vous ce que j'aurais à souffrir de la mauvaise opinion que j'aurais donnée de moi à un homme d'honneur, et de m'y être exposé vis-à-vis d'un *homme d'esprit.* »

La dose était exactement pesée au poids que j'avais prescrit; il fallut en passer par là... Je rendis à M. Dessein son salut; et, sans parler davantage de cas de conscience, nous allâmes droit à sa remise, pour voir son magasin de chaises.





VII

DANS LA RUE.

Le globe que nous habitons est apparemment une espèce de monde querelleur. Comment, sans cela, l'acheteur d'une aussi petite chose qu'une mauvaise chaise de poste, pourrait-il sortir dans la rue avec celui qui veut la vendre, dans des dispositions pareilles à celles où j'étais ? Il devait tout au plus être question entre nous de régler le prix d'achat, et cependant je me trouvais dans la

même position d'esprit, je regardais mon marchand de chaises avec les mêmes yeux de colère que si j'avais été en chemin pour aller au coin de *Hyde-Park* me battre à l'épée avec lui. Je ne savais pas trop bien manier l'épée, et je ne me croyais pas capable de mesurer la mienne avec celle de M. Dessein; mais cela n'empêchait pas que je ne sentisse en moi les mouvements dont on est agité dans cette espèce de situation, je regardais M. Dessein avec des yeux perçants; je les jetais sur lui en profil, ensuite en face; il me semblait un Juif, un Turc; sa perruque me déplaisait; j'implorais tous mes dieux pour qu'ils le maudissent; je le souhaitais à tous les diables...

Le cœur doit-il donc être en proie à toutes ces émotions pour un rien? Qu'est-ce donc que trois ou quatre louis que cet homme peut me faire payer de trop? Passion basse! me disais-je en me retournant avec la précipitation naturelle d'un homme qui change subitement de façon de penser; passion basse, vile, honteuse, tu fais la guerre aux humains; ils devraient être en garde contre toi. « Dieu m'en préserve! s'écria-t-elle en mettant la main sur son front... » Et je vis, en me retour-

nant, la même dame que le moine avait abordée dans la cour. Elle nous avait suivis, M. Dessein et moi, sans que nous nous en fussions aperçus. « Dieu vous en préserve ! » lui dis-je en lui offrant la main. Elle avait des gants de soie noire, qui étaient ouverts au bout des pouces et des doigts ; elle accepta ma main sans façon, et je la conduisis à la porte de la remise.

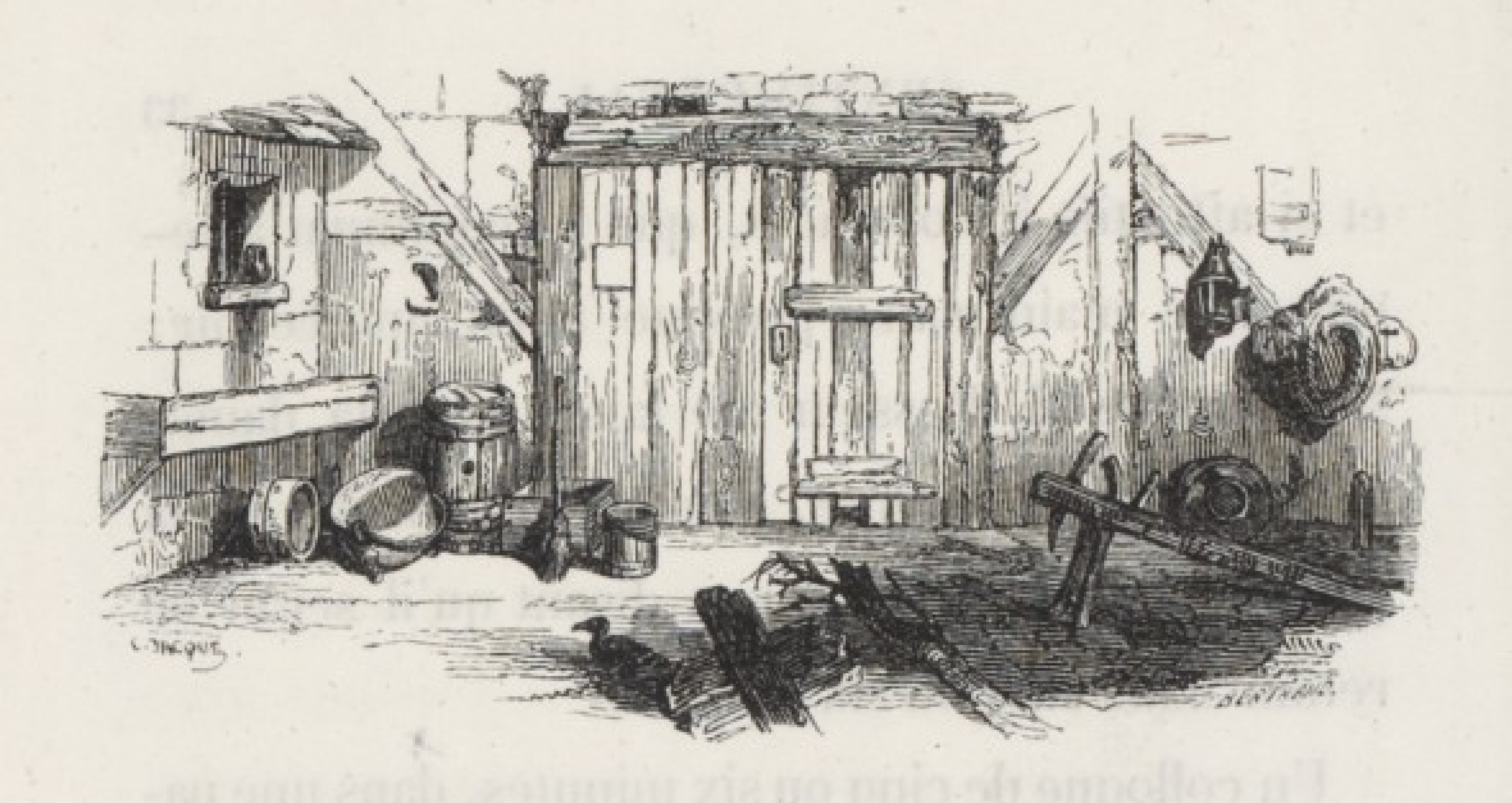


M. Dessein avait donné plus de cinquante fois la clef au diable avant de s'apercevoir que celle qu'il avait apportée n'était pas la bonne. Nous étions aussi impatients que lui de voir cette porte ouverte ;

et si attentifs à l'obstacle, que je continuai à tenir cette main sans presque m'en apercevoir; si bien que M. Dessein me laissa avec la dame, sa main dans la mienne, et le visage tourné vers la porte de la remise, en nous disant qu'il serait de retour dans cinq ou six minutes.

Un colloque de cinq ou six minutes, dans une pareille situation, va bien plus vite que s'il durait cinq ou six siècles, le visage tourné vers la rue. Ce que l'on se dit, dans ce dernier cas, ne roule ordinairement que sur des objets et des événements extérieurs; mais quand les yeux, tout entiers à leur contemplation, se portent sur un point fixe, le sujet du dialogue ne vient uniquement que de nous-mêmes. Je sentis tout le danger de la position. Un seul moment de silence après le départ de M. Dessein m'eût été funeste; la dame se serait infailliblement retournée. Je commençai donc la conversation sur-le-champ.

Comme je n'écris pas pour excuser les faiblesses de mon cœur, mais pour en faire le récit, je vais dire quelles furent les tentations que j'éprouvai dans cette circonstance de ma vie, et je les dirai comme elles me sont venues, tout simplement.



VIII

LA PORTE DE LA REMISE.

Quand je vous disais tout à l'heure que je ne voulais pas sortir de la *désobligeante* parce que je voyais le moine en conférence avec une dame qui venait d'arriver, j'ai dit la vérité, mais non pas toute la vérité : pour tout dire, j'étais bien autant retenu par l'air et par la figure de la dame avec laquelle le moine s'entretenait. Je soupçonnais qu'il lui rendait compte de ce qui s'était passé entre lui et moi; c'était là un pur avertissement de ma conscience, mais, à tout hasard, j'aurais voulu voir le moine dans son couvent.

Lorsque le cœur devance l'esprit, il épargne au

jugement bien des peines. J'étais déjà sûr, même sans avoir vu son visage, que cette dame était au rang des plus belles créatures. Cependant je ne pensai plus à elle, et je continuai d'écrire ma préface.

L'impression que cette personne avait faite sur moi revint aussitôt que je la retrouvai dans la rue. L'air franc et en même temps réservé avec lequel elle me donna la main me parut une preuve d'éducation et de bon sens. Je sentais, en la conduisant, je ne sais quel repos autour d'elle, qui répandait le calme dans tous mes sens.

— Bon Dieu! me disais-je, avec quel plaisir on mènerait une pareille femme avec soi autour du monde!

Je n'avais pas encore vu son visage; mais qu'importe? son portrait était achevé longtemps avant que je fusse arrivé à la remise. L'imagination m'avait déjà montré cette belle tête comme la tête de quelque déesse retrouvée dans les ruines de Pompeï. C'était, à coup sûr, un peu plus qu'une simple mortelle. O imagination, la folle magicienne! tu nous trompes sept fois par jour avec tes portraits et tes images; mais aussi tu leur donnes tant de grâces et tant de charmes, ta couleur est si belle

et si limpide, tes portraits sont si vrais dans leur beauté idéale ! Qui donc oserait t'accuser de mensonge, et te dire : *Va-t'en?*

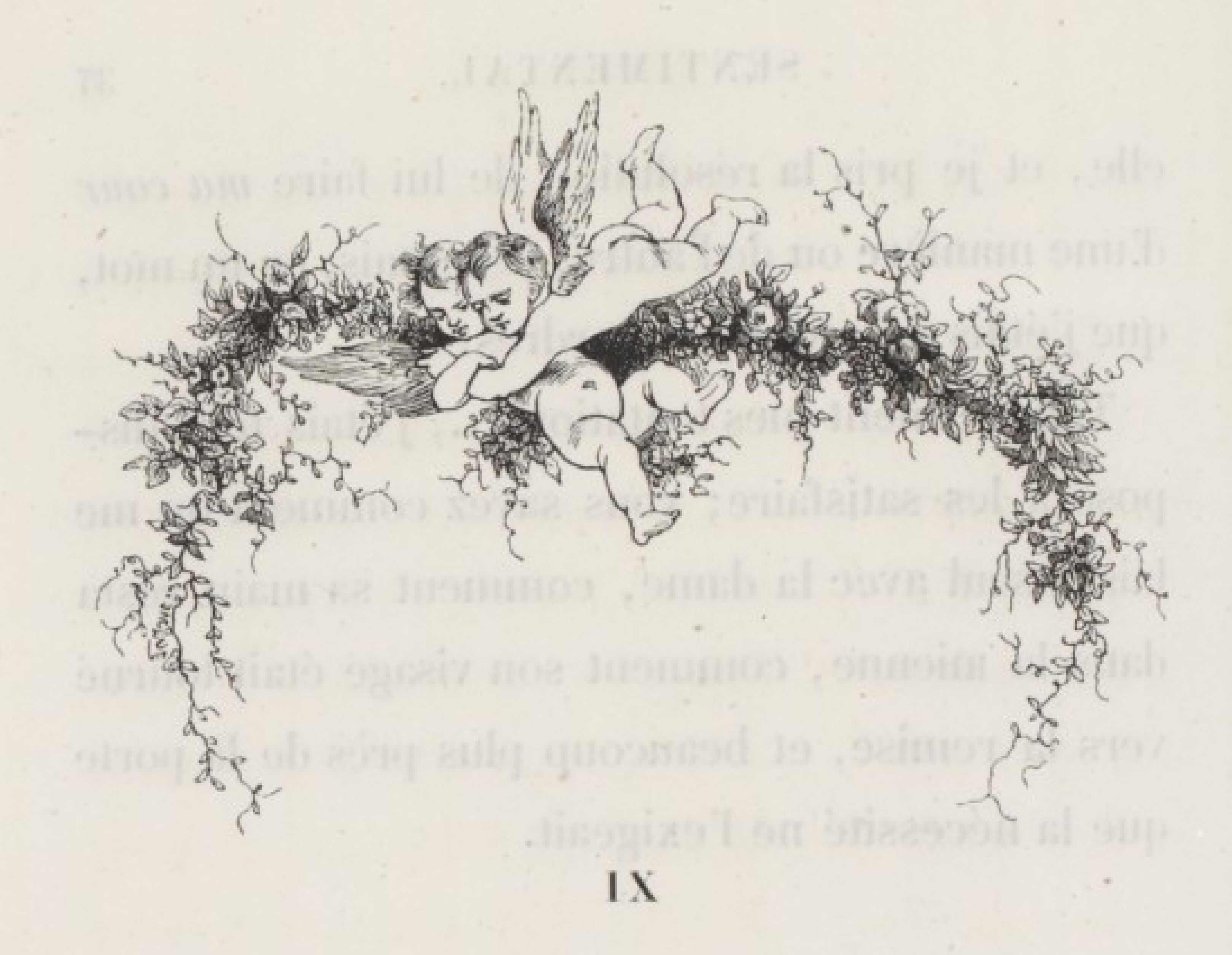
Lorsque nous fûmes près de la porte de la remise, la dame ôta son autre main de son front et le laissa voir. C'était une figure à peu près de vingt-six ans; une brune claire, piquante, sans rouge, sans poudre, accommodée le plus simplement du monde. A l'examiner en détail, ce n'était pas tout à fait une beauté; mais il y avait dans cette personne le charme qui, dans la situation d'esprit où je me trouvais, m'attachait beaucoup plus que la beauté. Elle était surtout intéressante; elle avait l'air d'une veuve qui vient de surmonter les premières impressions de la douleur et qui commence à s'habituer à sa liberté nouvelle. Mais, cependant, mille autres revers de la fortune avaient pu tracer les mêmes lignes sur son visage; j'aurais voulu savoir ses malheurs, et si le même bon ton qui régnait dans les conversations du temps d'Esdras eût été à la mode en celui-ci, je lui aurais dit : — *Qu'as-tu? et pourquoi cet air inquiet? Qu'est-ce qui te chagrine? et d'où vient ce trouble de ton esprit?*

En un mot, je me sentis de la bienveillance pour

elle, et je pris la résolution de lui faire *ma cour* d'une manière ou de l'autre; je sentais, en un mot, que j'étais déjà tout à ses ordres.

Telles étaient mes tentations..., j'étais tout disposé à les satisfaire; vous savez comment on me laissa seul avec la dame, comment sa main resta dans la mienne, comment son visage était tourné vers la remise, et beaucoup plus près de la porte que la nécessité ne l'exigeait.





IX

LA PORTE DE LA REMISE.

— Madame, lui dis-je, en élevant légèrement sa main, voici un de ces événements qu'amène le hasard au gré de ses caprices; il est le seul qui sache prendre ainsi par la main deux personnes absolument étrangères l'une à l'autre, de différents sexes et peut-être de différents coins du monde, pour les placer tout d'abord en présence, et d'une façon si cordiale, que l'amitié même en pourrait à peine faire autant, si elle l'avait projeté depuis un mois.

— Et votre réflexion sur ce point, Monsieur, m'avertit de tout l'embarras que vous a causé cette aventure.

Lorsque notre situation est telle que nous l'aurions souhaitée, rien n'est plus mal à propos que de parler des circonstances qui l'ont faite ainsi. — Vous remerciez la fortune, continua-t-elle, vous avez raison; le cœur le savait, et il était content. Il n'y avait qu'un philosophe anglais qui pût en avertir l'esprit.

En me disant cela, elle dégageait sa main avec un coup d'œil qui me parut un commentaire suffisant sur le texte.

Je vais donner une misérable idée de la faiblesse de mon cœur, en avouant que j'éprouvai une peine que des causes peut-être beaucoup plus graves n'auraient pu me faire ressentir. La perte de cette main me causait une grande honte, et la manière dont je l'avais perdue était loin de calmer la blessure. Je sentis alors, plus que je n'ai jamais fait de ma vie, combien il est humiliant de s'avouer les défaites de son esprit.

Mais de pareilles victoires ne donnent qu'un triomphe momentané; un cœur vraiment féminin

n'en jouit pas longtemps. Cinq ou six secondes changèrent la scène : la dame appuya sa main sur mon bras pour achever sa réplique, et je me remis, sans savoir comment, dans ma première situation.

J'attendais qu'elle me parlât..., elle n'avait plus rien à dire.

Je donnai alors à la conversation un autre cours. Évidemment je n'avais pas deviné tout d'abord l'esprit, la grâce et l'atticisme de la jeune femme. Elle tourna son visage vers moi, et je m'aperçus que le feu qui l'avait animée pendant qu'elle me parlait s'était évanoui ; ses muscles s'étaient relâchés ; je retrouvais ce même air de peine qui m'avait intéressé du premier coup d'œil. Qu'il était triste de voir cet esprit fin et délicat en proie à la douleur ! Je la plaignis de toute mon âme. Ce que je vais dire paraîtra peut-être ridicule aux cœurs endurcis ; mais, en vérité, j'aurais pu en ce moment la prendre et la serrer dans mes bras, quoique dans la rue, et sans rougir.

Mes doigts serraient les siens, et le battement de mes artères, qui s'y faisait sentir, lui apprit ce qui se passait en moi.... Elle baissa les yeux... ; un moment de silence s'ensuivit.

Je craignis d'avoir fait, dans cet intervalle, quelques légers efforts pour serrer sa main davantage; car j'éprouvai une sensation plus subtile dans la mienne; ce n'était pas un mouvement pour retirer sa main.... mais c'était comme si la pensée lui en venait, et je l'aurais infailliblement perdue une seconde fois, si l'instinct, plus que la raison, ne m'eût suggéré fort à propos une dernière ressource dans ces sortes de périls : c'était de la tenir si légèrement, qu'il semblait que j'étais sur le point de lui rendre sa liberté de mon propre gré, et c'est ainsi qu'elle me la laissa jusqu'à ce que M. Dessein fût de retour avec la clef de la remise. Cependant je me mis à réfléchir sur les moyens d'effacer les mauvaises impressions qu'aurait pu faire sur son esprit mon histoire avec le pauvre moine, si tant est qu'elle la sût déjà.





X

LA TABATIÈRE.

Le bon vieillard de moine était à quatre pas de nous, lorsque je me rappelai ce qui s'était passé entre lui et moi ; il venait à nous d'un pas timide, dans la crainte sans doute de se rendre importun. Il approcha enfin d'un air assez dégagé ; il tenait une tabatière de corne à la main, et il me la présenta toute ouverte avec beaucoup de bonhomie. « Vous goûterez de mon tabac, lui dis-je en tirant de ma poche une petite tabatière d'écaille que


Tony Johannot.
HEBERT sc.

je mis dans sa main. — Il est excellent, dit le moine. — Eh bien, faites-moi donc la grâce de garder le tabac et la tabatière, et, lorsque vous en prendrez une prise, souvenez-vous quelquefois que c'est l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité brusquement, mais qui n'en avait pas l'intention. »

Le pauvre moine devint rouge comme de l'écarlate. « Mon Dieu! dit-il en serrant ses mains l'une contre l'autre, vous n'avez jamais été brusque à mon égard. — Oh! pour cela, dit la dame, je crois qu'il en est incapable. » Je rougis à mon tour; et quelle en fut la cause? je le laisse à deviner aux hommes de cœur. « Pardonnez-moi, Madame, je l'ai traité très-rudement et sans aucune provocation de sa part. — Cela est impossible, dit-elle. — Mon Dieu, s'écria le moine avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, la faute en fut à moi et à l'indiscrétion de mon zèle.» La dame soutint que cela ne pouvait pas être, et je m'unis à elle pour soutenir qu'en effet il était impossible qu'un homme aussi honnête que lui pût offenser qui que ce fût.

J'ignorais, avant ce moment, qu'une dispute

pût causer une irritation aussi douce et aussi agréable dans toutes les parties sensitives de notre existence. Il y eut ici un moment de silence,



mais de ce silence plein de charme où chacun est à l'aise, attendant sans effort que la conversation reprenne son courant.

Cependant le moine frottait sa tabatière sur la manche de son froc. Dès qu'il eut rendu à la corne un peu de son lustre, il fit une profonde inclination, en me disant qu'il ne savait pas si c'était la faiblesse ou la bonté de nos cœurs qui nous avait engagés dans cette contestation : « Quoi qu'il en soit, Monsieur, je vous en prie, acceptez ma boîte en échange de la vôtre. » En même temps il me présentait sa boîte d'une main, et de l'autre il tenait la

mienne; il baisa la boîte, les yeux humides de larmes, la mit dans son sein et s'en alla sans mot dire.

Ah!.... je conserve sa boîte.... elle vient au secours de ma religion, pour aider mon esprit à s'élever au-dessus des choses terrestres. Je la porte toujours sur moi; elle me fait souvenir de la douceur et de la modération de celui qui la possédait, et je tâche de le prendre pour modèle dans tous les embarras de ce monde. Il en avait rencontré beaucoup. Son histoire, qu'on m'a racontée depuis, était un tissu de peines et de chagrins de tout genre; il les avait supportés jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans; mais alors, voyant ses services méconnus, et en même temps trompé dans une tendre affection, qui était la dernière de sa vie, il avait dit adieu le même jour à son épée et à sa maîtresse, pour se retirer dans le sanctuaire, non pas tant de son couvent, que de lui-même.

Pour achever toute cette histoire, je dois ajouter, et mon cœur se brise à ce souvenir, qu'à mon retour par Calais je demandai en toute hâte des nouvelles du père Lorenzo; j'appris qu'il était mort depuis trois mois, et qu'il avait désiré être enterré dans un petit cimetière appartenant à

son couvent, et situé à deux lieues de la ville. Il me fut impossible de ne pas me rendre en pèlerinage à ce tombeau. Arrivé là, je tirai de ma poche la petite boîte de corne, je m'assis près de la tombe, et j'arrachai quelques orties qui n'avaient que faire de croître sur ce lieu sacré. Toute cette scène m'affecta à un tel point que je versai un torrent de larmes. Je suis aussi faible qu'une femme, et je prie le lecteur de ne pas sourire; je n'en veux qu'à sa pitié.





XI

LA PORTE DE LA REMISE.

Pendant tout ce temps, je n'avais pas quitté la main de la dame; il me parut qu'il était peu décent, après l'avoir tenue si longtemps, de la lâcher sans la presser contre mes lèvres, et je m'y hasardai. A cet instant, vous eussiez pu voir cette belle pâleur s'animer du plus brillant coloris.

Les deux voyageurs qui m'avaient parlé dans la cour vinrent à passer dans ce moment critique, et s'imaginèrent que nous étions pour le moins le mari et la femme. Le voyageur curieux s'appro-

cha, et nous demanda si nous partions pour Paris le lendemain matin. Je lui dis que je ne pouvais répondre que pour moi-même. La dame ajouta qu'elle allait à Amiens. « Nous y dînâmes hier, me dit l'un des voyageurs. — Vous traverserez cette ville, me dit l'autre, en allant à Paris. » Je fus sur le point de lui faire mille remerciements de m'avoir appris qu'Amiens était sur la route de Paris. Ceci dit, et tout en savourant une prise de tabac dans la tabatière de mon pauvre moine, je les saluai d'un air tranquille, et leur souhaitai une



bonne traversée à Douvres. Ils nous laissèrent seuls.

« Mais, me disais-je à moi-même, quel mal y

aurait-il que j'offrisse à cette dame affligée la moitié de ma chaise? et de quel grand malheur serais-je donc menacé?

— De quel malheur? s'écrièrent en foule toutes les passions basses qui se réveillèrent en moi… — Ne voyez-vous pas, s'écriait l'Avarice, que vous serez forcé de prendre un troisième cheval, et qu'il vous en coûtera vingt francs de plus? — Vous ne savez pas qui elle est, murmurait la Précaution. — Ni les embarras que cette affaire peut vous causer, hurlait la Lacheté à mon oreille.

— Vous pouvez compter, Yorick, ajoutait la Discrétion, que l'on dira que c'est votre maîtresse, et que Calais a été le lieu de votre rendez-vous.

— Comment pourrez-vous désormais, s'écriait l'Hypocrisie, montrer votre visage en public?…. — Ou faire votre chemin dans l'Église? disait la Pusillanimité. — Ou bien être jamais autre chose qu'un petit chanoine? ajoutait l'Orgueil. »

N'étais-je pas trop bon de répondre à toutes ces clameurs? Il ne s'agit que d'une pure et simple politesse. D'ailleurs, je n'obéis guère qu'à ma première impulsion, et surtout j'écoute fort peu

les raisonnements faits tout exprès pour endurcir le cœur. Je me retournai précipitamment vers la dame....

Elle n'était déjà plus là. Elle était partie sans que je m'en fusse aperçu, pendant que cette cause se plaidait en moi-même, et elle avait déjà fait douze ou quinze pas dans la rue. Je courus après elle pour lui faire ma proposition du mieux qu'il me serait possible; elle marchait, la joue appuyée sur sa main, les yeux fixés sur la terre, et du pas lent et mesuré d'une personne qui est tout entière à ses pensées. Une idée me frappa, qu'elle agitait tout bas la même affaire. Que le ciel lui soit en aide! Elle a probablement, elle aussi, quelqu'un à consulter, tout comme moi; quelque belle-mère entichée de pruderie, quelque tante hypocrite, quelque vieille femme peu intelligente des choses du cœur. Ainsi donc, ne me souciant pas d'interrompre ces plaidoiries pour et contre, et croyant qu'il était plus loyal de formuler mon arrêt tout à l'aise que de le prononcer au pied levé, je me retournai doucement et je fis deux ou trois tours devant la porte de la remise, tandis que, de son côté, la dame réfléchissait en se promenant.



XII

DANS LA RUE.

La première fois que je l'avais rencontrée, j'avais arrêté dans mon imagination qu'elle était charmante ; ensuite j'avais posé, comme un second axiome aussi incontestable que le premier, qu'elle était veuve et dans l'affliction. Je n'allai pas plus loin; je n'en demandai pas davantage. Je serais resté jusqu'à minuit avec l'inconnue, qu'elle eût été pour moi, veuve, malheureuse et charmante.

Elle s'était à peine éloignée de moi de vingt pas,

que j'éprouvai au fond de l'âme je ne sais quel besoin d'en savoir davantage. L'idée d'une longue séparation vint me saisir et m'alarmer; il pouvait se faire que je ne la revisse plus jamais. Le cœur se rattache à ce qu'il peut, mais encore faut-il bien qu'il se puisse rattacher à quelque chose; je voulais au moins emporter avec moi quelques souvenirs qui pussent me servir à la trouver; en un mot, je voulais savoir son nom, celui de sa famille, son état.... Je savais déjà où elle allait, je voulais encore savoir d'où elle venait. Mais comment faire pour en tant apprendre? Cent petites délicatesses s'y opposaient. Je formai vingt plans différents : je ne pouvais pas lui faire de questions directes; la chose, du moins, me paraissait impossible.

Un petit officier français de fort bon air, qui venait à nous en sautillant au refrain d'une ariette qu'il fredonnait, me prouva tout d'un coup que cet interrogatoire, dont l'idée seule m'épouvantait, était la chose du monde la plus simple. Notre officier se trouva entre la dame et moi au moment où elle revenait à la porte de la remise. Il m'aborda, et à peine m'avait-il salué, qu'il me pria de lui faire l'honneur de le présenter. Je n'avais pas été


Tony Johannot
QUARTLEY

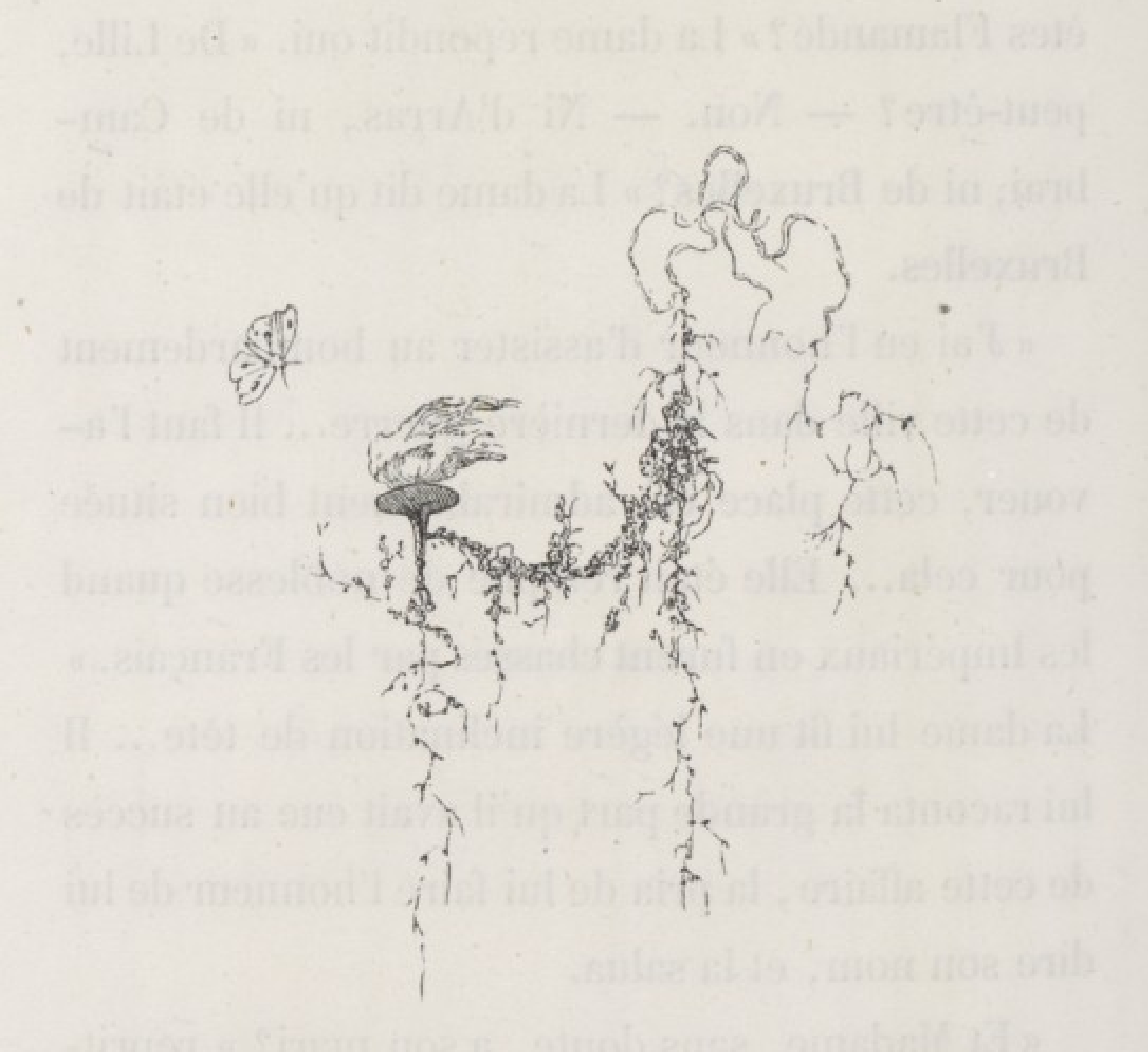
présenté moi-même. Il se retourna aussitôt et se présenta lui-même. « Vous venez de Paris, apparemment, lui dit-il, Madame? — Non; mais je vais prendre la route de Paris. — Vous n'êtes pas de Londres? » Elle répondit que non. « Ah! Madame vient de Flandre? apparemment que vous êtes Flamande? » La dame répondit oui. « De Lille, peut-être? — Non. — Ni d'Arras, ni de Cambrai, ni de Bruxelles? » La dame dit qu'elle était de Bruxelles.

« J'ai eu l'honneur d'assister au bombardement de cette ville dans la dernière guerre... Il faut l'avouer, cette place est admirablement bien située pour cela... Elle était remplie de noblesse quand les Impériaux en furent chassés par les Français. » La dame lui fit une légère inclination de tête... Il lui raconta la grande part qu'il avait eue au succès de cette affaire, la pria de lui faire l'honneur de lui dire son nom, et la salua.

« Et Madame, sans doute, a son mari? » reprit-il en regardant derrière lui, après avoir fait deux pas. Puis, sans attendre la réponse, il s'en alla, en sautant, dans la rue.

Je le regardai avec des yeux attentifs. « Appa-

remment, me dis-je, que je n'ai pas assez médité les importantes leçons de la *civilité* qu'on a mises dans mes mains dès mon enfance ; car, à coup sûr, je n'en pourrais pas faire autant.





XIII

LA REMISE.

M. Dessein était revenu enfin avec la clef de la remise : il nous ouvrit son magasin de chaises, à deux battants.

Le premier objet qui frappa mes regards, ce fut une autre guenille de désobligeante, le vrai portrait de celle qui m'avait plu une heure auparavant, mais qui depuis avait excité en moi une sensation tout opposée. Il me semblait qu'il n'y avait qu'un rus-

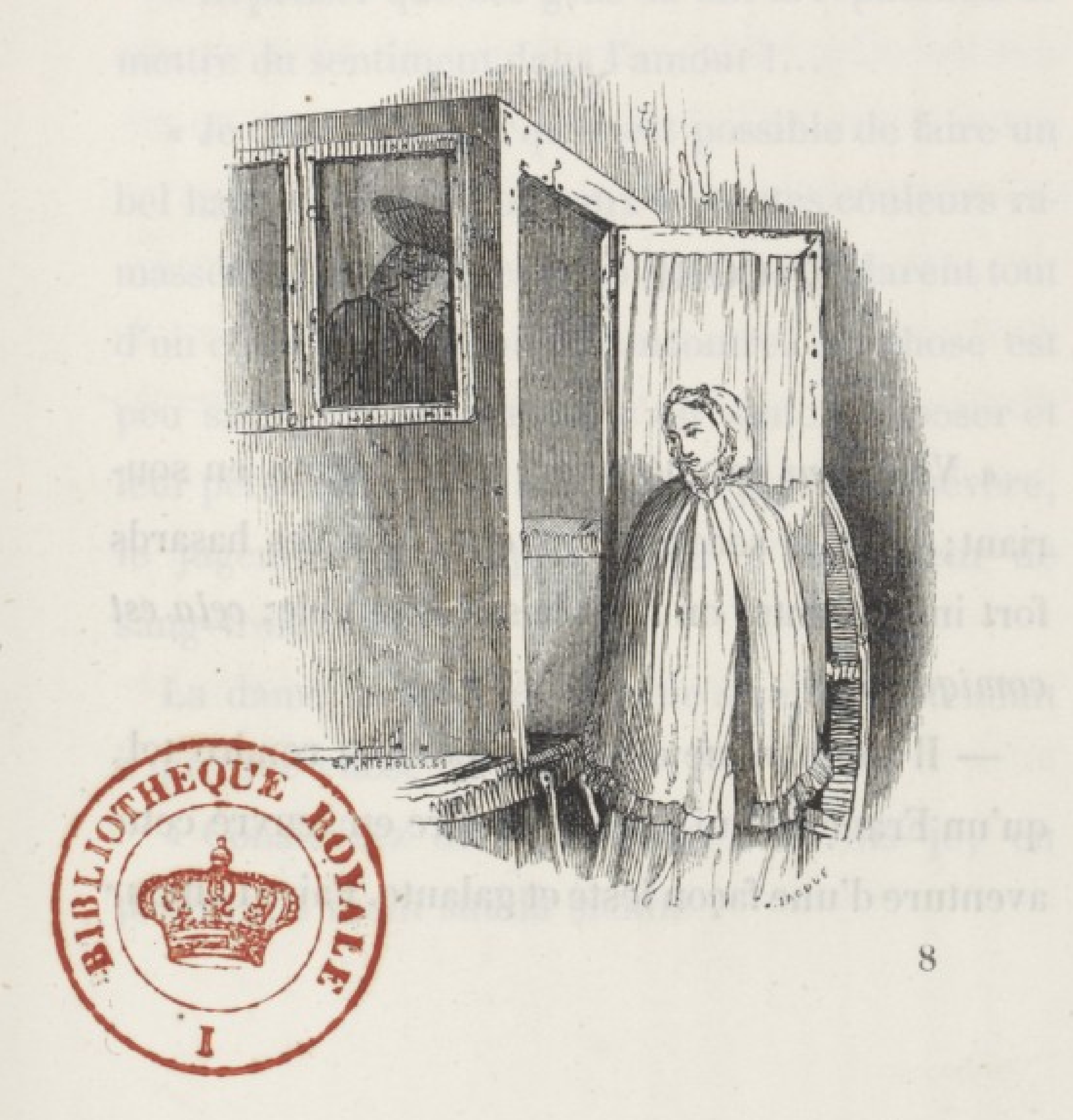
tre, un homme insociable, qui eût pu imaginer une pareille machine, et j'enveloppai dans mon mépris pour la machine celui qui voudrait s'en servir.

Évidemment, cette triste *désobligeante* causait



autant de répugnance à la dame qu'à moi-même... M. Dessein s'en aperçut tout aussi bien que moi, et il nous montra deux chaises qui devinrent tout de suite l'objet de ses éloges. « Le lord A. et le lord B., dit-il, les avait achetées pour faire le grand tour; mais elles n'ont pas été plus loin que Paris : ainsi, elles sont à tous égards aussi bonnes que neuves. — Je les trouve, en effet, trop bonnes pour moi, monsieur Dessein; » et je passai à une autre chaise qui

était derrière celle-là, et qui parut me convenir. J'entrai sur-le-champ en négociation pour le prix. « Cependant, dis-je, en ouvrant la portière et en montant dans la voiture, il me semble que deux voyageurs seraient assez mal à leur aise là-dedans. — Ayez la bonté, Madame, dit M. Dessein, en offrant son bras, d'y monter aussi. » La dame se plaça à mes côtés, après une demi-seconde d'hésitation ; en même temps, M. Dessein, à qui un domestique faisait signe qu'il avait à lui parler, ferma la portière sur nous et nous laissa là.





XIV

ENCORE LA REMISE.

« Voilà *qui est plaisant*, dit la dame en souriant; c'est la seconde fois que, par des hasards fort indifférents, on nous laisse ensemble; *cela est comique*.

— Il ne manque du moins pour le rendre tel, qu'un Français qui saurait mettre en œuvre cette aventure d'une façon leste et galante. Faire l'amour

dans le premier moment; offrir sa personne l'instant d'après....

— C'est là leur fort, répondit la dame.

— On le suppose du moins, répondis-je à mon tour; et je ne sais trop comment cela est arrivé, mais ils ont acquis la réputation de mieux savoir et de mieux faire l'amour que toute autre nation de l'univers. Pour moi, je les crois très-maladroits, et, dans le vrai, la pire espèce d'archers qui jamais exerça la patience du dieu d'amour....

« Et penser que ces gens-là ont la réputation de mettre du sentiment dans l'amour !...

« Je croirais plutôt qu'il est possible de faire un bel habit avec des lambeaux de toutes couleurs ramassés au hasard. Il est vrai qu'ils se déclarent tout d'un coup, à la première rencontre. La chose est peu sage, ce me semble; c'est vouloir exposer et leur personne et leur amour à un jugement sévère, le jugement d'un esprit calme et d'un cœur de sang-froid. »

La dame m'écoutait comme si elle s'attendait à quelque chose de plus.

« Considérez donc, Madame, lui dis-je, en posant ma main sur la sienne :

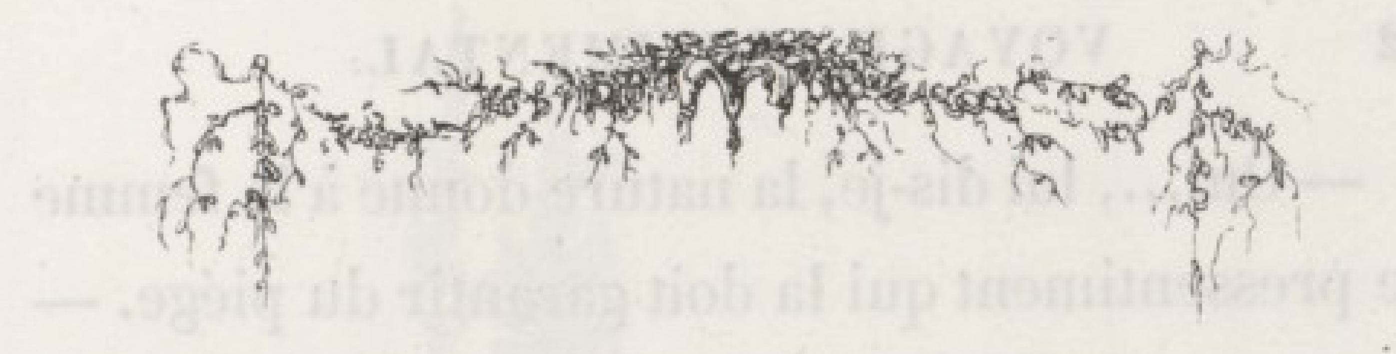
« Que les personnes graves détestent l'amour à cause de ce mot-là : l'amour.

« L'avare hait l'amour, parce que, en effet, il a une tout autre passion.

« L'hypocrite lui porte en apparence un grand mépris; il n'aspire qu'aux choses célestes.

« Le vrai de tout ceci, c'est que l'amour nous fait bien plus de peur que de mal. Prenez-moi le plus novice des hommes, il n'avouera jamais qu'il est amoureux, que deux heures après s'être senti blessé. Il me semble qu'une suite de petites et paisibles attentions qui n'iraient pas jusqu'à sonner l'alarme, et qui pourtant ne seraient pas assez vagues pour qu'on pût s'y méprendre, accompagnées de temps en temps d'un regard tendre, mais peu ou même point du tout de discours à ce sujet..., laisseraient votre maîtresse tout à la nature, qui saurait bien amollir son cœur en temps et lieu.

— A ce compte, dit la dame en rougissant, je crois que vous n'avez pas cessé de me faire l'amour depuis que nous sommes ensemble. »



XV

TOUJOURS LA REMISE.

M. Dessein revint pour nous ouvrir la portière de la voiture, et il dit à la dame que M. le comte de L..., son frère, venait d'arriver. Quoique je souhaitasse tout le bien possible à cette dame, j'avouerai que cet événement m'attrista jusqu'au fond du cœur; et je ne pus cacher ma tristesse : « Car, en vérité, Madame, ce retour dérange fort une proposition que j'allais vous faire....

— Il est inutile, dit-elle en m'interrompant et en mettant une de ses mains sur mes deux mains, de m'expliquer votre projet. Il est rare, mon bon Monsieur, qu'un homme ait une proposition amicale à faire à une femme, sans qu'elle en ait eu le pressentiment quelques instants auparavant.

— Oui..., lui dis-je, la nature donne à la femme ce pressentiment qui la doit garantir du piége. — Mais, reprit-elle en me regardant tout en face, je n'avais rien à craindre; et, à vous parler franchement, j'étais déterminée à accepter votre proposition. Si je l'eusse acceptée... (elle s'arrêta un moment...), je crois que vous m'auriez disposée à vous raconter mon histoire, et cette histoire aurait fait de la compassion le plus grand danger de ce voyage. »

A ces mots, elle me tendit la main... J'y portai mes lèvres à deux fois, et elle descendit de la chaise en me disant adieu avec le plus charmant regard.





XVI

DANS LA RUE.

Elle ne m'eut pas sitôt quitté, que je commençai à trouver le temps bien long. Il me semblait que les minutes étaient des heures, et je n'ai jamais fait un marché de douze guinées aussi promptement dans toute ma vie, que celui de ma chaise.

J'envoyai chercher des chevaux de poste, et je dirigeai mes pas vers l'hôtellerie.

« Ciel ! dis-je en entendant quatre heures sonner, et en faisant cette réflexion, qu'il n'y avait guère plus d'une heure que j'étais à Calais... »

Quel gros volume n'écrirait-on pas, je vous prie, si l'on voulait ramasser, jusqu'au plus imperceptible détail, tous les événements que le temps et le hasard peuvent entasser dans un instant si court?

Je ne sais si le présent livre sera jamais bon à quelque chose. Un autre peut-être réussira mieux que moi. Mais qu'importe? j'aurai fait, moi aussi, mon petit essai sur la nature humaine. J'en serai quitte, à tout prendre, pour quelques belles journées de travail. Heureux travail ! il excite la circulation du sang, il dissipe les sombres humeurs, il éclaire mon jugement et ma raison.

Je plains l'homme qui, voyageant de Dan à Bersheda, peut s'écrier : *Tout est stérile!* Oui, sans doute, le monde entier est stérile pour ceux qui ne veulent pas lui demander en toute simplicité d'esprit, ses fruits et ses fleurs; mais moi, me disais-je à moi-même, tout joyeux, en me frot-

tant les mains, même dans le désert, je trouverais encore de quoi aimer... Un doux myrte, un triste cyprès, m'attireraient sous leur feuillage; je les bénirais pour leur ombre bienfaisante... Je graverais mon nom sur leur écorce; je leur dirais : « Vous êtes les plus charmants hôtes de tout le désert! » Je gémirais avec eux en voyant leurs feuilles se dessécher et tomber, et ma joie se mêlerait à la leur quand le retour de la belle saison leur viendrait rendre leur couronne printanière.

Le savant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, et ainsi de suite; mais le savant Smelfungus avait la jaunisse. En proie à sa sombre humeur, tous les objets qui se présentèrent à ses yeux lui parurent sans couleur et sans forme. Il nous a laissé la relation de ses voyages; ce n'est qu'un triste détail de ses pitoyables sensations.

Je rencontrai Smelfungus sous le grand portique du Panthéon... il sortait du Panthéon. « *Ce n'est qu'un vaste cirque pour un combat de coqs*, dit-il. — Je voudrais, lui dis-je, que vous n'eussiez rien dit de pis de la Vénus de Médicis. » En effet, j'avais appris, en passant par Florence, qu'il avait fort maltraité la déesse, parce qu'il la re-

gardait comme la beauté la plus prostituée du pays.

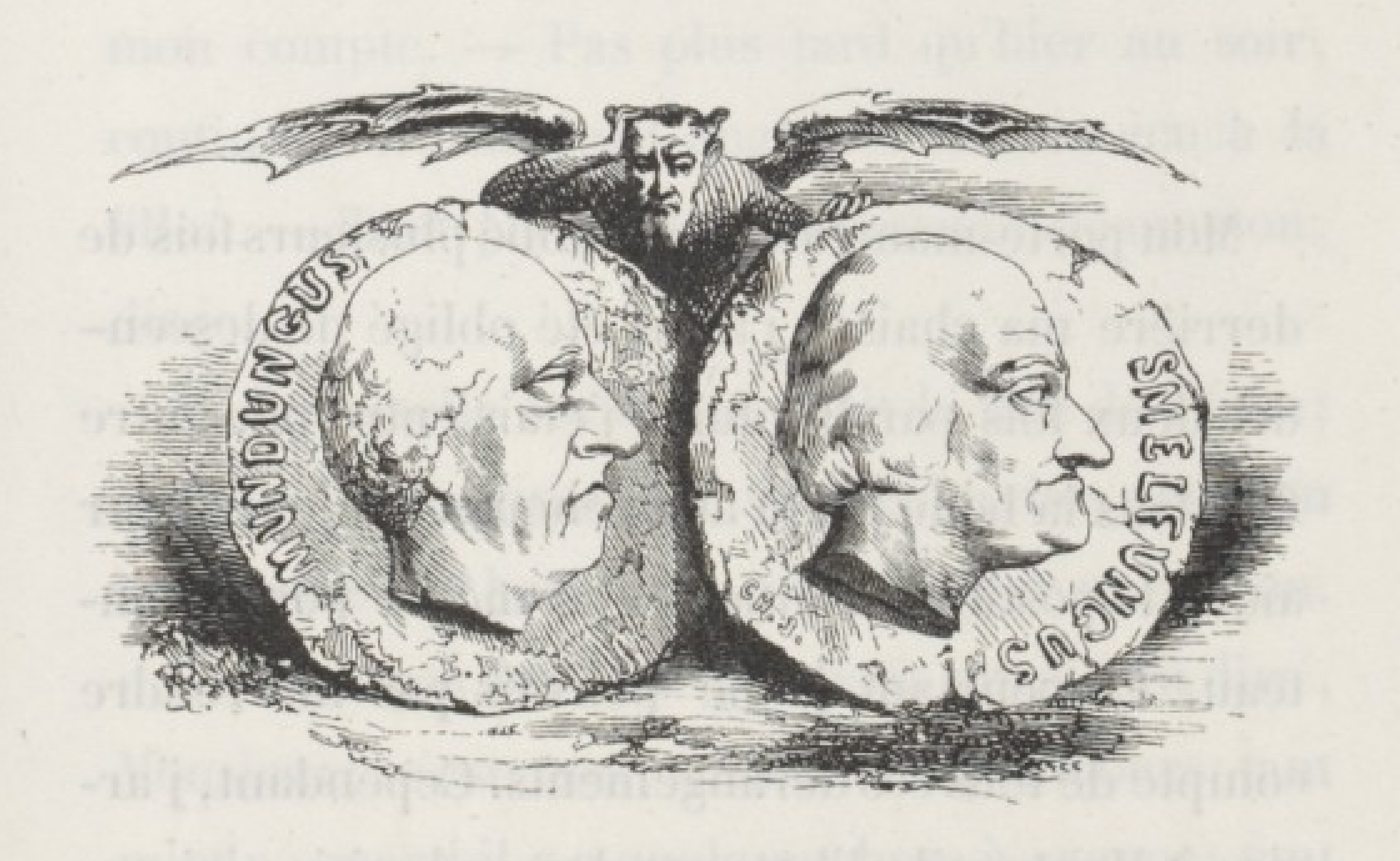
Smelfungus revenait de ses voyages, et je le rencontrai une seconde fois à Turin... Il n'eut à me raconter que de tristes aventures sur la terre et sur la mer. Il n'avait vu que des gens qui s'entre-mangent, comme les anthropophages... Il avait été écorché vif, et plus maltraité que saint Barthélemy, dans toutes les auberges où il était entré.

« Oh! je veux le publier dans tout l'univers, s'écria-t-il. — Vous ferez mieux, lui dis-je, d'aller consulter votre médecin. »

Mundungus, un homme dont les richesses étaient immenses, se dit un jour : Allons, faisons *le grand tour*. Il va de Rome à Naples, de Naples à Venise, de Venise à Vienne, à Dresde, à Berlin..., et Mundungus, à son retour, n'avait pas retenu une seule anecdote agréable, ou qui sentît son homme généreux. Il avait parcouru les grandes routes sans jeter les yeux ni d'un côté ni de l'autre, de crainte que l'amour ou la compassion ne le détournât de son chemin.

Que la paix soit avec eux s'ils la peuvent rencontrer! Mais le ciel, s'il était possible de monter au ciel avec l'esprit si mal fait, le ciel même, dans

toute sa magnificence, n'aurait rien d'assez beau, d'assez grand, d'assez touchant, pour plaire à ces sublimes philosophes. En vain les doux génies, sur les ailes de l'amour, viendraient se réjouir de leur arrivée; ils entendraient toute autre chose que des cantiques de joie, des extases de ravissement et de bonheur... O mes chers lecteurs! les âmes de Smelfungus et de Mundungus... je les plains...; elles manquent de puissance... Smelfungus et Mundungus seraient placés dans les demeures les plus heureuses du ciel bleu, que les âmes de Smelfungus et de Mundungus s'y trouveraient mal à l'aise et gémiraient pendant toute l'éternité.





XVII

MONTREUIL.

Mon porte-manteau était tombé plusieurs fois de derrière ma chaise; j'avais été obligé de descendre deux fois par la pluie; j'étais entré une autre fois dans la boue jusqu'aux genoux, toujours pour aider le postillon à attacher ce même porte-manteau. Et pourtant je ne pouvais pas me rendre compte de tous ces dérangements. Cependant, j'arrive à Montreuil; l'hôte me demande si je n'ai pas

besoin d'un domestique; à ces mots, je devine que c'est l'absence d'un domestique qui est la cause des fréquentes absences de mon portemanteau.

« Un domestique! oui, certes, j'en ai le plus grand besoin; il m'en faut un à l'instant. — Monsieur, dit l'hôte, c'est que justement il y a, ici près, un jeune homme qui serait charmé d'avoir l'honneur de servir un Anglais. — Et pourquoi plutôt un Anglais qu'un autre? — Ils sont si généreux! répond l'hôte. — Bon! dis-je en moi-même, je gage que ceci me coûtera vingt sous de plus. — C'est qu'ils ont de quoi faire les généreux, ajouta-t-il. — Courage! me disais-je; encore vingt sous sur mon compte. — Pas plus tard qu'hier au soir, continua-t-il, un lord anglais offrit un écu à la fille... — Tant pis pour mademoiselle Jeanneton, dis-je. »

Mademoiselle Jeanneton était la fille de l'hôte; et l'hôte, s'imaginant que je n'entendais pas bien le français, se hasarda à m'en donner une leçon. « Ce n'est pas *tant pis* que vous auriez dû dire, Monsieur; c'est *tant mieux*. C'est toujours tant mieux, quand il y a quelque chose à gagner; tant

pis, quand il n'y a rien. — Cela revient au même, lui dis-je. — Pardonnez-moi, Monsieur, dit l'hôte; cela est bien différent. »

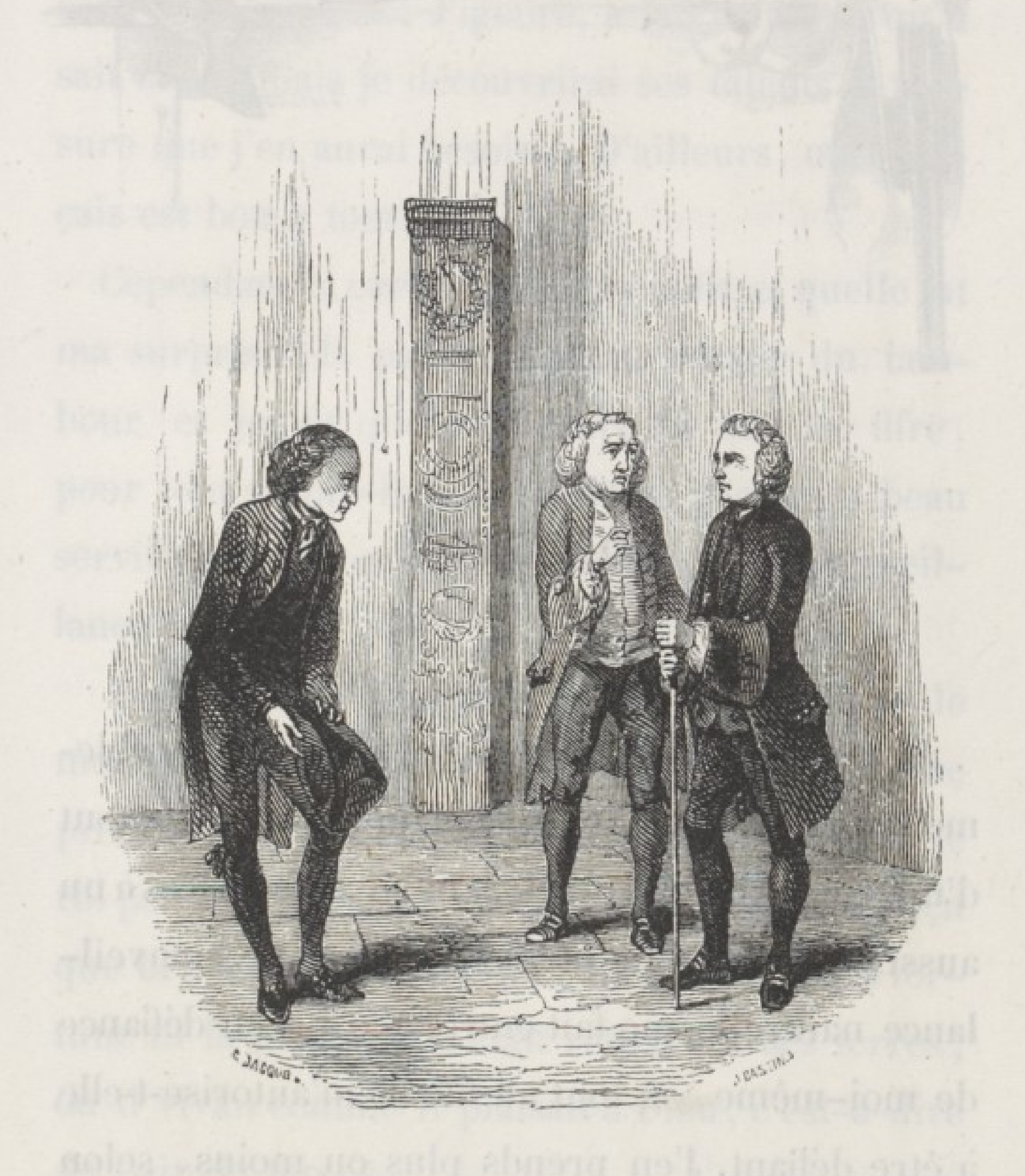
Ces deux expressions : *tant pis* et *tant mieux*, étant les deux grands pivots de presque toutes les conversations françaises, il est bon d'avertir qu'un étranger qui va à Paris ferait bien de s'instruire, chemin faisant, de toute la portée de ces deux mots.

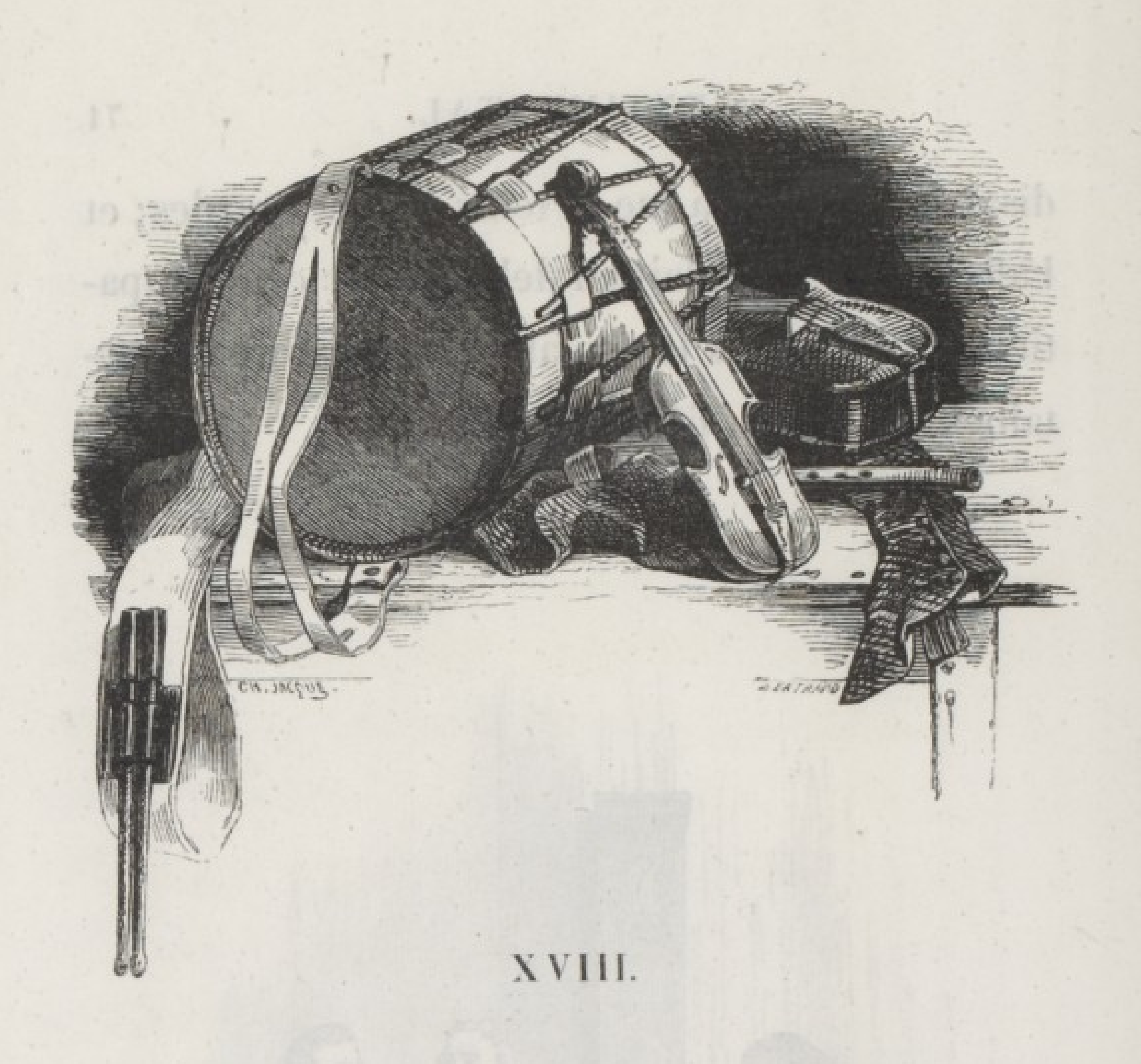
Un jeune marquis, plein de vivacité, demanda à M. Hume, à la table de notre ambassadeur, s'il était M. Hume le poëte. « Non, dit M. Hume tranquillement. — Tant pis! répond le marquis. — C'est M. Hume l'historien, dit un autre. — Ah! tant mieux! dit le marquis. » Et M. Hume, dont le cœur, comme on sait, est excellent, remercia le marquis, d'abord pour son *tant pis*, et ensuite pour son *tant mieux*.

L'hôte, après cette leçon de français, fit chercher Lafleur; c'est ainsi que se nommait le jeune homme qu'il me proposait. « Je ne puis rien dire de ses talents; Monsieur en jugera mieux que moi; mais pour sa probité, j'en réponds. »

Je ne sais quel ton mon hôte donna à ce qu'il me

disait là, mais cela me fit tenir sur mes gardes; et Lafleur, qui attendait en dehors avec cette impatience qu'ont tous les enfants de la nature en certaines occasions, fit son entrée.





XVIII.

MONTREUIL.

Je suis facilement disposé à penser favorablement d'un premier venu, quel qu'il soit, et surtout d'un pauvre diable qui vient offrir ses services à un aussi pauvre diable que moi; mais cette bienveillance naturelle me fait entrer parfois en défiance de moi-même, ou tout au moins m'autorise-t-elle à être défiant. J'en prends plus ou moins, selon l'humeur qui me domine, selon l'affaire dont il est

question, et selon le sexe avec lequel je suis mis en rapport.

Dès que Lafleur entra dans la chambre, son air honnête et ouvert triompha de ma défiance. Je me décidai sur-le-champ en sa faveur, et je l'arrêtai sans hésiter… J'ignore, à la vérité, ce qu'il sait faire; mais je découvrirai ses talents à mesure que j'en aurai besoin… D'ailleurs, un Français est bon à tout.

Cependant la curiosité me poussait, et quelle fut ma surprise! le pauvre Lafleur battait du tambour et jouait quelques marches sur le fifre, pour tout savoir-faire. N'était-ce pas là un beau serviteur que ma sagesse donnait à ma bienveillance?

Lafleur avait commencé son entrée dans le monde par satisfaire le noble désir qui enflamme presque tous ses compatriotes… Il avait servi le roi pendant plusieurs années; mais, s'étant aperçu que la baguette du tambour ne donnait ni la fortune ni la gloire, il s'était retiré sur ses terres, où il vivait comme il plaisait à Dieu, c'est-à-dire de l'air du temps.

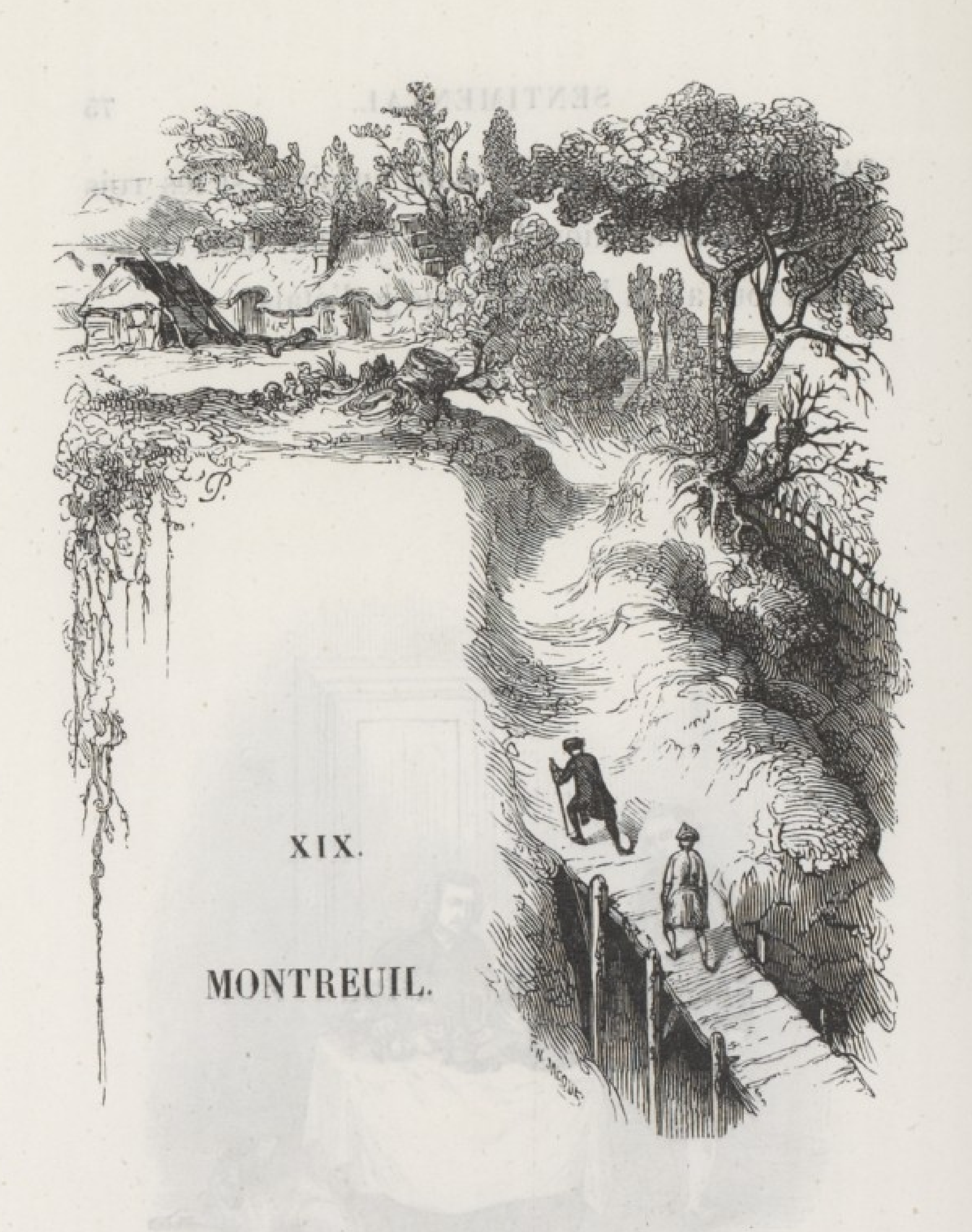
« Ainsi donc, me dit la Sagesse, vous avez pris

un batteur de tambour pour vous servir dans votre voyage en France et en Italie ? — Et pourquoi ne l'aurais-je pas pris? répondis-je à la Sagesse ? La moitié de notre noblesse d'Angleterre ne fait-elle pas le même voyage avec des *lendors* de compagnons qu'elle paie, et qui de plus lui laissent à payer le flûteur, le tambour, le diable et tout son train ? »

Lorsqu'on peut se débarrasser d'un mauvais marché à l'aide d'une équivoque, je trouve qu'on n'est pas encore trop à plaindre. « Mais, Lafleur, vous savez sans doute faire quelque chose de plus? — Oui, certes, Mylord ! » En effet, il savait faire des guêtres et jouer un peu du violon. « Bravo! dit la Sagesse... — Moi, dis-je à Lafleur, je joue de la basse..., ainsi, nous pourrons jouer de beaux petits duos.... Mais au moins, Lafleur, savez-vous raser et accommoder une perruque? — J'ai les meilleures dispositions, Monsieur. — C'en est assez, pour le ciel, lui dis-je en l'interrompant, et cela doit me suffire. » On servit le souper, je me mis à table; j'avais à ma droite un épagneul anglais, à ma gauche un domestique français, aussi gais l'un et l'autre qu'on peut

l'être; j'étais content de mon empire; si les rois de ce monde savaient borner leurs désirs, ils seraient tout aussi heureux que je l'étais.





XIX.

MONTREUIL.

Lafleur ne m'a point quitté pendant tous mes voyages : il sera souvent question de lui. Il est bien juste que j'instruise mes lecteurs sur son compte ; et pourquoi même ne parviendrais-je pas à les intéresser quelque peu en sa faveur? Je ne me

suis jamais repenti d'avoir suivi les bons mouvements qui m'ont déterminé à le prendre à mon service : il a été le serviteur le plus fidèle, le plus dévoué, le plus ingénu qui jamais fut à la suite d'un philosophe. Ses talents de batteur de tambour et de faiseur de guêtres, bons en eux-mêmes, ne m'étaient pas, à la vérité, d'une très-grande utilité; mais j'en étais bien récompensé par la gaieté perpétuelle de sa bonne humeur... Elle suppléait à tous les talents qu'il n'avait pas; elle aurait même, dans mon esprit, effacé tous ses défauts. Je trouvais toujours des ressources et des motifs d'encouragement dans son air et dans ses regards, et pour ainsi dire une espèce de fil qui me tirait sans peine de toutes les difficultés que je rencontrais; j'allais dire que nous *rencontrions*, mais Lafleur était hors de toute atteinte des événements. La faim, la soif, le froid, le chaud, les veilles, la fatigue, ne faisaient pas la moindre impression sur sa physionomie; il était toujours le même homme. Je ne sais si je suis en effet un philosophe; si ce n'est pas un rêve que Satan m'a mis en tête; mais que je sois ou non un philosophe, je me suis trouvé bien des fois humilié en me rappelant

tous les grands services que m'a rendus la philosophie de ce pauvre garçon. Combien de fois son exemple ne m'a-t-il pas excité à m'appliquer à une philosophie plus élevée!... Avec tout cela, Lafleur était un peu fat; mais c'était plutôt un mouvement de la nature que l'effet de l'art. En trois jours de Paris, mon homme perdit toute sa fatuité.





XX.

MONTREUIL.

Le lendemain, à mon réveil, Lafleur entrait en possession de sa charge. Je le mis à la tête de mes six chemises et de ma culotte de soie noire; je lui confiai, sans réserve, la clef de mon portemanteau. Je lui recommandai de le bien attacher derrière la chaise, de faire atteler les chevaux, et d'avertir l'hôte de m'apporter son compte.

« Ce garçon est heureux, » dit l'hôte en adressant

la parole à cinq ou six filles qui entouraient Lafleur, en lui disant Bon voyage! de l'air le plus tendre. Lafleur cependant baisait les mains de toutes ces filles; ses yeux se mouillèrent, il les essuya trois fois, et trois fois il promit d'apporter des pardons de Rome à toute la bande.

« C'est qu'il est aimé de toute la ville, me dit l'hôte. Il va faire un grand vide dans Montreuil; je ne lui sais qu'un seul défaut : c'est d'être toujours amoureux. — Bon! dis-je en moi-même, cela m'épargnera la peine de mettre chaque nuit ma culotte sous mon oreiller; » et en ceci, je faisais moins l'éloge de Lafleur que mon propre éloge. Toute ma vie, moi qui vous parle, j'ai été amoureux d'une princesse ou d'une grisette; je compte bien être amoureux jusqu'à la mort. Je suis très-persuadé que si j'étais destiné à faire quelque mauvaise action, je ne la ferais que dans l'intervalle d'une passion à l'autre. J'ai éprouvé quelquefois de ces interrègnes, et je me suis toujours aperçu que mon cœur, dans ce temps d'émeute, était fermé; il était si endurci qu'il fallait que je fisse un effort sur moi-même pour soulager un pauvre diable en lui donnant seulement six sous.

Aussitôt je revenais à l'amour comme à mon bon ange, et l'amour me rendait ma bienveillance naturelle, ma générosité accoutumée. Rien ne m'eût coûté, dans ces moments-là, pour rendre un service, excepté une mauvaise action.

Mais que fais-je en disant tout ceci? Ce n'est pas mon éloge, c'est l'éloge de l'amour.





XXI

FRAGMENT.

De toutes les villes de la Thrace, la ville d'Abdère était la plus adonnée à la débauche ; elle était plongée dans un débordement de mœurs effroyable. C'était en vain que Démocrite, le plus sage des Abdéritains, employait toute la puissance de l'esprit et de l'ironie pour ramener ses compatriotes égarés; rien n'y faisait. Le poison, les conspirations, le meurtre, le viol, les libelles, la calomnie, les pasquinades, les séditions, accablaient ce malheureux peuple; était bien hardi qui osait sortir dans le jour; il eût fallu être un fou pour vouloir sortir la nuit.

En un mot, l'horreur était à son comble, lors-

que l'*Andromède* d'Euripide fut représentée dans cette ville désolée; et, qui le croirait! l'illusion fut générale. Mais de tous les beaux passages de ce poëme touchant dont nos bandits furent enchantés, rien ne les frappa davantage que ce grand cri de la passion, venu tout droit de l'âme d'Euripide, quand Persée invoque l'Amour :

Amour, roi des dieux et des hommes!

Ce fut une révolution générale dans ce peuple; chacun, le lendemain, parlait en vers iambiques; on s'abordait avec le discours de Persée; on ne faisait que répéter dans chaque maison, dans chaque rue :

Amour, roi des dieux et des hommes!

La ville entière retentissait du nom de l'Amour; chaque bouche le prononçait comme les notes d'une douce mélodie dont le souvenir charme encore l'oreille, et qu'on ne peut s'empêcher de répéter. On entendait de tous côtés : *Amour! Amour! roi des dieux et des hommes!...* L'Amour était devenu le maître souverain de ce peuple; c'en est fait! ce peuple n'a plus qu'une passion, plus qu'un cœur, plus qu'une envie, l'amour.

Dès ce moment, ce fut à ne plus s'y reconnaître; les apothicaires d'Abdère cessèrent de tenir des poisons; les faiseurs d'armes ne vendirent plus d'instruments de mort; les ennemis les plus irréconciliables s'entre-donnèrent publiquement le baiser de paix; ce fut le règne de l'amitié, de la vertu. Le siècle d'or revint et répandit ses bienfaits sur Abdère. Les Abdéritains jouaient de tendres airs sur le chalumeau; les femmes les plus belles quittaient les robes de pourpre, et s'asseyaient modestement sur le pré pour écouter ces doux concerts.

Il n'y avait, dit le fragment, que la puissance d'un dieu dont la puissance s'étend du ciel à la terre, et jusque dans le fond des eaux, qui pût opérer ce prodige.





XXII

MONTREUIL.

Quand tout est prêt pour votre départ, que vous avez bien discuté chaque article de la dépense, il y a encore, à moins que le mauvais gîte, le mauvais repas et le prix de l'hôtellerie n'aient remué votre bile, une autre affaire qui vous attend à la porte, avant de monter en chaise. Cette affaire se traite avec les fils et les filles de la pauvreté; ils vous entourent, et, par le ciel! que personne ne les rebute! ce que souffrent ces malheureux est déjà trop cruel, pour y ajouter de la dureté; il sera plus juste et plus facile d'avoir toujours quelque

menue monnaie à leur distribuer; c'est un conseil que je donne à tous les voyageurs. Cette fois, qui que vous soyez, vous n'aurez pas besoin d'écrire dans votre *album* les motifs de votre générosité; ces motifs seront enregistrés ailleurs.

Personne ne donne moins que moi, parce qu'il y a peu de mes amis qui aient moins à donner que moi; mais comme c'était la première aumône que je faisais en France, je la fis avec plus d'attention.

Hélas! disais-je en les comptant au bout de mes doigts, je n'ai que huit sous, et il y a ici huit pauvres femmes et autant d'hommes qui me tendent la main!

Un de ces hommes sans chemise, dont l'habit tombait en lambeaux, se trouvait au milieu des femmes. Il se retira aussitôt en faisant la révérence. Lorsque le parterre crie tout d'une voix: place aux dames! le parterre ne montre pas plus de déférence pour le beau sexe.

— Juste ciel! m'écriai-je en moi-même, par quelles sages raisons as-tu ordonné que la mendicité et la politesse seraient réunies dans ce pays, quand elles sont si opposées en tout autre pays?

J'offris à ce pauvre homme si bien élevé un de

mes huit sous, uniquement parce qu'il avait été bien élevé.



Un pauvre petit mendiant plein de vivacité, et qui était vis-à-vis de moi, après avoir mis sous son bras un fragment de chapeau, tira sa tabatière de sa poche, et il offrit généreusement une prise de tabac à toute l'assemblée... C'était un don considérable pour le pauvre diable, aussi chacun le refusa en faisant une inclination; mais lui, il revint à la charge, sa tabatière à la main, et il accompagnait son offre d'un air de franchise!... Cela voulait dire : Prenez, prenez-en; en même

temps il regardait d'un autre côté : à la fin chacun en prit.

« Ce serait dommage, dis-je, que sa boîte restât vide. » J'y mis deux sous, et j'y pris moi-même une prise de tabac pour lui rendre le don plus agréable. Il sentit le poids de la seconde obligation plus que celui de la première..... La première, c'était de la pitié; mais la seconde, c'était de l'honneur.... : il me salua jusqu'à terre.



« Tenez, dis-je à un vieux soldat qui n'avait

service, voilà deux sous pour vous. — Vive le roi ! » s'écria le vieux soldat.

Il ne me restait donc plus que trois sous ; j'en donnai un *pour l'amour de Dieu;* c'est à ce titre qu'on me le demandait. La pauvre femme avait la



cuisse disloquée ; on ne peut pas soupçonner que ce fût pour un autre motif.

« Mon cher et très-charitable Monsieur !... » Tu ne peux pas refuser celui-ci, me disais-je.

« Mylord !..... » Ce seul mot, *Mylord*, valait l'argent, et je le payai du dernier de mes sous..... Mais, dans l'empressement où j'avais été de les

distribuer, j'avais oublié un pauvre honteux abandonné à sa propre pudeur, et qui peut-être serait mort plutôt que de tendre la main. Il était près de ma voiture, mais en dehors du cercle des mendiants; il essuyait une larme qui coulait le long de son visage; à coup sûr, il avait vu de plus



beaux jours... « Bon Dieu ! me disais-je; et je n'ai pas un sou à donner à cet homme!—Vous en avez mille, s'écrièrent à la fois toutes les puissances de la nature, qui s'agitaient en mouvement dans mon âme. » Je m'approchai du mendiant, et je lui donnai..... Eh ! qu'importe?..... Je rougirais à présent de dire le peu que j'ai donné..... J'étais honteux, même alors, de penser combien peu.....

Si le lecteur a compris ce qui se passait en moi, il peut deviner, à vingt ou quarante sous près, quelle fut mon aumône.

Je ne pouvais rien donner aux autres pauvres. « Que Dieu vous bénisse ! leur dis-je. — Et que le bon Dieu vous bénisse vous-même, » s'écrièrent le vieux soldat, le petit homme et tous les autres. Le pauvre honteux ne pouvait rien dire.... Il tira un petit mouchoir de sa poche, il essuya ses yeux en se détournant. Il me remerciait bien plus haut que tous les autres, celui-là !





XXIII

LE BIDET.

Aussitôt ces affaires terminées, je montai dans ma chaise, très-content de tout ce que j'avais fait à Montreuil... Lafleur, en grosses bottes, sauta sur un bidet... Il s'y tenait aussi droit et aussi fier qu'un prince du sang royal.

Mais qu'est-ce donc que le bonheur et les grandeurs dans cette scène changeante de la vie? Nous n'avions pas encore fait une lieue, qu'un âne mort

arrêta tout court Lafleur dans sa course. Le bidet ne voulut pas passer. La contestation entre Lafleur et sa bête s'échauffa, si bien que le pauvre garçon fut désarçonné et jeté par terre.

Il souffrit sa chute avec toute la patience du Français qui aurait été le meilleur chrétien du monde; il ne dit pas autre chose que : *Diable!* Il remonta aussitôt à cheval, et il battit le bidet comme il aurait pu battre son tambour.

Le bidet voltigeait à chaque extrémité du chemin, tantôt par-ci, tantôt par-là; mais rien ne put l'amener sur l'âne mort. Lafleur, le plus entêté des deux, ne voulait pas céder.....; le bidet le jeta par terre une seconde fois.

« Qu'a donc ton bidet, Lafleur? — Monsieur, c'est le cheval le plus opiniâtre..... — Eh bien! s'il est obstiné, il faut le laisser aller à sa fantaisie. » Lafleur, qui était remonté, descendit, et, dans l'idée qu'il ferait aller le bidet en avant, il lui donna un grand coup de fouet; mais le bidet le prit au mot, et s'en retourna en galopant à Montreuil. « *Peste!* dit Lafleur. »

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici comment, quoique Lafleur dans ces accidents di-

vers ne se fût servi que de ces deux termes d'exclamation, il y en a cependant trois, bien



comptés, dans la langue française. Ces trois exclamations répondent à ce que les grammairiens appellent le positif, le comparatif et le superlatif; et l'on s'en peut servir à coup sûr dans tous les accidents imprévus de la vie.

Diable! voilà le premier degré, et le degré positif. *Diable!* s'emploie dans les émotions ordinaires de l'esprit, à toutes les petites contrariétés qui nous arrivent. Par exemple, vous jouez au passe-dix, et vous n'amenez deux fois de suite que double as, ou bien, comme Lafleur, votre bidet de poste vous jette par terre, ces petites

circonstances et tant d'autres s'expriment par : *Diable!* et voilà pourquoi, lorsqu'il est question de cocuage, on s'écrie : *Diable!*

Mais dans une aventure où la contrariété est poussée jusqu'au dépit, comme lorsque le bidet s'enfuit en laissant Lafleur étendu par terre dans ses grosses bottes, alors c'est le tour du second point d'interjection : *peste!*

Pour le troisième...

Oh ! c'est ici que mon cœur se gonfle de compassion, quand je songe à ce qu'un peuple aussi poli doit avoir souffert pour qu'il soit forcé de se servir de cette troisième et dernière exclamation....

O toi ! force inconnue qui délies nos langues, et qui donnes à la douleur toute son éloquence, accorde-moi des termes décents pour exprimer ce superlatif; quel que soit le résultat, j'aurai obéi à la nature.

Mais, hélas ! il n'y a point de ces termes décents dans la langue française. Il faut se servir du mot tout cru, ou bien souffrir en silence. Je supporterai donc tous les accidents de la vie sans me plaindre, ou du moins sans arriver à cette extrême exclamation.

Lafleur n'avait pas fait cette convention avec lui-même. Il suivit le bidet des yeux tant qu'il le put suivre, et l'on peut s'imaginer, si l'on veut, quand la bête eut disparu dans la poussière, de quel gros mot notre homme se servit pour résumer dignement la catastrophe.

Il n'y avait guère de moyens, empêtré comme il était dans ses bottes, de rattraper un cheval échappé. Je ne voyais qu'une alternative : c'était de faire monter Lafleur derrière la chaise, ou de le mettre dans la chaise.....

Il vint s'asseoir à côté de moi; une demi-heure après, nous arrivions à la poste de Nampont.





XXIV

NAMPONT.

« Voilà, dit-il en tirant de son bissac le reste d'une croûte de pain, voilà ce que tu aurais partagé avec moi si tu vivais encore. » Je croyais que cet homme parlait à son enfant; il adressait ces tendres paroles à son âne; c'était le même âne que nous avions trouvé en notre chemin, et qui avait été si contraire à Lafleur. Le pauvre homme paraissait regretter si vivement son compagnon, qu'il me fit souvenir des plaintes de Sancho Pança dans une

occasion semblable. Mais cet homme se plaignait avec des accents plus conformes à la douleur.

Il était assis sur un banc de pierre, à la porte de la maison de poste; la selle et la bride de l'âne étaient à côté de lui; il les levait de temps en temps, et les laissait ensuite retomber..., puis il les regardait en secouant la tête... Il reprit sa croûte de pain, comme pour la manger, mais, après l'avoir tenue quelque temps à la main, il la posa sur le mors de la bride, et alors il eût fallu voir dans son regard un reste d'espérance, espérance étouffée bientôt dans un soupir.

La simplicité de sa douleur assembla la foule autour de lui; Lafleur s'y mêla pendant qu'on attelait les chevaux. J'étais resté dans la chaise, je voyais et j'entendais par-dessus la tête des curieux.

Il racontait qu'il venait d'Espagne, où il était allé du fond de la Franconie; comme il revenait en son pays et avait déjà fait la bonne première moitié du chemin, son âne était tombé mort. Telle fut son histoire. Chacun était curieux de savoir ce qui avait pu engager ce bon vieillard à entreprendre un si long voyage.

« Hélas! dit-il, le ciel m'avait donné trois fils;


VAL BLANC
Tony Johannot

c'étaient les trois plus beaux garçons de toute l'Allemagne. La petite-vérole m'enleva les deux aînés dans la même semaine ; le plus jeune était frappé de la même maladie, je craignis aussi de le perdre, et je fis vœu, s'il en revenait, d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. »

En ce moment, il s'arrêta pour payer son tribut à la nature... et il pleura amèrement.

Il continua... « Le ciel, dit-il, me fit la faveur d'accepter la condition, et je partis de mon village avec le pauvre animal que j'ai perdu... Il a partagé toutes les fatigues de mon voyage ; il a mangé le même pain que moi pendant toute la route ; en un mot, il a été mon compagnon et mon ami. »

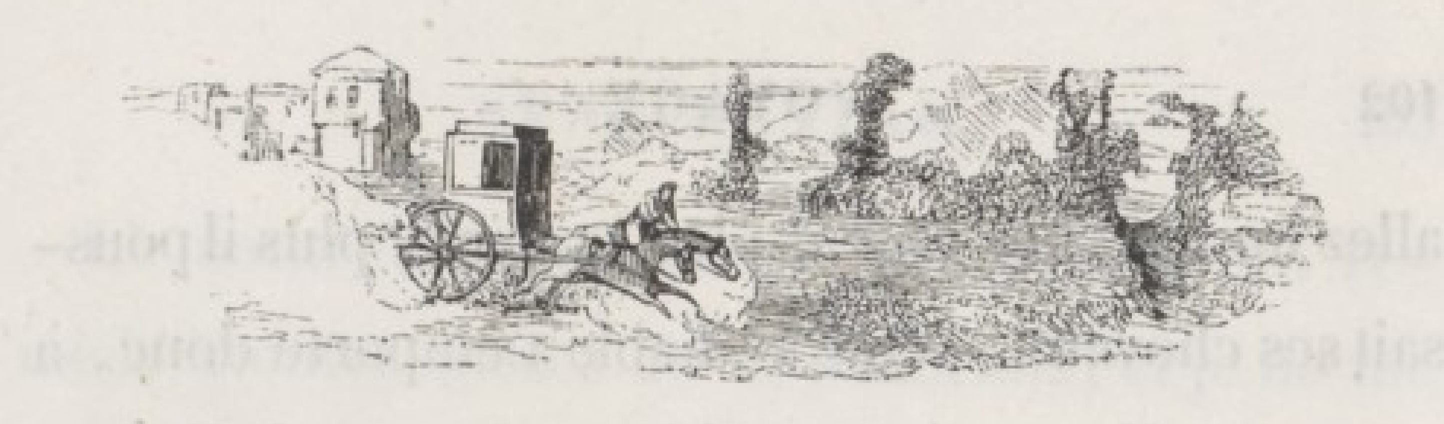
Chacun prenait part à la douleur de ce digne homme. Lafleur lui offrit de son argent; il dit qu'il n'en avait pas besoin. « Hélas ! ce n'est pas la valeur de l'âne que je regrette, c'est sa perte; celui-là m'aimait, à coup sûr... » Il leur raconta l'histoire d'un malheur qui leur était arrivé à l'un et à l'autre en traversant les Pyrénées... Ils s'étaient trompés de route, et ils avaient été séparés trois grands jours l'un de l'autre; pendant tout ce temps, l'âne, de son côté, l'avait cherché autant qu'il avait

cherché l'âne ; à peine songèrent-ils à manger l'un et l'autre jusqu'à ce qu'ils se fussent retrouvés.

« Vous avez au moins une consolation, lui dis-je, dans la perte de ce pauvre animal : c'est que je suis persuadé que vous lui avez été un bon maître. — Hélas! dit-il, je le croyais ainsi pendant qu'il vivait; mais à présent qu'il n'est plus, je crains qu'il ne soit mort à la peine pour m'avoir porté trop longtemps. »

Quelle honte pour l'humanité! Si nous nous aimions les uns les autres seulement autant que ce pauvre homme aimait son âne, à la bonne heure!





XXV

LE POSTILLON.

Cette histoire me toucha vivement. Le postillon n'y prit pas garde, et il m'entraîna sur le pavé au grand galop.

Le voyageur que la soif dévore dans les sables de l'Arabie n'aspire pas plus vivement à trouver une eau vive que je n'aspirais moi-même à un peu de calme et de repos. J'aurais donné tout au monde pour que le postillon fût parti moins vite ; mais au moment où le bon pèlerin achevait son histoire, le drôle donna de si terribles coups de fouet à ses chevaux, qu'ils s'élancèrent comme l'éclair ; on eût dit que le diable était à leurs trousses.

« Pour l'amour de Dieu ! lui criai-je, postillon,

allez moins vite ; » mais plus je criais, plus il poussait ses chevaux. « Que le diable t'emporte donc, à ton tour ! Vous verrez qu'il continuera d'aller au galop jusqu'à ce qu'il me mette en colère..., après quoi il ira au pas pour mieux me faire jouir de ma mauvaise humeur. »

Ainsi fit-il ; il alla très-vite jusqu'à la première montée, et alors il se mit à grimper la côte... Je m'étais fâché contre lui d'abord ;... je m'étais fâché contre moi-même ensuite, pour la colère qui me tenait...

Un grand galop dans ce moment m'aurait si fort arrangé !

« Allons un peu plus vite, je t'en prie, mon bon garçon ! »

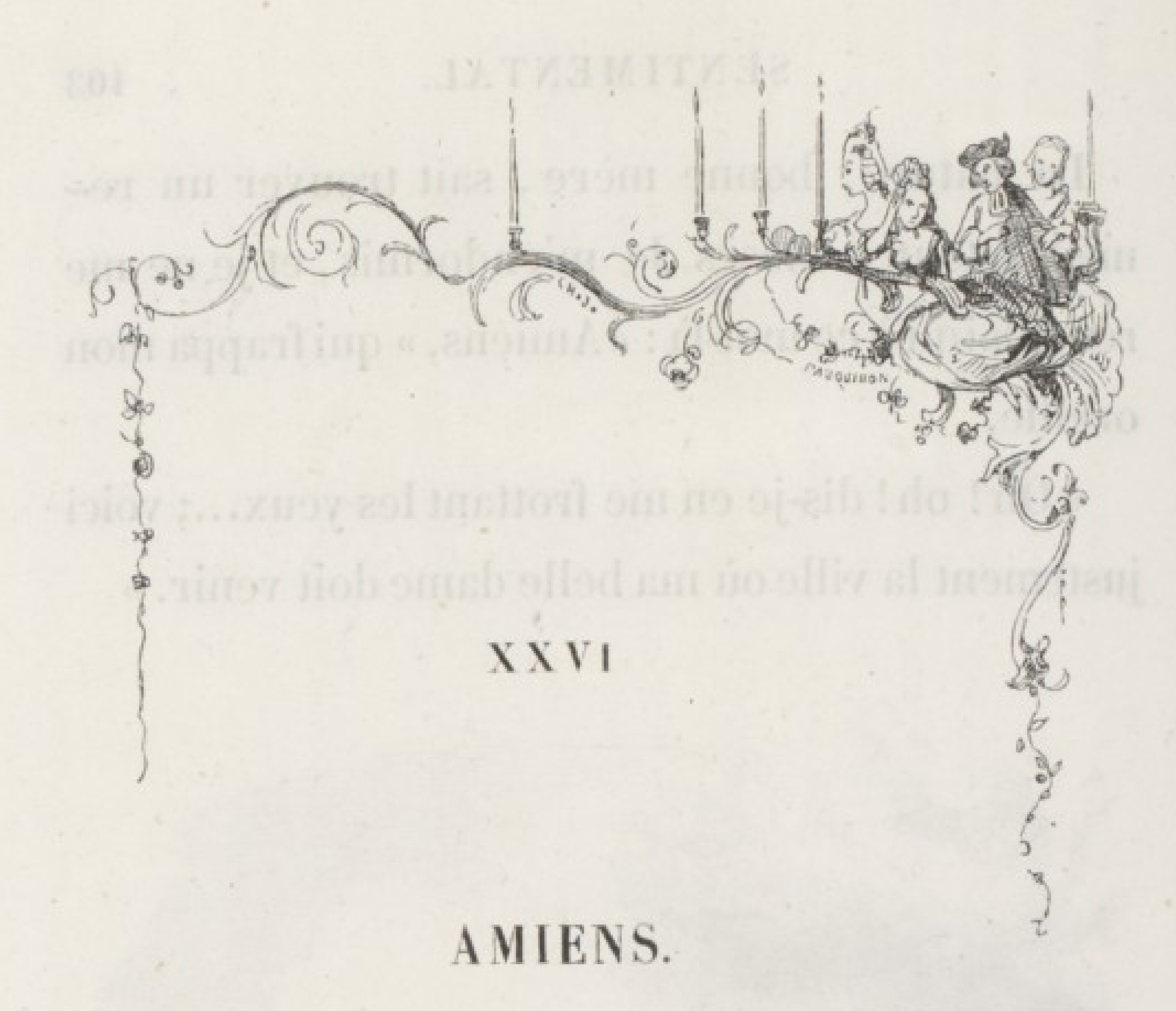
Le postillon me montra la montagne... Je voulais alors me rappeler l'histoire du pauvre Allemand et de son âne ; mais j'en avais perdu le fil, et il me fut aussi impossible de le retrouver qu'au postillon d'aller au trot.

« Eh bien donc ! que tout aille à l'aventure ! Que m'importe ? je me sens disposé à y mettre beaucoup du mien, et cependant tout va de travers. »

La nature, bonne mère, sait trouver un remède à toutes choses. Je m'endormis, et je ne me réveillai qu'à ce mot-là : « Amiens, » qui frappa mon oreille.

« Oh ! oh ! dis-je en me frottant les yeux...; voici justement la ville où ma belle dame doit venir. »





XXVI

AMIENS.

Comme j'en étais là, le comte de L... et sa sœur passèrent rapidement dans leur chaise de poste. Elle n'eut que le temps de me faire un salut de connaissance, mais avec un air qui semblait indiquer qu'elle avait quelque chose à me dire. En effet, je n'avais pas encore achevé de souper, que le domestique de son frère m'apporta un billet. Elle me priait, le premier matin que je n'aurais rien à faire à Paris, de remettre la lettre qu'elle m'envoyait à madame de R... Elle ajoutait qu'elle aurait bien voulu me raconter son histoire, et

qu'elle était fâchée de n'avoir pas eu le temps...; mais que si jamais je passais par Bruxelles, et que je n'eusse pas oublié le nom de madame de L...., elle se donnerait ce plaisir-là, à coup sûr.

« Ah! certes, j'irai te voir, charmante femme: rien ne me sera plus facile. Je n'aurai, en revenant d'Italie, qu'à traverser l'Allemagne et la Hollande, pour retourner chez moi par la Flandre...; à peine cela m'allonge-t-il de dix postes, et j'en ferais dix mille pour la revoir. Non, ce ne serait pas encore payer trop cher cette histoire d'une si belle personne, racontée par elle-même, pendant que vous partagez ses transes, son émotion, ses larmes. Quelle joie surtout s'il m'était donné de tarir la source de ses pleurs! mais, au moins, je pourrai essuyer ses beaux yeux, cette joue si fraîche, et calmer, dans le silence d'un beau soir d'été, les battements de ce cœur agité. »

Il n'y avait certainement pas grand mal dans cette dernière pensée, et cependant je me la reprochai comme un crime, l'instant d'après.

Vous le savez déjà, jusque là j'avais toujours été amoureux de quelque belle personne. Ma dernière passion, éteinte dans un accès de jalousie,

s'était rallumée depuis trois mois aux beaux yeux d'Élisa, et je lui avais juré de l'aimer jusqu'à mon retour. « Que dis-je? et pourquoi mentir? j'avais promis, j'avais juré un amour éternel. A elle seule mon cœur devait appartenir désormais. Et si je manque à mon serment, que deviendront les serments d'Élisa? Et si je trompe sa tendresse, quel risque vais-je courir? Et alors, Yorick, qu'aurais-tu à répondre aux reproches d'un cœur si rempli de confiance, si bon, si doux, si honnête?

« Non, non, que le souvenir d'Élisa me soit en aide, je n'irai point à Bruxelles... » Je me rappelai son beau regard au dernier moment de notre séparation, lorsque ni l'un ni l'autre nous n'avions la force de prononcer le mot *adieu!* Je jetai les yeux sur son portrait, qu'elle avait suspendu à mon cou avec un ruban noir... A cette vue je sentis mon front rougir; — j'aurais voulu toucher de mes lèvres l'image adorée..., une honte secrète m'arrêtait. « Cette tendre fleur doit-elle être flétrie jusque dans la racine, et flétrie, Yorick, par toi qui as promis de l'abriter dans ton cœur?

« O toi le dispensateur des nobles passions, ô mon Dieu! m'écriai-je en tombant à genoux, sois-

moi témoin, ainsi que tous les esprits célestes, que je n'irai point à Bruxelles, à moins qu'Élisa ne soit du voyage ! Non, quand même la route de Bruxelles devrait me conduire à la suprême félicité ! »

De pareils transports ne peuvent pas être racontés avec l'esprit ; tout au plus si l'éloquence du cœur y peut suffire !





XXVII

LA LETTRE.

AMIENS.

Il faut avouer que jusqu'alors la fortune n'avait pas fait grand' chose pour Lafleur : d'abord, il avait été bien mal mené par son cheval, et depuis vingt-quatre heures, à peu près, qu'il était à mon service, rien ne s'était offert pour qu'il pût signaler son zèle. Le pauvre garçon brûlait d'impatience. La lettre du comte de L..., que celui-ci m'avait envoyée par son domestique, parut à Lafleur une bonne occasion de montrer ce

qu'il savait faire, et il ne la laissa pas échapper. Dans la pensée de me faire honneur, il fit entrer le messager du comte dans un cabinet de l'auberge, et là, il le régala du meilleur vin de Normandie. De son côté, le domestique du comte, pour n'être pas en reste de politesse, entraîna Lafleur à l'hôtel de son maître. Vous jugez du succès de Lafleur! Il était naturellement d'une si belle et si douce humeur, qu'il fit la conquête de tous les gens de la maison. Il fit de son mieux, en vrai Français de France, l'exposition complète de ses petits talents. Pour commencer, il prit son fi-



fre, et aussitôt la femme de chambre, le maître d'hôtel, le cuisinier, la laveuse de vaisselle, les

laquais, les chiens, les chats, tous, jusqu'à un vieux singe, se mirent à danser. Jamais cuisine n'avait été aussi gaie depuis le déluge universel.

Madame de L..., en passant de l'appartement de son frère dans le sien, frappée des rires et du bruit qu'elle entendait, sonna sa femme de chambre pour savoir la cause de cette gaieté, et dès qu'elle apprit que c'était le domestique du gentilhomme anglais qui réjouissait ainsi toute la maison sur son fifre, elle voulut qu'on le fît monter.

Lafleur, tout en montant l'escalier, s'était chargé de mille compliments de la part de son maître pour Madame, ajoutant bien des choses au sujet de la santé de Madame; que son maître serait au désespoir si Madame se trouvait incommodée par les fatigues du voyage, et enfin, que Monsieur avait reçu la lettre que Madame lui avait fait l'honneur de lui écrire... « Et sans doute il m'a fait l'honneur, dit Madame en interrompant Lafleur, de me répondre par un billet? »

Elle parut dire cela d'un ton qui annonçait si fort qu'elle était sûre de son fait, que Lafleur n'osa pas la détromper... Il trembla que je n'eusse commis une impolitesse; peut-être eut-il peur aussi


ony Johannot
Piaud

qu'on ne le regardât comme un sot de s'attacher à un maître qui manquait d'égards pour les dames : aussi lorsque la dame demanda où était la lettre de son maître, et s'il en avait une : « Oui certainement, Madame. » En même temps il mettait son chapeau par terre, et, saisissant le bas de sa poche droite avec la main gauche, il commença à chercher la lettre avec son autre main... Il fit la même recherche dans sa poche gauche. « Diable ! » disait-il. Ensuite il chercha dans les poches de sa veste, et même dans son gousset. « Peste ! » Enfin il les vida toutes sur le plancher, où il étala un col sale, un mouchoir, un peigne, une mèche de fouet, un bonnet de nuit... Il regarda entre les bords de son chapeau, et peu s'en fallut qu'il ne plaçât la troisième exclamation. « Quelle étourderie ! Madame. J'aurai laissé la lettre de Monsieur sur la table de l'auberge. Je vais vous la chercher en toute hâte ; je serai de retour dans trois minutes, s'il vous plaît. »

Je venais de quitter la table, quand Lafleur me vint conter son aventure. Il me fit naïvement le récit de toute l'histoire, ajoutant que si Monsieur avait par hasard oublié de répondre à la lettre de

Madame, il était temps encore de réparer ma faute..., sinon que les choses resteraient comme elles étaient d'abord.

Je n'étais pas sûr que l'étiquette m'obligeât de répondre; mais un démon même n'aurait pas pu se fâcher contre Lafleur. C'était son zèle pour mon service qui l'avait fait agir. Qu'il s'y fût en effet très-mal pris, et qu'il me jetât dans un grand embarras, ce n'était pas là la question. Son cœur était innocent de cette maladresse. A toute force, je ne crois pas que je fusse obligé d'écrire...; mais Lafleur avait l'air d'être si content de lui-même...

« Cela est fort bien, lui dis-je, cela suffit... » Il sortit de la chambre prompt comme l'éclair, et m'apporta presque aussitôt une plume, de l'encre et du papier; il approchait la table d'un air si gai, si heureux, que je ne pus me défendre de prendre la plume...

« Mais que vais-je écrire?.. » Je commençai une lettre, j'en recommençai une autre. Je gâtai inutilement cinq ou six feuilles de bon papier...

Bref, je n'étais pas en train d'écrire.

Lafleur, qui s'imaginait que l'encre était trop épaisse, m'apporta de l'eau pour la délayer. Il mit

ensuite devant moi de la poudre, et de la cire d'Espagne. Vains efforts ! J'écrivais, j'effaçais, je déchirais, je brûlais, et je me remettais à écrire toujours avec le même succès. « Peste de l'étourdi ! disais-je à voix basse... Je ne peux pas me tirer de cette lettre ! » Je jetai la plume de désespoir.

Lafleur, qui vit mon embarras, s'avança d'une façon respectueuse, et tout en me faisant mille excuses de la liberté grande qu'il allait prendre, il m'expliqua comment il avait dans sa poche une lettre écrite par un tambour de son régiment à la femme d'un caporal, laquelle lettre pourrait convenir dans l'occasion présente.

Je ne demandais pas mieux que de le satisfaire. « Voyons cette lettre, mon bon Lafleur ! »

Il tira de sa poche un petit portefeuille assez terne, et tout rempli de lettres et de billets doux. Il dénoua la corde qui le liait, il en tira les lettres, les mit sur la table, les feuilleta les unes après les autres, et après les avoir parcourues à deux reprises différentes, il s'écria : « Enfin, Monsieur, la voilà ! » Il la déploya, la mit devant moi, et se retira à trois pas de la table, pendant que je lisais :

LA LETTRE.

« Madame,

« Je suis pénétré de la douleur la plus vive, et « réduit en même temps au désespoir, par ce re- « tour imprévu du caporal qui rend notre entre- « vue de ce soir la chose du monde la plus im- « possible.

« Mais vive la joie! et toute la mienne sera de « penser à vous.

« L'amour n'est *rien* sans le sentiment.

« Le sentiment est encore *moins* sans l'amour.

« On dit qu'on ne doit jamais perdre l'espoir.

« On dit aussi que monsieur le caporal monte « la garde mercredi : alors ce sera mon tour.

« *Chacun à son tour*.

« En attendant, vivent l'amour et la bagatelle!

« Je suis, Madame,

« Avec tous les sentiments les plus res-
« pectueux et les plus tendres, tout
« à vous.

« Jacques Rocque. »

Il n'y avait qu'à changer le caporal en comte...,

ne point parler de monter la garde le mercredi, et la chose pouvait aller. La lettre, au surplus, n'était ni bien ni mal. Ainsi, pour contenter le pauvre Lafleur, qui tremblait pour ma bonne renommée, pour la sienne et pour celle de sa lettre, j'habillai ce chef-d'œuvre à ma guise. Je cachetai ce que j'avais écrit, Lafleur porta le tout à madame de L..., et lui et moi nous reprenions, le lendemain matin, la route de Paris.





XXVIII

PARIS.

L'agréable ville ! oui, quand on a un bel équipage, une demi-douzaine de laquais, un ou deux cuisiniers ; et comme on est libre et à l'aise à Paris, quand on est riche !

Mais un pauvre prince, sans cavalerie, qui n'a pour toute armée qu'un seul fantassin, que voulez-vous qu'il fasse sur un champ de bataille ? et, pour peu qu'il se plaise dans son palais, n'a-t-il pas bien raison d'y rester ?

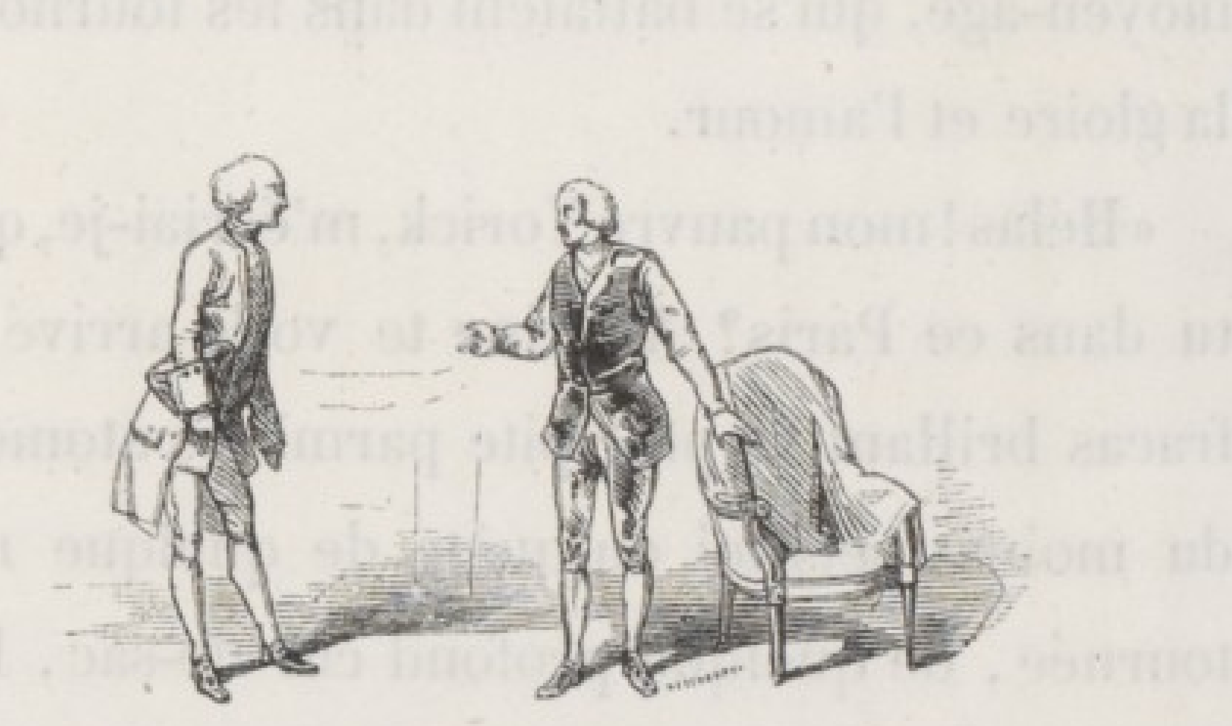
J'avoue que mes premières sensations parisiennes, dès que je fus seul dans ma chambre,

furent bien loin d'être aussi charmantes que je me l'étais figuré. Je m'approchai de la fenêtre, et je vis à travers les vitres, peu brillantes, une foule de gens de toutes couleurs, qui couraient après le plaisir : les vieillards, avec des lances rompues et des casques sans visière ; les jeunes gens, chargés d'une brillante armure d'or, la tête couverte de tous les riches plumages de l'Orient ; les uns et les autres, ils se précipitaient dans cette arène du plaisir, tout comme les preux chevaliers du moyen-âge, qui se battaient dans les tournois pour la gloire et l'amour.

« Hélas ! mon pauvre Yorick, m'écriai-je, que fais-tu dans ce Paris? A peine te voilà arrivé, et ce fracas brillant te précipite parmi les atomes. Ah ! du moins mets-toi en quête de quelque rue détournée, de quelque profond cul-de-sac, loin de l'éclat des torches et du bruit des carrosses. Là seulement tu trouveras un peu de calme et de loisir. Peut-être aussi quelque jeune grisette au tendre cœur viendra-t-elle pour me faire paraître moins longues ces longues heures ; voilà véritablement la seule amitié qui m'attende ici.

« Attendre ici ! Plutôt mourir, m'écriai-je en ti-

rant de mon portefeuille la lettre que madame de L... m'avait chargé de remettre... J'irai voir madame de R..., et c'est même la première chose que je ferai... Lafleur! — Monsieur? — Faites venir un perruquier... Vous donnerez ensuite un coup de brosse à mon habit.





XXIX

LA PERRUQUE.

Entre alors le perruquier. Il jette un coup d'œil sur ma perruque, et refuse net d'y toucher. C'était une chose au-dessus ou au-dessous de son art. « Comment donc faire ? lui dis-je. — Monsieur, il faut en prendre une de ma façon..., j'en ai là de toutes prêtes.

— Mais je crains, mon ami, lui dis-je en examinant la perruque qu'il me montrait, que cette boucle ne se soutienne pas...—Vous pourriez, me dit-

il, la tremper dans la mer, elle ne se redresserait pas ! »

Tout se mesure sur une grande échelle dans cette ville, me disais-je. Le plus exalté de nos perruquiers anglais n'aurait jamais répondu que ceci : « Trempez-moi cette perruque dans un seau d'eau ! » Quelle différence, cependant, entre les deux comparaisons. C'est la différence du temps à l'éternité.

Je l'avoue sans peine, je déteste toutes les conceptions froides et flegmatiques, et toutes les idées médiocres et bourgeoises qui en sont la conséquence. Je suis ordinairement si frappé des grandes œuvres de la nature, que si j'avais été toujours le maître de choisir mes métaphores, je n'aurais jamais eu d'autre point de comparaison qu'une montagne, pour le moins. Tout ce qu'on peut dire contre le sublime qui se fabrique en France, et en prenant pour exemple cette mer et cette mèche de cheveux, c'est que, chez nos voisins, la grandeur consiste plus dans le mot que dans la chose. Sans doute, la mer remplit votre esprit d'une idée vaste; mais Paris est si avant dans les terres, qu'il n'y avait pas d'apparence que

je prisse la poste pour aller, à cent milles de là, faire l'expérience dont me parlait le perruquier. Ainsi à tout prendre, et avec l'air de dire beaucoup, l'habile artiste ne me disait rien.

Un seau d'eau fait, sans contredit, une triste figure à côté de la mer; mais le seau d'eau a l'avantage d'être sous la main, et l'on y peut tremper la boucle à l'instant même.

Disons vrai : l'expression française va toujours plus loin qu'on ne peut aller... Notez bien que, pour arriver à cette conclusion, j'ai été obligé d'y penser à deux fois.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que c'est justement à ces riens-là que se retrouvent les signes distinctifs des nations et de leurs caractères, et non pas dans les affaires les plus importantes de l'État, qui ne regardent d'ordinaire que les plus grands seigneurs. Or, les hommes qui règlent les affaires humaines sont presque tous les mêmes chez tous les peuples; ils parlent la même langue, ils obéissent aux mêmes préjugés, et je ne donnerais pas douze sous pour avoir le choix entre tous...

Le perruquier resta si longtemps à accommoder

ma perruque, qu'il était trop tard, à mon sens, pour me présenter chez madame de R... Cependant, quand un homme est une fois habillé pour sortir, il ne peut guère se livrer à des réflexions sérieuses. Je pris par écrit le nom de l'hôtel de Modène, où j'étais logé, et je sortis sans savoir où j'irais. « J'y songerai, en marchant... »





XXX.

LE POULS.

Les petits agréments de la vie en rendent le chemin plus facile et plus aimable. La grâce et la beauté sont les plus dignes encouragements de l'amour ; on les suit sans le vouloir, sans le savoir, et l'on arrive de compagnie.

« Je vous prie, Madame, d'avoir la bonté de me dire par où il faut prendre pour aller à l'*Opéra-Comique?* — Très-volontiers, Monsieur, » dit-elle en quittant son ouvrage.

J'avais déjà jeté les yeux dans cinq ou six boutiques où je cherchais une figure assez avenante pour bien prendre ma question. Ce n'était donc

pas au hasard que je m'étais enfin décidé à demander mon chemin.

La jeune femme était assise sur une chaise basse dans le fond du magasin, tout en face de la porte, et elle brodait des manchettes...

« Très-volontiers, » dit-elle en posant son ouvrage sur une chaise à côté d'elle, et elle se leva d'un air si aisé, si gracieux ! J'aurais dépensé cinquante louis dans sa boutique, que l'aimable femme n'aurait pas pu me témoigner autrement combien j'avais été le bienvenu.

« Écoutez, me dit-elle en me montrant la rue qu'il fallait prendre, vous allez tourner à votre gauche... Mais prenez garde..., il y a deux rues; c'est la seconde rue... Vous la suivrez jusqu'à l'église; et, l'église passée, vous prendrez la rue à droite, cette rue vous conduira au bas du Pont-Neuf; vous traversez le Pont-Neuf et... mais vous ne trouverez personne qui ne se fasse un vrai plaisir de vous montrer le reste du chemin. »

Elle me répéta ses instructions à trois reprises, avec autant de patience et de bonté la troisième fois que la première. Pour peu qu'on puisse juger de la bienveillance d'une personne par la douce émo-

tion de son visage, cette femme, à coup sûr, avait à cœur de me mettre dans le droit chemin.



Elle n'était guère au-dessus de l'ordre des grisettes, et elle était charmante; mais je ne veux pas croire que j'aie été plus sensible à sa beauté qu'à sa politesse hospitalière. La seule chose dont je me souvienne bien, c'est que je la regardai de

mes deux yeux en lui disant combien je lui étais obligé, et je réitérai mes remerciements autant de fois qu'elle avait pris la peine de m'indiquer mon chemin.

Je n'étais pas à dix pas dans la rue, que j'avais déjà oublié toutes mes indications... En retournant la tête, je vis la jeune femme qui était encore sur le seuil de sa porte, pour se bien assurer que je prenais le bon chemin. Alors je revins sur mes pas. « Est-ce à droite? est-ce à gauche?... J'ai tout oublié, répondis-je. — Est-il possible? dit-elle en souriant. — Cela n'est que trop possible, Dieu merci, et c'est ce qui arrive toujours quand on fait moins d'attention aux avis que l'on reçoit qu'à la personne qui les donne. »

Ce que je disais là était vrai : elle le prit comme toutes les femmes prennent les choses qui leur sont dues... Elle me fit une légère révérence.

« Attendez, me dit-elle en mettant sa main sur mon bras pour me retenir, justement je vais envoyer mon garçon dans ce quartier-là pour porter un paquet; donnez-vous la peine d'entrer; le garçon sera prêt dans l'instant, et vous accompagnera jusqu'à l'endroit même où vous voulez aller.»

Elle cria à son garçon, qui était dans l'arrière-boutique, de se hâter, et j'entrai avec elle. Les manchettes qu'elle brodait étaient encore sur la chaise où elle les avait mises, je les pris à la main, je m'assis sur la chaise; elle-même prit place sur une chaise basse, à côté de moi.

« Le garçon sera prêt dans un moment, Monsieur, me dit-elle. — Et moi, repris-je, je voudrais vous dire tout de suite combien je suis touché de toutes vos politesses. Il n'est personne qui ne puisse, par hasard, faire une action qui annonce un bon naturel; mais quand les actions de ce genre se renouvellent à chaque instant, il y faut mettre un bon caractère, à coup sûr. Si le sang qui passe dans le cœur est le même que celui qui coule vers les extrémités, je suis sûr qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ait un meilleur pouls que le vôtre. — Tâtez-le, dit-elle en me tendant le bras. » Je me débarrassai aussitôt de mon chapeau; je pris ses doigts d'une main, et j'appliquai sur l'artère les deux premiers doigts de l'autre main.

Que n'as-tu passé en ce moment, mon cher Eugène! Tu m'aurais vu en habit noir, et dans

une attitude grave, aussi attentivement occupé à compter les battements de son pouls, que si j'eusse guetté le retour du flux et du reflux de la fièvre. Tu aurais souri, à coup sûr, et peut-être m'aurais-tu fait quelque bonne morale sur ma nouvelle profession... Hé bien! je t'aurais laissé rire et sermonner à ton aise... Crois-moi, mon cher Eugène, t'aurais-je dit, il y a de plus mauvaises occupations dans le monde que celle de tâter le pouls d'une femme... Oui... ; mais le pouls d'une grisette, et dans une boutique ouverte à tous les vents!... Ah! mon pauvre Yorick!

Eh! tant mieux donc! Pourvu que je ne me reproche rien à moi-même, que m'importe le jugement de l'univers?





XXXI

LE MARI.

J'en étais à la vingtième pulsation, et je voulais aller jusqu'à quarante, quand le mari parut à l'improviste et dérangea mon calcul. « Que rien ne vous dérange, c'est mon mari, » me dit-elle. Je recommençai à compter. « Monsieur est assez complaisant, ajouta-t-elle lorsqu'il passa près de nous, pour prendre la peine de me tâter le pouls. » Le mari ôta son chapeau, me salua, et me dit que je lui faisais trop d'honneur. Il remit son chapeau, et s'en alla.

« Bon Dieu ! m'écriai-je en moi-même, est-il bien possible que ce soit là son mari ! »



Une foule de gens savent, sans doute, ce qui pouvait m'autoriser à faire cette exclamation ; que

ceux-là ne se fâchent pas si je vais l'expliquer à ceux qui l'ignorent.

A Londres, un marchand ne semble faire avec sa femme qu'un seul et même tout. Il arrive parfois, en commençant, que celui-ci est d'abord plus beau et plus intelligent que celui-là; mais bientôt chacun apporte franchement tout ce qu'il a dans la communauté, et, le tout une fois bien mêlé, la composition conjugale est complète.

A Paris, au contraire, rien n'est plus différent de la femme que son mari, et réciproquement; chacun garde obstinément ce qu'il a en propre, et comme d'ailleurs la puissance législative et exécutive de la boutique n'appartient point au mari, le mari s'y montre rarement...; il se tient dans l'arrière-boutique ou dans quelque chambre obscure, tout seul, enfermé dans son bonnet de nuit; enfant brut de la nature, il reste tel que la nature l'a fabriqué.

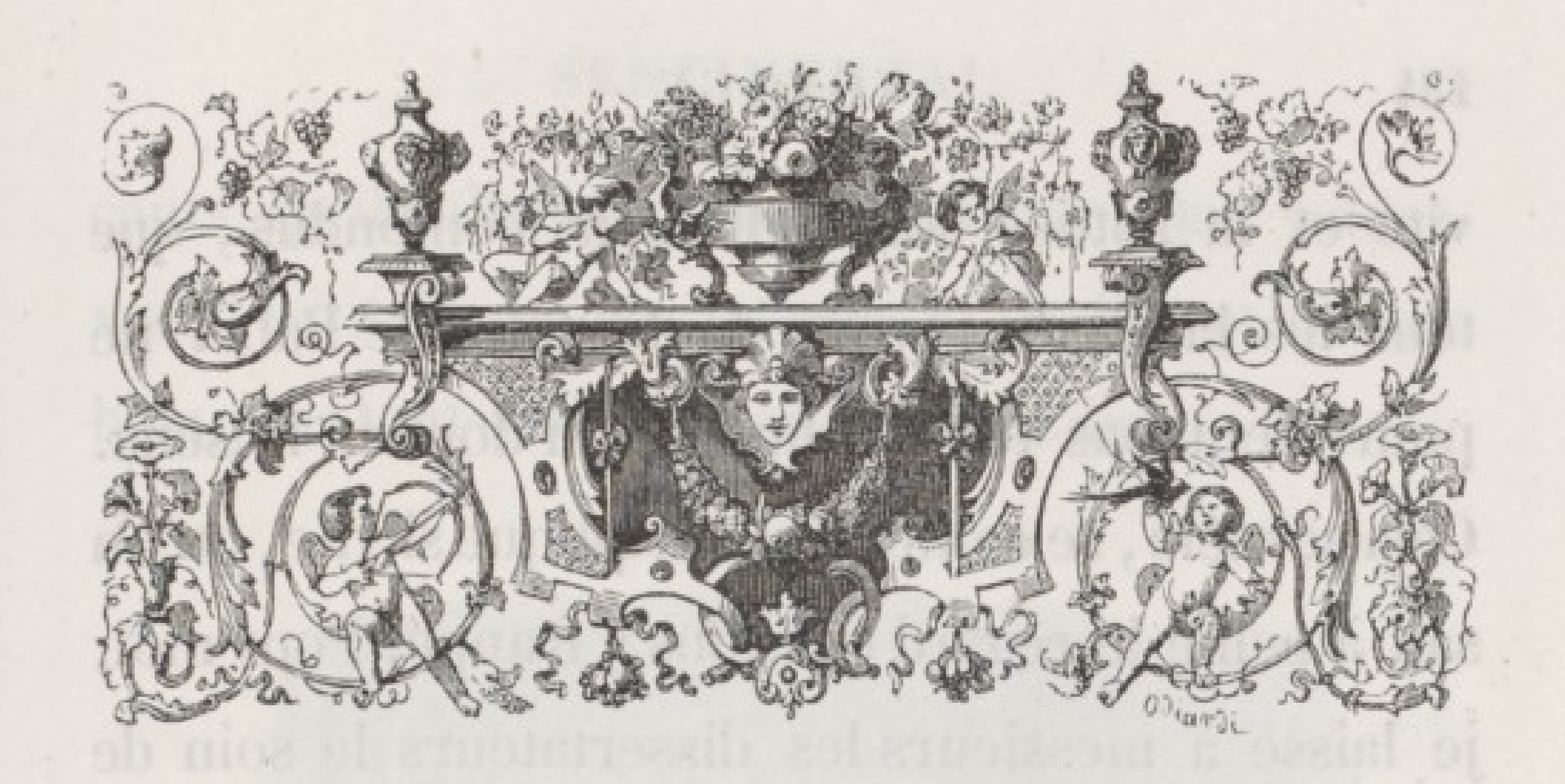
A Paris, où les femmes ont tous les droits du monde, excepté le droit d'être roi et pair de France, la boutique est devenue le royaume des femmes; elles, alors, par les grâces naturelles de leur instinct et par le frottement du va-et-vient

universel, ressemblent à ces cailloux informes qui, frottés les uns contre les autres, dans le flux et le reflux de la mer, prennent parfois le poli du diamant... Quant au mari, il ne vaut pas beaucoup mieux que le caillou brut que vous foulez aux pieds.

Très-certainement il n'est pas bon que l'homme soit seul... Il est fait pour l'association et pour les doux épanchements. Et en preuve, admirez l'influence toute-puissante des hommes les uns sur les autres...

« Comment trouvez-vous, Monsieur, que bat mon pouls? — Il est aussi doux, lui dis-je en la regardant tranquillement, que je me l'étais imaginé. » Elle allait me répondre quelque chose de bienveillant; mais le garçon entra avec le paquet de gants. « A propos, dis-je, je voudrais en avoir une paire ou deux. »





XXXII

LES GANTS.

La belle marchande se lève, passe derrière son comptoir, aveint un paquet et le délie. J'avance vis-à-vis d'elle : les gants étaient tous trop grands pour moi; elle les mesura l'un après l'autre sur ma main ; cela ne les rapetissait pas. Elle me pria d'en essayer une paire qui lui paraissait plus étroite que les autres... Elle en ouvrit un, et sa main y glissa jusqu'au coude. « Ce n'est pas encore notre affaire, dis-je en remuant un peu la tête. — Non, » dit-elle en faisant le même mouvement.

Il y a de certains regards combinés d'une subtilité unique, où le caprice et le bon sens, la gra-

vité et la sottise sont tellement confondus, que tous les langages variés de la tour de Babel ne pourraient pas venir à bout d'en donner le sens. Cela se mêle, se confond et s'explique si vite, qu'on sait à peine le regard qui vous a frappé. Pour moi, je laisse à messieurs les dissertateurs le soin de grossir de ce sujet leurs agréables volumes. Il me suffit de répéter que les gants ne convenaient pas... Nous pliâmes tous deux nos mains dans nos bras, en nous appuyant sur le comptoir.... Le comptoir était si étroit, qu'il n'y avait de place entre elle et moi que pour le paquet de gants.

La jeune marchande portait quelquefois ses regards sur les gants, puis du côté de la fenêtre, puis elle les reportait sur les gants..., et aussi de temps en temps elle jetait les yeux sur moi. Je n'étais pas disposé à rompre le silence. Je suivais son exemple en toutes choses. Mes yeux se portaient tour à tour sur elle, et sur la fenêtre, et sur les gants

Mais je perdais bien du terrain dans toutes ces attaques d'imitation ; elle avait des yeux noirs, vifs, qui vous jetaient leurs humides rayons à travers deux longues paupières de soie; ils étaient si per-

çants, qu'ils allaient au fond de l'âme. Que voulez-vous? c'était comme je vous le dis là, et encore bien plus tout-puissant que je ne le dis.

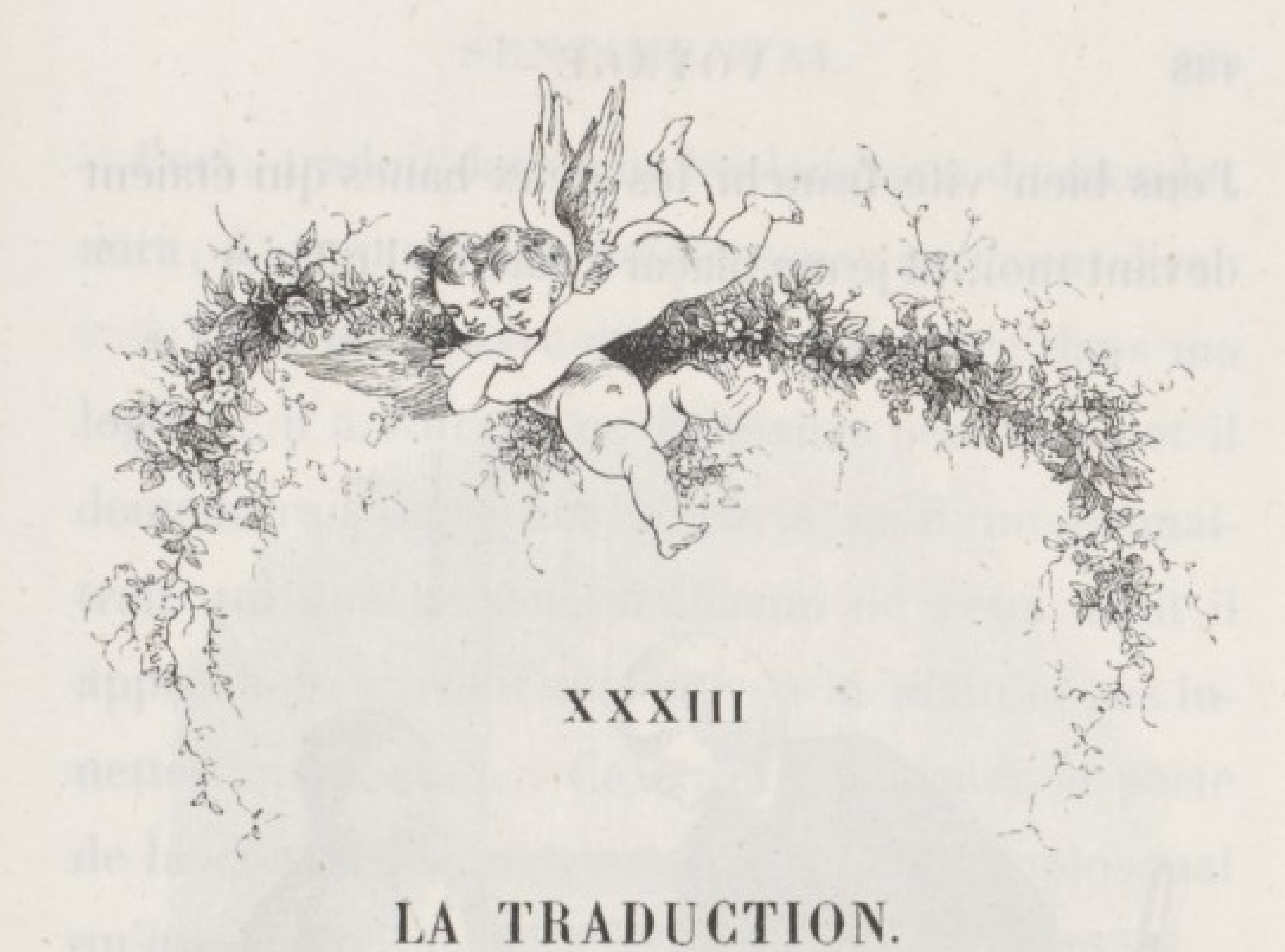


« Après tout, ces deux paires sont tout ce qu'il me faut, » lui dis-je en mettant les gants dans ma poche.

Elle ne me surfit pas d'un sou ; je fus sensible à

ce procédé. Cependant je n'aurais pas été fâché de payer un peu plus cher, et j'essayai de le lui faire comprendre. « Croyez-vous, Monsieur, me dit-elle, en se méprenant sur mon embarras, que je voudrais demander seulement un sou de trop à un étranger... et surtout à un étranger dont la politesse, plus que tout autre motif, l'engage à prendre des gants qui ne vont pas à sa main, et qui s'en rapporte à moi pour le prix? Me jugez-vous donc assez mal?... — Moi! non, je vous jure; mais l'eussiez-vous fait, que je vous l'aurais pardonné de bon cœur. » Je payai, et, la saluant un peu plus profondément que cela n'est d'usage à l'égard de la femme d'un marchand, je la quittai; le garçon, avec son paquet, me suivit.





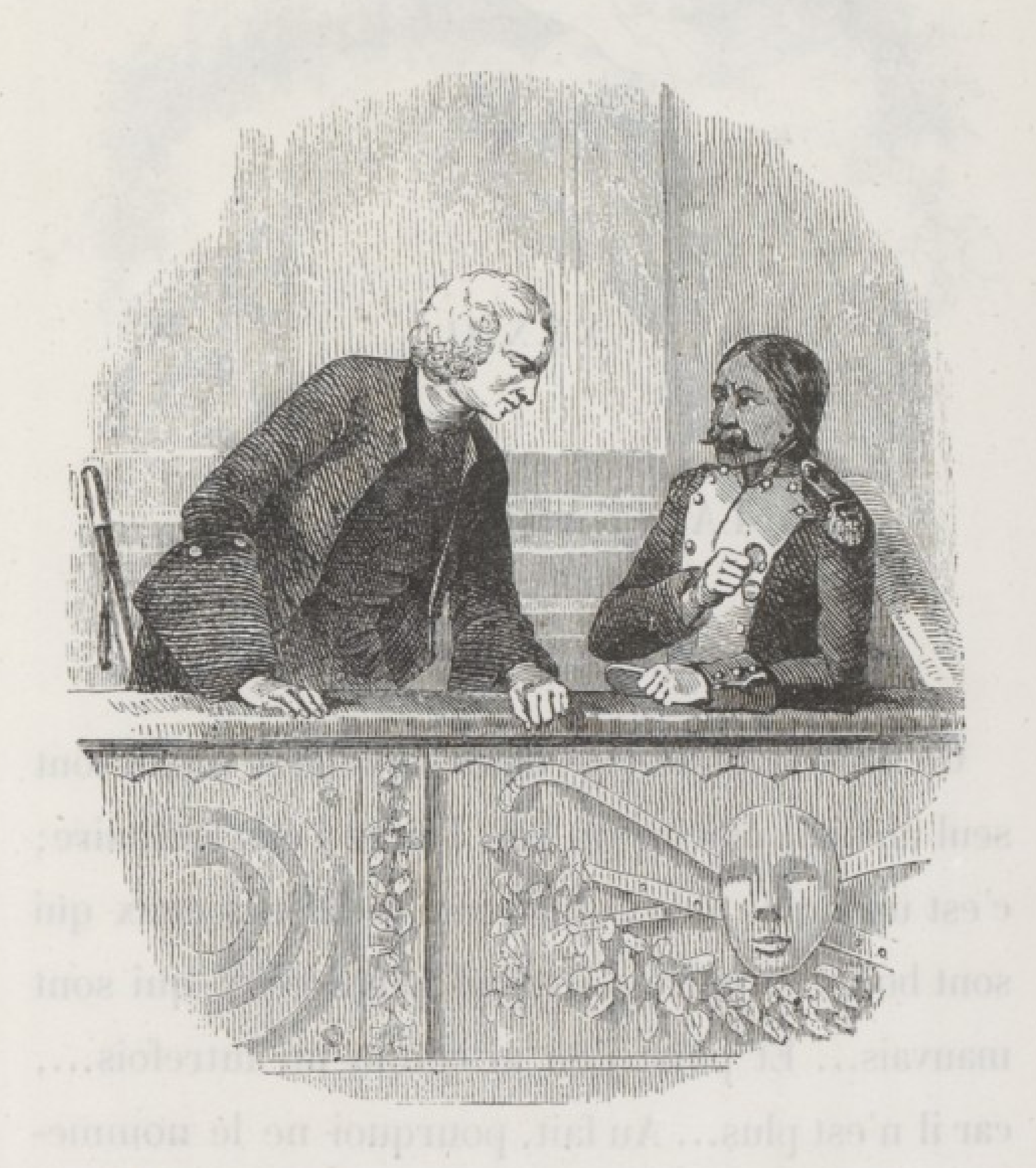
XXXIII

LA TRADUCTION.

On m'ouvrit une loge dans laquelle se tenait tout seul un vieil officier du roi. J'aime l'état militaire; c'est un noble état, qui rend meilleurs ceux qui sont bons, si parfois il rend pires ceux qui sont mauvais... Et puis, j'en ai connu un autrefois..., car il n'est plus... Au fait, pourquoi ne le nommerais-je pas? C'était le capitaine Tobie Shandy, le plus cher de tous mes amis. Je ne puis penser à la douceur et à l'humanité de ce brave homme, quoiqu'il y ait bien longtemps qu'il soit mort, sans que mes yeux se remplissent de larmes... Rien qu'à cause de Tobie, j'aime tout le corps des vétérans.

18

J'eus bien vite franchi les deux bancs qui étaient devant moi, et je me plaçai à côté de l'officier.



Il lisait attentivement, ses lunettes sur le nez, une petite brochure ; c'était, j'imagine, une des pièces qu'on allait représenter. A peine étais-je assis, qu'il ôta ses lunettes, les enferma dans un étui de chagrin, et mit le livre et l'étui dans sa poche. Je me levai à demi pour le saluer.

Ceci, traduit dans tous les langages du monde, aura, à coup sûr, le même sens ; ceci veut dire : « Voilà un pauvre étranger qui entre dans ma loge... ; il a l'air de ne connaître personne, et il demeurerait sept ans à Paris qu'il ne connaîtrait qui que ce soit, si chacun de ceux dont il approchera gardait son livre à la main et ses lunettes sur le nez... Ce serait lui fermer la porte de la conversation ; ce serait le traiter plus mal qu'un Allemand. »

Le vieil officier aurait dit tout cela à haute voix, que je ne l'aurais pas mieux entendu... Je lui aurais, à mon tour, traduit en français le salut que je venais de lui faire, à savoir : « que j'étais très-sensible à sa bonne volonté pour moi, et que je lui en rendais mille grâces. »

Tout le secret de la société humaine consiste dans cette façon abrégée des honnêtes gens de se reconnaître, de se comprendre, de s'expliquer les uns les autres ; un regard, un geste, un rien leur suffit pour se mettre en rapport. Quant à moi, par une longue habitude, j'exerce cet art si machinalement, que, lorsque je marche dans les rues de Londres, je traduis tout le long du che-

min les moindres mouvements qui se font dans la rue; je me suis souvent trouvé dans des cercles où l'on n'avait pas dit quatre mots, et dont j'aurais pu rapporter au retour vingt conversations différentes, et à coup sûr j'aurais dit juste.

Un soir, à Milan, Martini donnait un concert; comme je me présentais à la porte de la salle pour entrer, la marquise de F... en sortait en assez grande hâte : elle était presque sur moi que je ne l'avais pas encore aperçue, de sorte que je fis un saut à gauche pour la laisser passer; elle fit de même et du même côté, et nos têtes se touchèrent... Elle alla aussitôt à droite en même temps que moi aussi je me portais à droite, et je m'opposai encore une fois, et très-innocemment, à son passage... Cela se répéta encore malgré nous, au point que la chose en devint ridicule... A la fin, je fis ce que j'aurais dû faire tout d'abord, je me tins tranquille, la marquise passa sans difficulté. Elle passée, je compris en même temps toute ma maladresse et la nécessité de la réparer à l'instant même. Je suivis donc, d'un œil inquiet, madame de F... jusqu'au bout du passage; deux fois elle retourna la tête de mon côté, tout en glissant

le long du mur, comme si elle eût encore à rencontrer quelque maladroit de mon espèce... « Non, non, me dis-je tout bas, tu fais là une mauvaise traduction : cette dame a le droit d'exiger des excuses; si elle te laisse tant de place, c'est pour que tu puisses les lui porter. » Je cours donc à elle, je lui demande pardon de l'embarras que je lui ai causé, et lui dis que mon intention était de lui céder le pas... Elle répondit qu'elle avait eu le même dessein à mon égard... Nos politesses furent réciproques. Cependant elle avait déjà le pied sur la première marche de l'escalier, et comme je ne voyais personne pour lui donner la main, je lui offris de la reconduire à sa voiture... Nous descendîmes l'escalier, en nous arrêtant presque à chaque marche pour parler du concert et de notre rencontre. Elle était dans son carrosse. « En vérité, Madame, lui dis-je, j'ai fait six efforts différents pour vous laisser sortir... — Et moi, j'en ai fait tout autant pour vous laisser entrer... — Je souhaiterais bien, ajoutai-je aussitôt, que vous en fissiez un septième... — Très-volontiers, dit-elle, me faisant place... La vie est trop courte pour s'occuper de tant de formalités... » Je mon-

tai dans la voiture, et j'accompagnai la dame jusque chez elle... Et que devint le concert? Le concert! Demandez-le à ceux qui étaient au concert.

Sachez enfin, pour avoir la moralité de cette aventure, que, grâce à cette traduction libre, je fis, ce jour-là, la plus aimable connaissance de toutes celles que j'aie jamais eu l'honneur de faire en Italie.





XXXIV

LE NAIN.

Je n'ai jamais ouï dire que quelqu'un, sinon une seule personne que je désignerai peut-être dans ce chapitre, ait jamais fait une remarque qui me vint à l'esprit à l'instant même où mes yeux s'arrêtèrent sur le parterre; cette remarque me frappa d'autant plus vivement, qu'en général je suis assez exempt de préjugés. Avez-vous remar-

qué, en effet, combien d'hommes à moitié nés sortent des mains ou du caprice de la nature? Hélas! l'espèce humaine, en tous les coins de l'univers, n'est sans doute qu'un jouet dans les mains de la Providence; mais à Paris surtout, ses plaisanteries vont jusqu'à la bouffonnerie... Rien n'égale la sagesse de la nature, sinon sa belle humeur.

J'étais, il est vrai, de ma personne à l'Opéra-Comique; mais il s'en fallait de beaucoup que toutes mes idées fussent renfermées dans ces murailles; au contraire, mes idées vagabondes se promenaient çà et là, à l'air libre; j'étais ici, il est vrai, mais aussi j'étais là dehors; je mesurais, j'examinais tous ceux que je rencontrais dans les rues. C'était là une tâche assez triste, surtout quand le nouveau venu était fait ainsi : taille rabougrie, visage tout noir, yeux brillants, nez immense, dents blanches, la mâchoire en avant... Je ne pouvais guère m'expliquer où était la justice qui avait relégué tant de misérables dans la classe inférieure. A cinquante pas, vous auriez pris ceux-ci pour des enfants, à leur taille d'enfant; les autres étaient noués, rachitiques, bossus, ou tout au moins avaient-ils les jambes

torses. Les uns étaient arrêtés dans leur croissance, dès l'âge de six ou sept ans, par les mains de la nature; les autres ressemblaient à des pommiers nains, qui, au premier coup d'œil, indiquent, par leur difformité même, qu'ils ne parviendront jamais à la hauteur commune des pommiers.

Un voyageur-*médecin* dirait peut-être que cela provient des bandages mal faits et mal appliqués; — un voyageur-*mélancolique* dirait que c'est faute d'air; un voyageur-*curieux*, pour fortifier ce système, se mettrait à mesurer la hauteur des maisons, le peu de largeur des rues, et combien de pieds carrés occupent, au sixième ou au septième étage, les gens du peuple, qui mangent et couchent pêle-mêle. — M. Shandy, de son côté, et il avait sur bien des choses des idées toutes nouvelles, soutenait, en causant sur cette matière, que les enfants, tout comme les autres animaux, pouvaient devenir fort grands lorsqu'ils venaient au monde sans accident; mais, ajoutait-il, le malheur des habitants de Paris est d'être si étroitement logés, qu'ils n'ont réellement pas assez de place pour faire des enfants... Aussi que font-ils? des riens; car n'est-ce pas ainsi qu'on doit appeler

19

un petit être qui, après vingt ou vingt-cinq ans de tendres soins et de bonne nourriture, n'est pas devenu plus haut que ma jambe?... Or, M. Shandy étant d'une très-petite stature, ne pouvait pas trouver un terme de comparaison plus dédaigneux.

Comme nous ne faisons pas ici un livre de physiologie transcendante, je m'en tiens à la fidélité de la remarque, qui peut se vérifier dans toutes les rues et dans tous les carrefours de Paris. — Je descendais un jour la rue qui conduit de la place du Carrousel au Palais-Royal ; j'aperçus un petit gar-



çon qui hésitait à franchir le ruisseau, je lui tendis la main, il prit son élan, et il passa. Quelle fut ma surprise! mon petit garçon avait au moins quarante ans... Mais, après tout, rien n'est perdu,

et quelque autre bonne âme en fera autant pour moi, quand j'en aurai quatre-vingt-dix.

Je sens en moi-même je ne sais quels égards et quelle compassion pour ces frères contrefaits et butors que m'a donnés la nature; hélas! la force et la taille leur manquent pour se pousser et pour figurer dans le monde... Je ne veux point qu'on les humilie devant moi... Cependant, à peine étais-je assis à côté de mon vieil officier, que j'eus le chagrin de voir qu'on se moquait justement d'un honnête bossu situé tout au bas de la loge où nous étions, le vieil officier et moi.

Au bout de l'orchestre, en avant de la première loge de côté, est un espace vide où beaucoup de spectateurs de tous rangs se réfugient quand il n'y a plus de place ailleurs. On s'y tient debout comme au parterre, mais on a l'honneur de payer aussi cher qu'à l'orchestre. Mon bossu s'était glissé dans ce lieu incommode : il était entouré de spectateurs qui avaient au moins deux pieds et demi de plus que lui...; vous pensez s'il était mal à son aise. Mais ce qui le gênait le plus, c'était un homme de sept pieds de haut, large à proportion, Allemand par-dessus le marché, et qui était planté précisé-

ment entre le théâtre et le nain, lui dérobant tout



à fait la vue des acteurs. Mon nain s'agitait de droite et de gauche pour jeter de temps à autre un furtif coup d'œil sur la scène; il cherchait à profiter des ouvertures qui se faisaient quelquefois entre les bras de l'Allemand et son corps; il guettait d'un côté, il était à l'affût de l'autre; mais ses efforts étaient inutiles : le gros et grand Allemand se tenait massivement dans une attitude carrée. Le pauvre nain aurait été aussi bien placé dans le fond d'un puits pour tout voir. A la fin, il éleva très-civilement sa petite main jusqu'au bras du géant, et lui murmura sa triste aventure. L'Allemand tourne la tête, il jette à peine un regard à ses pieds, comme Goliath sur David, et inexora-

blement il se remet dans sa situation, droit, haut, massif et raide comme une tour.

Justement j'étais en train de prendre une prise de tabac dans la tabatière de corne du bon moine. Ah! mon bon père Laurent! que la grâce, la politesse et la modestie de ton esprit, si bien faites pour supporter et pour souffrir toutes choses avec patience, auraient été touchées des plaintes de ce pauvre nain!

En même temps, je levai les yeux au ciel, non pas sans une émotion bien sentie. Le vieil officier me demanda ce qu'il y avait... Je lui contai la chose en trois mots, en ajoutant que cet Allemand était bien épais et bien cruel.

Cependant le nain était poussé à bout, et, dans les premiers transports de la colère, au moment où l'on ne sait plus guère ce que l'on dit, il dit à l'Allemand qu'il couperait sa longue queue..... L'Allemand le regarda froidement. « Vous en êtes bien le maître, si vous pouvez atteindre jusque là, » lui dit-il.

Oh! quand l'injure est aiguisée par l'insulte, tout homme compatissant prend le parti de l'offensé, quel qu'il soit... J'aurais volontiers sauté dans le

couloir pour aller au secours de l'opprimé. Le vieil officier vint à son aide d'une façon bien plus simple. Il fit un signe à la sentinelle. La sentinelle arriva entre le nain et l'Allemand, et, sans autre explication, il vous place le nain devant le géant, le géant derrière le nain, et tout fut dit. « Cela est bien fait! m'écriai-je en frappant des mains... — Vous ne souffririez pas une chose semblable en Angleterre, dit le vieil officier.

— En Angleterre, Monsieur, lui dis-je, nous sommes tous assis à notre aise, même au parterre... »

Il voulut apparemment me donner quelque satisfaction de moi-même, et me dit : « Voilà qui est bien dit. » Je le regardai, et je vis bien qu'un mot a toujours son prix à Paris, car l'officier m'offrit une prise de tabac.





XXXV

LA ROSE.

Mon tour vint de demander au vieil officier « Qu'y a-t-il? » J'entendais de tous côtés crier du parterre : *Haut les mains, monsieur l'abbé, haut les mains!* J'étais aussi embarrassé de savoir de quoi il s'agissait, que l'officier l'avait été tout à l'heure de mon invocation au père Laurent.

Alors il m'expliqua que c'était apparemment quelque petit abbé qui, pour mieux garder l'incognito, s'était blotti dans une loge derrière ces deux grisettes, et que le parterre, qui l'avait découvert niché là, exigeait, pour plus de sûreté,

que M. l'abbé tînt ses deux mains en l'air pendant toute la représentation. — « Ah! fi donc! m'écriai-je; comment soupçonner qu'un homme d'Église filoute ces deux filles! » L'officier sourit, et il m'expliqua tout bas, à l'oreille, une chose dont je n'avais pas encore eu la moindre idée.

« Bon Dieu! dis-je en pâlissant d'étonnement, est-il bien possible qu'un peuple si bien élevé ait en même temps des idées si étranges, et qu'il se donne à lui-même un pareil démenti! Quelle grossièreté!

—C'est, me dit l'officier, une raillerie établie depuis longtemps contre les petits-collets; cela dure depuis que Molière a fait représenter sa grande comédie de Tartuffe; mais peu à peu ces habitudes s'en vont de nos mœurs, tout comme nous avons oublié les mœurs des vieux siècles... Chaque nation, continua-t-il, a ses délicatesses et ses grossièretés qui sont à la mode pendant quelque temps et qui finissent par se perdre tout à fait. J'ai voyagé dans plusieurs pays, et je n'en ai pas visité un seul où je n'aie rencontré des raffinements inconnus dans les autres. Le POUR et le CONTRE se trouvent dans chaque nation... Partout il y a une



certaine balance de bien et de mal; il ne s'agit que de savoir peser juste. C'est là le plus sûr moyen d'éviter les haines qui s'élèvent de nation à nation, sans qu'on puisse y rien comprendre. Un voyageur a l'avantage de voir beaucoup et de pouvoir faire le parallèle des hommes et de leurs mœurs, et par là il apprend le *savoir-vivre*. Rien ne nous apprend à nous aimer les uns les autres, comme une tolérance réciproque. » Sur ce mot-là, il me fit une inclination de tête et il me quitta.

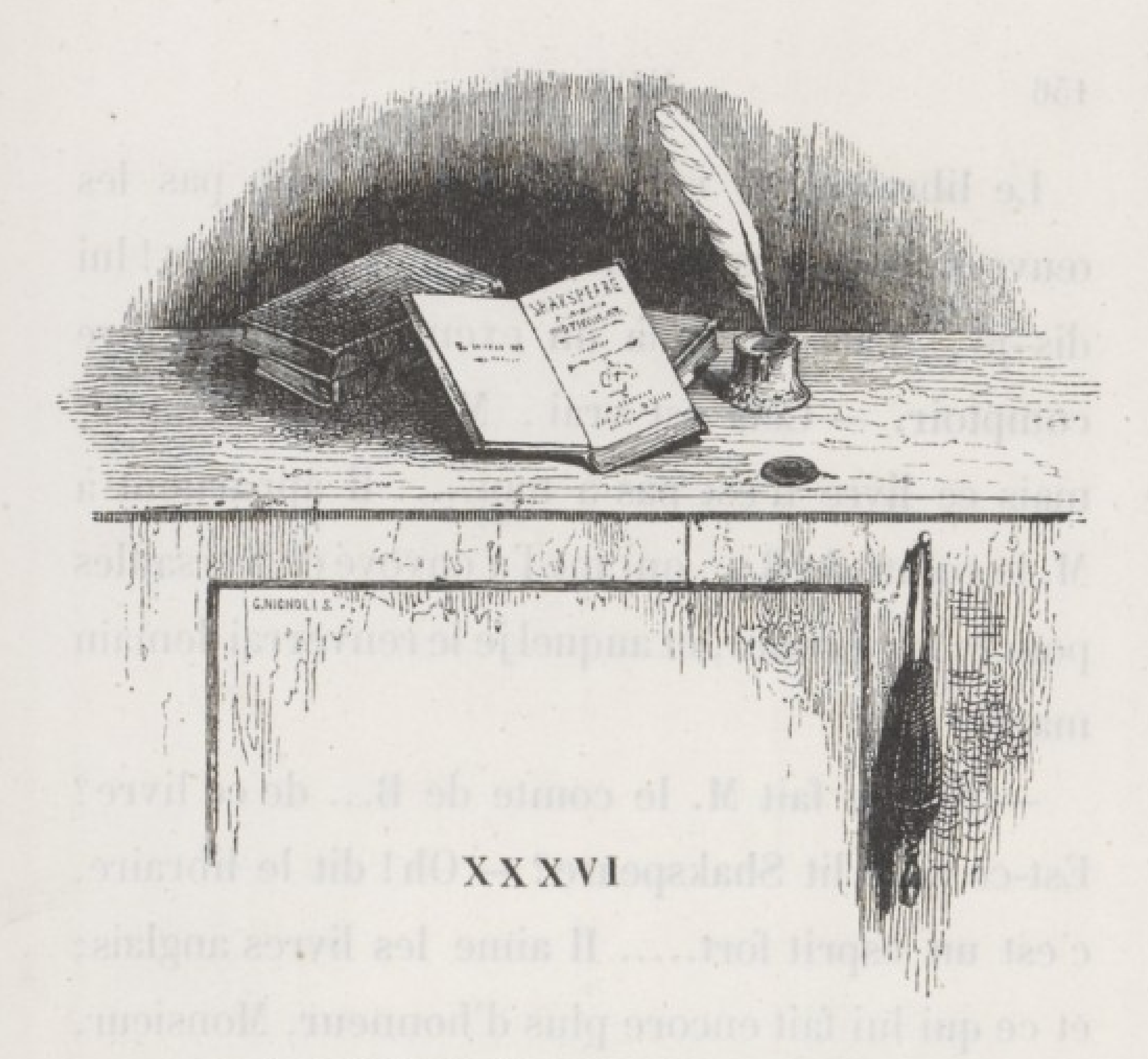
Il me tint ce discours avec tant de bon goût et de bon sens, qu'il justifia les impressions favorables que j'avais eues de son caractère... Je savais bien que j'aimais sa personne, mais je ne savais pas encore pourquoi je l'aimais. Je l'aimais justement parce que, lui et moi, nous avions la même façon de penser; seulement, il s'exprimait beaucoup mieux que moi.

Un cheval ombrageux, qui dresse les oreilles et qui fait des écarts à chaque objet qu'il aperçoit, est une monture difficile; ainsi j'étais moi-même effarouché, pendant le premier mois que j'ai passé à Paris, lorsque j'entendais prononcer à mon oreille certains mots tout à fait étranges. Il me semblait

que je devais me cabrer et rougir; mais je n'eus pas été exposé deux mois à ce feu-là, que j'y fus tout accoutumé.

Madame de Rambouillet, à qui j'avais été présenté seulement depuis six semaines, me fit l'honneur de me mener avec elle dans sa voiture à deux lieues de Paris. Il est impossible d'être plus retenue et mieux élevée que cette dame, et plus modeste dans son langage. Au milieu du chemin, elle me pria de tirer le cordon... « Avez-vous besoin de quelque chose? lui dis-je... — Rien que de pisser, me dit-elle. »

Ami voyageur, respectons madame de Rambouillet ainsi accroupie! Et vous, les belles nymphes qui présidez aux mystères, cueillez des roses, et semez-en les feuilles sur le sentier où vous vous arrêtez. — Ainsi fit madame de Rambouillet. Je lui avais donné la main pour l'aider à descendre de carrosse, je la lui donnai pour remonter. Non, le prêtre de la nymphe Castalie ne se tint pas avec plus de respect et de retenue près de sa fontaine.



XXXVI

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ce que le vieil officier venait de me dire sur les voyages me rappela les conseils de Polonius à son fils, sur le même sujet ; de Polonius je fus bien vite près d'*Hamlet*, et du prince de Danemark me voilà dans tous les drames de Shakspeare ; si bien qu'au sortir du spectacle, en passant sur le quai de Conti, j'entrai dans la boutique d'un libraire pour acheter les œuvres complètes de l'auteur d'*Hamlet*.

Le libraire me répondit qu'il n'avait pas les œuvres complètes de notre poëte. « Comment ! lui dis-je, mais en voilà un exemplaire sur votre comptoir. — Cela est vrai, Monsieur le comte ; mais ce livre n'est pas à moi..... Il appartient à M. le comte de B..., qui me l'a envoyé de Versailles pour le faire relier, et auquel je le renverrai demain matin.

— Et que fait M. le comte de B... de ce livre ? Est-ce qu'il lit Shakspeare ? — Oh ! dit le libraire, c'est un esprit fort..... Il aime les livres anglais ; et ce qui lui fait encore plus d'honneur, Monsieur, c'est qu'il aime aussi les Anglais. — En vérité, monsieur le libraire, dis-je, vous parlez de si bonne grâce, que vous forceriez le premier Anglais venu, et simplement par reconnaissance, à dépenser quelques louis dans votre boutique... Le libraire fit une inclination ; il allait probablement me répondre par quelque politesse, lorsqu'une jeune fille d'environ vingt ans, fort décemment vêtue, et qui avait l'air d'être au service de quelque dévote à la mode, entra dans la boutique et demanda *les Égarements du cœur et de l'esprit*. Le libraire les lui donna tout aussitôt. Elle tira

de sa poche une petite bourse de satin vert nouée d'un ruban de la même couleur... Elle la délia, et avec le pouce et l'index elle prit son argent d'une main légère, elle paya le livre et sortit. Comme je n'avais plus rien à faire chez le libraire, je sortis avec elle.



« Ma belle enfant, lui dis-je, quel besoin avez-vous donc des *Egarements du cœur* ? A peine savez-vous encore si vous avez un cœur ; vous le saurez

quand l'amour vous l'aura dit, quand un infidèle vous aura blessée là. — Dieu m'en garde! répondit la fille. — Oui, vous avez raison; le cœur est bon, et quel dommage si vous alliez le perdre, ce beau joyau qui vous rend mieux parée que si vous étiez couverte de diamants et de perles! »

La jeune fille m'écoutait avec une attention docile, et elle allait tenant sa bourse par le ruban. « Voilà une bourse bien légère, lui dis-je; » et aussitôt elle me la tendit... « Il y a bien peu de chose là-dedans, continuai-je, mais soyez toujours aussi sage que vous êtes belle, et le ciel la remplira. » J'avais encore dans la main quelques écus qui avaient été destinés à l'achat du Shakspeare; elle m'avait tout à fait abandonné sa bourse, j'y mis un écu. Je nouai le ruban, et je la lui rendis.

Elle me fit, sans mot dire, un salut plus modeste que profond..... C'était une de ces inclinations tranquilles et reconnaissantes, où le cœur a plus de part que le geste. Le cœur sent le bienfait, le geste exprime la reconnaissance. Jamais de ma vie je n'ai donné un écu à une jeune fille avec plus de plaisir.

« Mes meilleurs conseils n'auraient pas eu à vos yeux la moindre valeur sans ce petit présent, ma belle enfant; maintenant, quand vous verrez l'écu, vous vous souviendrez de l'avis.

« Mais au moins n'allez pas le dépenser en rubans !...

— Sur ma parole, me dit-elle vivement, j'en suis incapable. » Elle me tendit la main : « Oui certes, Monsieur, je mettrai cet argent à part. »

Une honnête convention entre un homme et une femme semble, à mon sens, sanctifier leurs plus secrètes démarches. Il était déjà tard et il faisait presque nuit. Cependant, comme nous allions du même côté, elle et moi, nous longeâmes le plus naturellement du monde le quai de Conti.

Elle me fit une seconde inclination à l'instant où nous poursuivions notre chemin; nous n'étions pas encore à soixante pas de la porte du libraire, que, croyant n'avoir pas assez fait, elle s'arrêta un instant, le temps de me dire encore une fois : *Grand merci.*

« C'est un bien petit tribut, lui dis-je, que je n'ai pu m'empêcher de payer à votre honnête visage, et, certes, je ne voudrais pas pour beaucoup vous

avoir mal jugée; mais l'innocence, ma chère enfant, respire dans tout votre maintien. Il serait bien à plaindre celui qui essaierait de lui tendre des piéges. »

Elle parut fort touchée de ce que je lui disais là... Elle poussa un profond soupir... Je n'osai pas lui demander d'où venait ce soupir; nous gardâmes le silence jusqu'au coin de la rue de Nevers, où nous devions nous séparer :

« Suis-je vraiment, lui dis-je, dans le chemin de l'hôtel de Modène? — Oui, fit-elle; mais on y peut aller aussi bien par la rue Guénégaud, qui est à deux pas... — Hé bien! j'irai donc par la rue Guénégaud, pour deux raisons : d'abord, parce que cela me fera plaisir, et ensuite, pour vous accompagner plus longtemps. — En vérité, dit-elle, je voudrais que l'hôtel de Modène fût dans la rue des Saints-Pères... — Vous demeurez dans la rue des Saints-Pères? — Oui, Monsieur, je suis la femme de chambre de madame de R... — Mais, grand Dieu! c'est justement la dame pour qui on m'a chargé d'une lettre à Amiens... » Elle me dit qu'en effet madame de R..... attendait un gentilhomme qui lui devait remettre une lettre, et

qu'elle était fort impatiente de le voir... «Hé bien! ma chère enfant, dites à votre maîtresse que vous avez rencontré cet étranger; assurez-la de mes respects. J'aurai l'honneur de la voir demain matin.»

Ceci se disait au coin de la rue de Nevers, où nous nous étions arrêtés; elle voulait mettre dans ses poches les deux volumes qu'elle venait d'acheter: je tenais un des ces volumes tandis qu'elle y fourrait l'autre; ceci fait, elle me présenta sa poche tout ouverte pour que j'y misse le volume que j'avais à la main.



Plus nos affections tiennent à des fils imperceptibles, plus il est doux de les sentir!...

Il fallut bien poursuivre notre marche. Nous

n'avions pas fait trois pas, qu'elle me prit le bras du bout de sa main... J'allais le lui offrir, mais elle le prit d'elle-même, et d'une façon si simple! Elle ne pensait pas, à coup sûr, que j'étais tout à fait un inconnu pour elle... Pour moi, je crus sentir si vivement, en ce moment, les influences de ce qu'on appelle la force du sang, que je ne pus m'empêcher de la regarder tout en face pour me bien assurer, par quelque ressemblance fortuite, si elle n'était pas de ma famille... Hé! d'ailleurs, ne sommes-nous pas tous parents?

Au coin de la rue Guénégaud, je m'arrêtai pour lui dire adieu pour tout de bon. Elle me remercia encore à deux fois, et pour ma bonne grâce et pour ma compagnie. Ce ne fut pas sans peine et sans revenir sur nos adieux que nous prîmes congé l'un de l'autre. Il y avait tant de cœur dans ces adieux, que, ma foi! si nous n'avions pas été dans la rue, je les aurais accompagnés du plus fraternel, du plus apostolique des baisers.

Mais à Paris il n'y a guère que les hommes qui s'embrassent. Je fis presque aussi bien...

Je priai Dieu de la bénir!...



XXXVI.

LE PASSE-PORT.

PARIS.

De retour à l'hôtel, Lafleur m'annonça que M. le lieutenant de police avait envoyé aux informations à mon sujet. — C'était le cas ou jamais de m'écrier : *Que le diable l'emporte!* — Mais il est temps de dire à mon lecteur de quoi il s'agissait; c'est une cachoterie que je lui ai faite jusqu'à présent, uniquement dans son intérêt; car, cette histoire racontée à sa place naturelle, mon lecteur l'aurait peut-être oubliée à présent que j'en ai besoin. Au reste, voilà l'histoire telle qu'elle est :

J'étais parti de Londres en si grande hâte, que je n'avais pas songé que nous étions en guerre avec la France. Déjà j'étais à Douvres, déjà je pouvais voir, à l'aide de ma lunette d'approche, les hauteurs par delà de Boulogne, que l'idée de la guerre ne m'était pas venue à l'esprit, non plus que cette autre idée qu'un Anglais ne pouvait pas aller en France sans passe-port. Aller seulement au bout d'une rue, et m'en retourner comme je suis venu, est pour moi une chose odieuse. Le voyage que j'entreprenais là était le plus grand effort que j'eusse jamais fait de ma vie pour m'instruire des mœurs étrangères, il m'était donc tout à fait impossible de songer à retourner à Londres sans avoir accompli mon projet. Justement, on me dit à Douvres que le comte de... avait retenu tout le paquebot pour son service; il était logé dans la même auberge que moi; je ne lui étais pas inconnu, et j'allai le prier de me prendre à sa suite. Il y consentit bien volontiers, tout en me prévenant que sa bonne volonté pour moi ne pourrait pas s'étendre plus loin que Calais, parce qu'il était attendu à Bruxelles.—« Mais, une fois à Calais, me dit-il, vous pourrez très-facilement vous rendre à

Paris; et, à Paris, vous n'aurez plus qu'à trouver quelque honnête homme qui réponde de vous. — Monsieur le comte, lui dis-je, une fois à Paris je réponds de tout. » Et là-dessus, je m'embarquai sans plus songer à cet incident.

Mais au seul nom de M. le lieutenant-général de police, prononcé par Lafleur, voici que toute cette histoire me revient en mémoire; en même temps, montait l'hôte, tout affairé, qui me demanda mon passe-port au nom de M. le lieutenant de police, qui le demandait tout particulièrement. « Au moins, ajouta l'hôte, Monsieur a son passe-port? — Moi! non, en vérité, lui dis-je, je n'ai pas de passe-port.



— Monsieur n'a pas de passe-port! » et mon homme

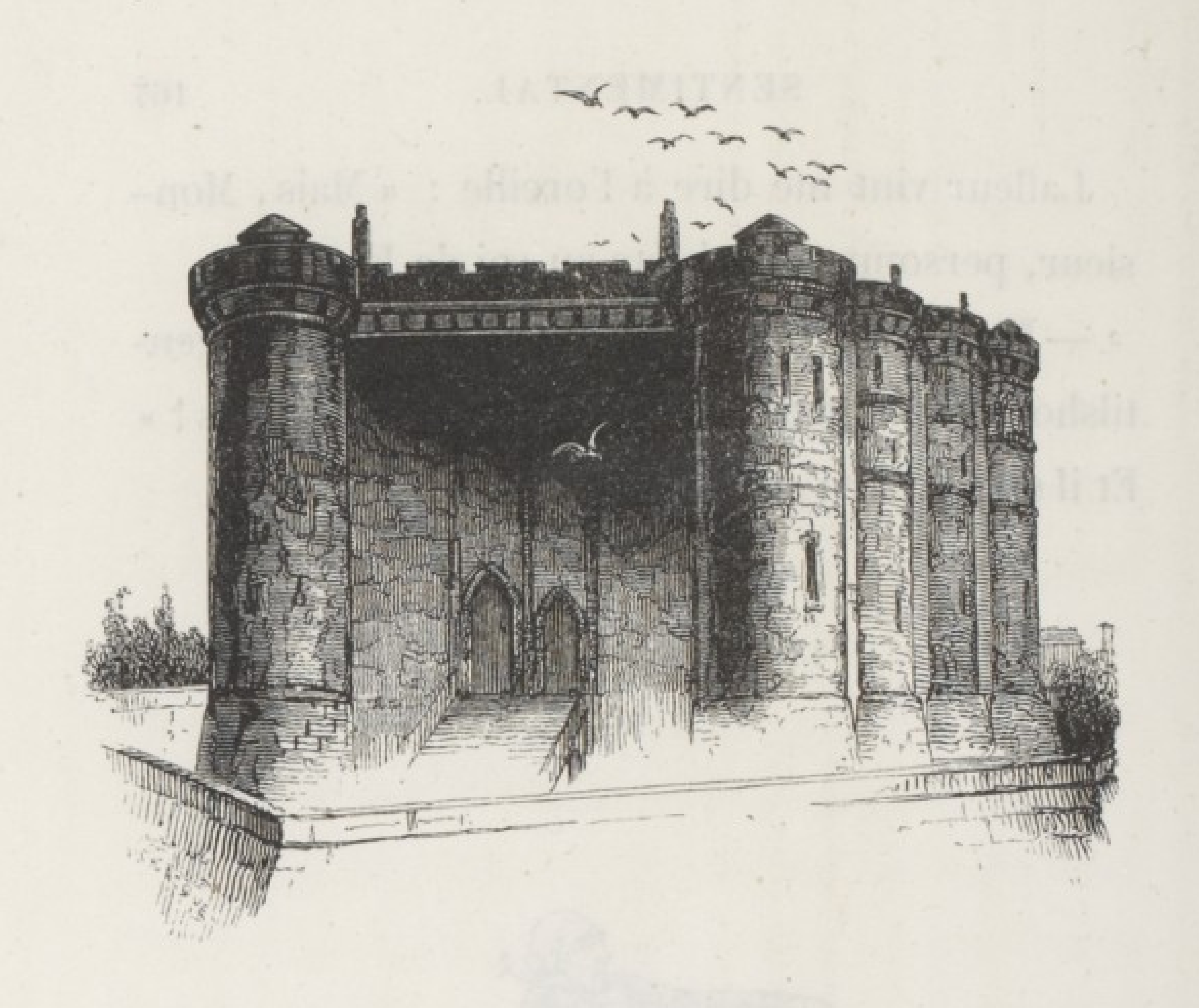
reculait de trois pas, comme si j'avais dit, *J'ai la peste !* Lafleur, au contraire, fit trois pas en avant, avec cette espèce de mouvement que fait une bonne âme pour venir en aide à un malheureux qui se noie. En ce moment le bon garçon gagna tout à fait mon cœur. Ce seul trait me fit connaître son caractère aussi parfaitement que s'il m'avait déjà servi avec zèle pendant sept ans de suite; j'étais sûr à présent de son dévouement et de sa fidélité.

« Mylord! » s'écria l'hôte...; mais, se reprenant aussitôt, il changea de ton... : « Si Monsieur, dit-il, n'a pas de passe-port, il a tout au moins des amis à Paris qui peuvent lui en avoir un... — Je ne connais personne à Paris, lui répondis-je de l'air le plus dégagé. — S'il en est ainsi, Monsieur doit s'attendre à se voir jeter à la Bastille, ou tout au moins au Châtelet. — Bah! lui dis-je, je ne crains rien : le roi de France ne voudrait pas pour si peu, inquiéter un honnête étranger. — Vous pouvez avoir raison, Mylord, mais à coup sûr vous serez à la Bastille demain matin. — J'ai loué, repris-je, votre appartement pour un mois, et j'y veux rester un mois, quand bien même tous les rois de France diraient « Non! »

Lafleur vint me dire à l'oreille : « Mais, Monsieur, personne ne résiste au roi de France.

— Parbleu ! dit l'hôte, il faut avouer que ces gentilshommes anglais sont des gens bien étranges ! » Et il se retira en grommelant.





XXXVIII

L'HOTEL A PARIS.

Or, toute cette assurance et cette façon cavalière de traiter la Bastille, tout cela, c'était pour ne point inquiéter ce pauvre Lafleur. Je poussai la précaution jusqu'à paraître plus gai que d'habitude, et pendant tout le souper nous causâmes de Paris, de l'Opéra-Comique, de tout, excepté de la Bastille. Lafleur, lui aussi, de son côté, avait été à

l'Opéra-Comique, et il m'avait suivi jusqu'à la boutique du libraire. Mais, lorsqu'il me vit sortir avec la femme de chambre et cheminer avec elle le long du quai, il jugea inutile d'aller plus loin, et, sans se permettre de trop longues réflexions, il revint en toute hâte à l'hôtel; là il avait appris, le premier, toute cette inquiétude de la police à propos de mon séjour à Paris.

Quand il eut ôté le couvert, je dis à Lafleur d'aller souper à son tour, et, resté seul, je me mis à songer presque sérieusement à ma situation.

Oh ! c'est ici, mon cher Eugène, que tu vas sourire ! Te souviens-tu de notre petit dialogue à l'instant de mon départ? mais, Eugène, c'est à moi à m'en souvenir.

Eugène, sachant que je n'étais guère plus chargé d'argent que de prévoyance, m'avait pris à part pour me demander l'état de mes finances. Je lui montrai ma bourse. « N'est-ce que cela? dit Eugène avec un petit signe de tête plein de doute et d'amitié ; mais avec si peu d'argent tu n'iras pas à moitié chemin. Allons, prends ma bourse, et avec la tienne ce ne sera pas encore assez pour aller bien loin. — Je t'assure, Eugène, que j'ai

bien assez d'argent pour ce que je veux faire. — Non, je connais mieux que toi le pays où tu vas voyager, disait Eugène. — Oui, peut-être si j'étais un autre homme, mon cher Eugène; mais songe donc que je ne serai pas trois jours à Paris sans être logé, nourri et servi à la Bastille, aux frais du roi, pendant six mois au moins. — Mille pardons, reprenait Eugène, assez sèchement, je n'avais pas pensé à celui-là. »

Et voilà cependant que ma plaisanterie me pendait à l'oreille.

Mais, soit folie, indifférence, philosophie, entêtement, ou je ne sais quelle autre cause, tout en convenant à part moi que la chose prenait une tournure très-fâcheuse, il m'était impossible de la traiter d'une façon moins leste qu'avant mon départ.

La Bastille!... mais si c'est là un mot gros d'épouvante, l'épouvante n'est que dans ce mot-là: *la Bastille*. Il n'y a qu'à bien s'entendre sur les mots, et tout effroi va disparaître : qui dit la Bastille dit une tour, qui dit une tour dit une maison dont on ne peut pas sortir..., la maison d'un goutteux, par exemple. Que le ciel les prenne en pitié! Les goutteux ne sont-ils pas, deux fois par an, déte-

nus, emprisonnés, enchaînés dans leur maison? A tout prendre, avec neuf francs par jour, des plumes, de l'encre, du papier et de la patience, on peut fort bien vivre un mois ou six semaines sans sortir. C'est un si bon compagnon qu'une conscience tranquille! On ne sort que plus sage et meilleur.

Ce petit *à-parte* me mit du calme dans le sang et dans le cœur, et, très-heureux de mon raisonnement, je sortis de ma chambre pour aller dans la cour je ne sais plus pour quel motif. « Je déteste, me disais-je, le noir en toutes choses, et je n'envie point l'art de peindre en laid, même les maux de la vie. L'esprit humain est ainsi fait, il s'amuse à grossir les objets, à les rendre bien horribles et à s'en faire peur; si par hasard toute cette fantasmagorie terrible vient à disparaître, aussitôt, non-seulement la peur s'en va, mais encore la prudence.... Il est vrai, et je parlais ainsi pour ôter à ma proposition ce qu'elle avait de trop absolu, il est vrai que, vue dans sa masse, la Bastille est un piége qui n'est pas à mépriser; mais retirez-lui ses tours, comblez ses fossés, ouvrez ses portes, figurez-vous que vous êtes forcé d'ha-

biter là-dedans, non pas par la volonté du lieutenant de police, mais bien par la nécessité de quelque maladie qui vous y retient, soudain la peur s'évanouit, et le mal s'en va avec la peur. » Ainsi je raisonnais avec moi-même, lorsqu'au milieu de mon beau monologue je fus arrêté par une



petite voix plaintive : on eût dit un enfant qui se plaignait de ne pas pouvoir sortir. Je regardai

aux deux bouts du corridor sans voir personne, et, ne découvrant ni homme, ni femme, ni enfant, je cessai de m'occuper de la plainte invisible.

Mais à peine fus-je revenu à la même place, que la même voix répéta deux fois les mêmes paroles... Je levai les yeux, et je vis un sansonnet renfermé dans une petite cage... *Je ne peux pas sortir, je ne peux pas sortir...*, disait le sansonnet d'une voix plaintive.

Je m'arrêtai pour contempler l'oiseau tout à mon aise. A chaque personne qui passait dans le corridor il adressait les mêmes plaintes, en voletant de leur côté dans sa cage... : *Je ne peux pas sortir*. « Oh! je vais à ton aide, m'écriai-je; je te ferai sortir, coûte que coûte..... » La porte de la cage était du côté du mur, et encore était-elle si fort entrelacée avec du fil d'archal, qu'il était impossible de l'ouvrir sans mettre la cage en morceaux... Je fus forcé d'y employer les deux mains.

L'oiseau volait à l'endroit même où je m'efforçais d'ouvrir une brèche. Il passait sa tête à travers le treillis, et avec la tête il présentait le reste du corps, tant il était impatient de liberté..... « Je crains bien, pauvre petit captif, lui disais-je, de ne

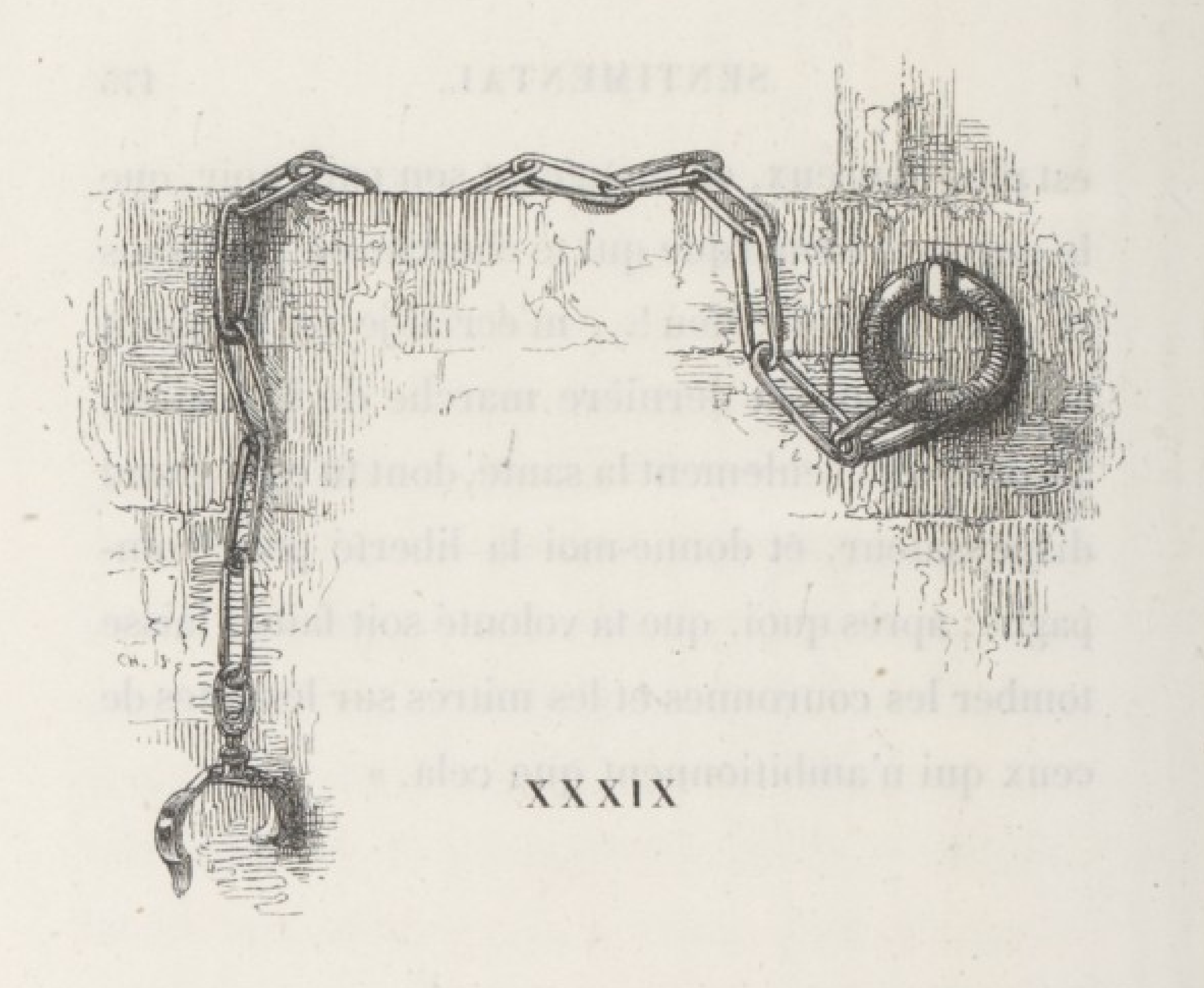
pouvoir te rendre libre... — *Non,* disait-il, *je ne peux pas sortir....., je ne peux pas sortir.....*

Je l'avoue, jamais mes sympathies ne furent plus tendrement excitées, jamais accident plus singulier ne vint remuer plus vite la sollicitude de mon esprit. Évidemment, ce n'était pas là une plainte sincère, c'était tout au plus une douleur notée à l'avance; mais ces notes plaintives étaient si conformes à l'accent de la nature, qu'elles renversèrent tout d'un coup la Bastille libre et riante que je venais d'élever dans le pays des chimères...

Déguise-toi comme tu voudras, captivité, tu seras toujours la captivité, c'est-à-dire une coupe amère; et quoique des millions de mortels, dans tous les siècles, aient été abreuvés de ta liqueur empoisonnée, le breuvage n'en est pas moins mortel. Toi seule, ô ma déesse bienveillante, que la terre invoque, toi seule, ô Liberté! que nous adorons tous à la face du ciel aussi bien que dans notre conscience, toi seule tu tiens à la main une coupe brillante toute remplie de chastes enivrements. O ma déesse à la robe blanche, que nulle teinte étrangère ne peut souiller! ô ma reine au sceptre d'or! le berger qui te possède

est plus heureux, en mangeant son pain noir, que le puissant monarque qui te cherche en vain dans sa cour. « Mon Dieu!... m'écriai-je en tombant à genoux sur la dernière marche de l'escalier, accorde-moi seulement la santé, dont tu es le grand dispensateur, et donne-moi la liberté pour compagne; après quoi, que ta volonté soit faite; laisse tomber les couronnes et les mitres sur les têtes de ceux qui n'ambitionnent que cela. »





XXXIX

LE CAPTIF.

Le souvenir du pauvre sansonnet dans sa cage me poursuivit jusque dans ma chambre ; je m'approchai de la table, et, la tête appuyée sur ma main, toutes les douleurs d'une prison se retracèrent à mon esprit. J'étais dans mes noires humeurs, et je m'y abandonnai entièrement.

Pour commencer, je me représentai les millions d'hommes comme moi qui étaient nés tout exprès

pour être des esclaves... Mais comme cette peinture, quelque touchante qu'elle fût, n'était pas en rapport avec la situation de mon esprit, et comme la multitude de ces tristes groupes ne faisait que me distraire, je quittai la foule des esclaves pour ne m'occuper que d'un seul captif; je me représentai un seul malheureux prisonnier enseveli dans son cachot... Je le regardai à travers sa porte grillée; triste image ainsi dessinée à la sombre lueur qui se projette dans ce triste souterrain.

D'abord, je me mis à étudier ce corps ou plutôt ce cadavre vivant, à demi usé par les ennuis de l'attente et de la contrainte, et je compris en son entier cette cruelle maladie du cœur qui provient de l'espoir différé; je le vis, en l'examinant de plus près, presque entièrement défiguré : il était pâle et miné par la fièvre; depuis trente années, tout autant, son sang n'avait point été rafraîchi par la douce influence des vents du Midi. Il n'avait vu ni le soleil ni la lune pendant tout ce temps-là. Ni amis ni parents ne lui avaient fait entendre les doux sons de leurs voix à travers ces barreaux de fer. — Ses enfants...

Ici mon cœur commença à saigner, et je fus

forcé de jeter les yeux sur une autre partie du tableau.

Mon prisonnier était assis sur un peu de paille dans le coin le plus reculé du cachot; cette paille lui servait tour à tour de litière et de fauteuil. Au chevet de ce lit funèbre, vous pouviez distinguer,



en guise de calendrier, un tas inerte de petits morceaux de bois, sur lesquels il avait marqué, par des tailles, les longs et lugubres jours passés entre ces sombres murailles. A cette heure encore, il tenait dans ses mains un de ces brins funestes, et, avec un clou rouillé, il ajoutait, par une nouvelle entaille,

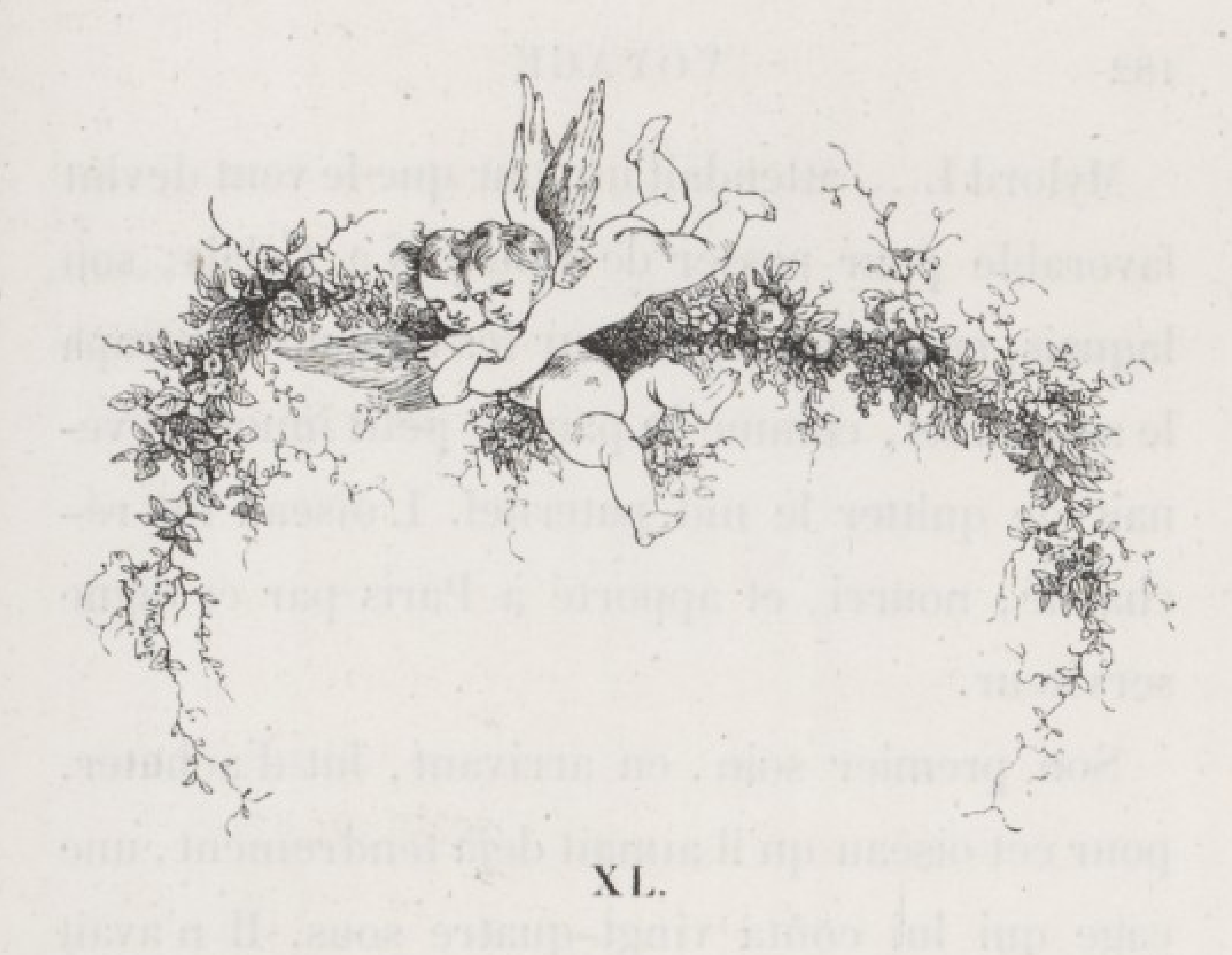
un autre jour de misère à tous ces jours de misère. Et comme je m'étais placé involontairement, comment dirai-je? non pas devant son soleil, mais devant ce nuage moins noir que le reste qui lui servait de soleil, il leva vers les barreaux de sa prison des yeux éteints par le désespoir, il les baissa ensuite, secouant la tête et continuant son travail de douleur. Son œuvre accomplie, il plaça cette nouvelle épine de son calendrier sur les ronces sanglantes entassées autour de lui, et ses chaînes se firent entendre: ou eût dit un écho de son cœur!.. Il poussa un profond soupir..... Le fer qui l'entourait me semblait pénétrer dans son âme... Je fondis en larmes... Quel abîme je venais de creuser!.. Je ne pus soutenir plus longtemps la vue de cette misère que je m'étais faite à moi-même... Je me levai en sursaut... j'appelai Lafleur, et je lui demandai pour le lendemain un carrosse de remise, à neuf heures précises.

« J'irai me présenter directement à M. le duc de Choiseul. »

Lafleur n'eût pas mieux demandé que de me mettre au lit, mais le brave garçon eût été frappé, à coup sûr, de la tristesse de mon visage; je ne

voulus pas l'inquiéter : je lui dis que je saurais bien me mettre au lit tout à l'heure, et que cependant il pouvait aller en faire autant.





XL.

LE CHEMIN DE VERSAILLES.

Le lendemain je montai dans mon carrosse de remise à l'heure indiquée. Lafleur se plaça derrière; je dis au cocher de me conduire à Versailles, et grand train.

Vous savez déjà que cette route de Versailles n'a guère d'intérêt pour un voyageur de mon espèce : j'ai donc tout le temps de vous raconter l'histoire de mon sansonnet.

Mylord L.... attendait un jour que le vent devînt favorable pour passer de Douvres à Calais; son laquais, en se promenant sur les hauteurs, attrapa le sansonnet, comme le pauvre petit innocent venait de quitter le nid paternel. L'oiseau fut réchauffé, nourri, et apporté à Paris par ce digne serviteur.

Son premier soin, en arrivant, fut d'acheter, pour cet oiseau qu'il aimait déjà tendrement, une cage qui lui coûta vingt-quatre sous. Il n'avait pas grand'chose à faire; et, pendant les cinq mois que son maître resta à Paris, il apprit au sansonnet, dans la langue de notre pays, les quatre mots (et pas davantage) qui m'ont été d'un si utile secours.

Lorsque Mylord partit pour l'Italie, son laquais donna au maître de l'hôtel le sansonnet et la cage; mais le petit chant plaintif du pauvre oiseau en faveur de la liberté était un langage inconnu à Paris, et l'on ne s'inquiétait guère plus de l'oiseau que de sa complainte. Pour une bouteille de vin de Bourgogne que Lafleur vida avec notre hôte, l'hôte lui donna le sansonnet et la cage.

A mon retour d'Italie, je ramenai avec moi notre

compatriote emplumé; je le rendis à la fois à la langue et au pays natal. Je racontai son histoire au lord A..., et le lord A..., me pria de lui donner l'oiseau. Quelques semaines après, il en fit présent au lord B...; le lord B... le donna au lord C...; l'écuyer du lord C... le vendit au lord D... pour un schelling; le lord D... en fit présent au lord E...; et mon sansonnet fit ainsi le tour de la moitié de l'alphabet. De la Chambre des Pairs il passa dans la Chambre des Communes, où il trouva autant de maîtres que dans la Chambre haute. Malheureusement, le sansonnet ne pouvait guère être d'accord avec ses nouveaux maîtres: ceux-ci parlaient toujours d'*entrer*, celui-là ne parlait que de *sortir;* à ces causes, le pauvre oiseau fut presque aussi méprisé à Londres qu'à Paris...

Plusieurs de mes lecteurs ont assurément entendu parler de lui; et si quelqu'un par hasard l'a jamais rencontré, je le prie de se souvenir qu'il m'a appartenu; j'avertis cependant le lecteur qu'il ait à se méfier des contrefaçons.

Je n'ai plus rien à ajouter à ce sujet, sinon que depuis notre première rencontre j'ai placé le sansonnet dans mes armes, dont il fait le cimier.

comme vous pouvez vous en assurer par vos yeux.

Et maintenant, que les hérauts d'armes lui tordent le cou! Mais ils n'oseront pas.





XLI

LE PLACET.

VERSAILLES.

Certes, à aucun prix, quand je vais implorer la protection d'un étranger, je ne voudrais montrer aux indifférents la situation de mon esprit.. C'est pourquoi, d'ordinaire, j'ai toujours fait en sorte d'être mon propre protecteur... C'était par force, il est vrai, que je m'adressais au duc de Choiseul; je suppose cependant que même si j'avais eu le choix d'un protecteur, je n'aurais pas hésité à choisir celui-là.

Combien de sortes d'humbles requêtes, de la tournure la plus basse, mon servile cœur n'a-t-il

pas essayées pendant tout le chemin de Paris à Versailles! Rien que pour une seule de ces bassesses, je méritais la Bastille....

Je n'étais pas encore dans la grande avenue de Versailles, que déjà je m'occupais à rassembler des mots, des maximes; j'essayais des attitudes, des tons de voix pour m'insinuer dans les bonnes grâces de M. le duc. « Bon, disais-je, m'y voici : ceci fera l'affaire. Oui, tout aussi bien l'affaire qu'un habit acheté tout fait dans la boutique d'un brocanteur.—Sot que tu es! continuais-je en m'apostrophant, commence donc par regarder en face M. le duc de Choiseul, étudie son visage; regarde bien comment il va te recevoir, et comment il va t'écouter, et comment il se tiendra devant toi; et alors, au premier mot qui sortira de sa bouche, tu sauras comment il faut lui parler. Ce sera donc à toi de composer ta harangue de tous ces détails; et ainsi faite, ta harangue ne pourra pas déplaire; j'estime, au contraire, qu'elle sera la bienvenue de ton protecteur, car c'est lui-même qui t'en aura fourni tous les éléments.

— Eh bien, quoi qu'il en soit, je voudrais déjà avoir fait ce pas-là. — Lâche! un homme n'est-il

donc pas l'égal d'un autre homme sur toute la surface du globe? Et s'il en est ainsi sur un champ de bataille, pourquoi donc n'en serait-il pas de même, face à face, dans le cabinet d'un ministre? Croismoi, Yorick, un homme qui ne prend pas tout de suite cette noble assurance se manque à luimême, il s'avilit à plaisir; et pour une fois sur dix que ses forces l'auraient trahi, il se trahit luimême dix fois pour une. Présente-toi au premier ministre la Bastille dans les yeux, et sois assuré que tu es renvoyé à Paris, en moins d'une heure, sous bonne escorte.

— Ma foi! c'est là tout à fait mon opinion. Eh bien, par le ciel! j'irai au duc avec toute l'assurance et toute la bonne humeur que je puis avoir en moi.

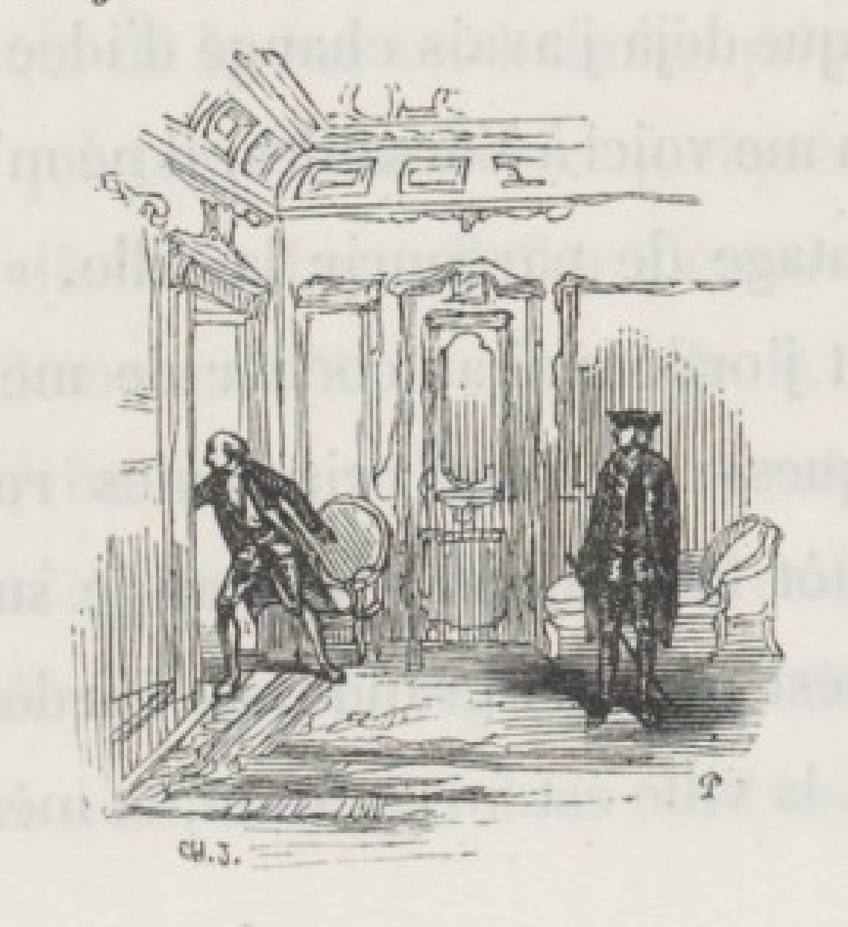
— Et ceci serait encore une faute, maître Yorick; l'homme qui ne craint rien évite tous les extrêmes, il se possède toujours; il a aussi peur de paraître trop sûr de lui-même que trop craintif. —Allons, c'est cela! m'écriai-je, tandis que le cocher entrait dans les cours; je vois que je me tirerait rès-bien d'affaire.» La voiture s'était à peine arrêtée, que, grâce à la leçon que je m'étais faite,

je montai l'escalier de la façon la plus décente. Ce n'était ni le pas languissant du condamné qui monte en frissonnant à l'échelle de son supplice, ni ces grandes et lestes enjambées que je fais pour vous rejoindre, chère Éliza!

A peine entré dans le salon, un homme se présente pour me recevoir. Je ne sais si c'était le maître d'hôtel ou le valet de chambre de monseigneur; peut-être était-ce quelque sous-secrétaire; — il me dit que M. le duc de Choiseul était au travail et ne recevait pas à cette heure. « J'ignore, répondis-je, comment il faut s'y prendre pour obtenir une audience de Son Excellence; je suis tout à fait ce qu'on appelle un étranger, et, qui pis est dans la conjoncture présente des affaires, je suis Anglais par-dessus le marché. » Cet homme me répondit que cette circonstance ne rendait pas la chose plus difficile... Je lui fis une légère inclination. « Monsieur, lui dis-je, ce que j'ai à communiquer à M. le duc est fort important. — Il regarda de côté et d'autre comme pour voir s'il n'y avait personne qui pût avertir le ministre. — Je ne veux pas, Monsieur, causer ici de méprise...; ce n'est pas pour le premier ministre que l'affaire dont j'ai à lui parler

est importante, c'est pour moi. — En ce cas, c'est bien différent, répliqua-t-il. — Non pas, Monsieur; je suis sûr que pour un galant homme c'est la même chose. » Cependant je le priai de me dire à quelle heure je pourrais avoir l'honneur d'être reçu. « Dans deux grandes heures, me dit-il en tirant sa montre. » En effet, les nombreux équipages qui attendaient dans la cour semblaient justifier ce calcul. Cependant, que faire de ces deux heures? Se promener de long en large dans une salle d'audience, sans pouvoir échanger une pauvre petite idée avec personne, autant valait, par le ciel! l'ennui de la Bastille. Je descendis et j'ordonnai au cocher de me mener à l'hôtel du *Cordon-Bleu*.

Mais telle est ma chance... : il est rare que j'aille à l'endroit où je veux aller.





XLII

LE PATISSIER DE VERSAILLES.

Je n'étais pas à moitié chemin de l'hôtel du *Cordon-Bleu* que déjà j'avais changé d'idée. « Puisque aussi bien me voici à Versailles, il ne m'en coûtera pas davantage de parcourir la ville. » Je tirai le cordon, et j'ordonnai au cocher de me promener par quelques-unes des principales rues. « Cela sera bientôt fait, ajoutai-je, car je suppose que la ville n'est pas fort grande. — Pardonnez-moi, Monsieur, la ville est fort grande, et même elle est

des plus belles. La plupart des grands seigneurs de la cour ont leur hôtel à Versailles. » A ce mot d'hôtels, je me rappelai aussitôt le comte de B..., dont le libraire du quai de Conti m'avait dit tant de bien la veille. « Hé! pourquoi n'irais-je pas chez un homme qui a une si haute idée des livres anglais et des Anglais? Je lui raconterai mon aventure. » Je changeai donc d'avis une seconde fois; même, à la rigueur, c'était la troisième, puisqu'en effet mon premier désir avait été de faire une visite à madame de R. ., rue des Saints-Pères, à telles enseignes, que j'avais chargé sa femme de chambre de prévenir sa maîtresse que je me rendrais chez elle ce matin même. Mais quoi! ce n'est pas moi qui règle les circonstances, ce sont les circonstances qui me gouvernent. Ayant donc aperçu de l'autre côté de la rue un homme qui portait un panier, et qui paraissait avoir quelque chose à vendre, je dis à Lafleur d'aller demander à cet homme où demeurait M. le comte de B....

Lafleur revint en toute hâte, et, la surprise sur la figure, il m'apprit que ce marchand était un chevalier de Saint-Louis qui vendait des petits pâtés... « Quel conte me fais-tu là! mais c'est impossible,

Lafleur! — Je ne puis, Monsieur, vous expliquer la raison de ce que j'ai vu; mais la chose est ainsi; j'ai vu la croix de chevalier attachée à la boutonnière avec un ruban rouge; j'ai vu le panier et j'ai vu les petits pâtés, il est impossible que je me trompe en tout ceci. »

Un si grand accident dans la vie d'un homme est bien fait pour éveiller toutes les sympathies. C'est surtout à ces moments-là que l'on rougirait de n'être qu'un simple voyageur curieux. Du fond de mon carrosse, je regardai ce gentilhomme; plus je l'examinais, plus je le voyais planté là avec sa croix et son panier, et plus je sentais mon esprit et mon cœur s'animer; enfin, je descendis de la voiture, et j'allai droit à lui.

Il était entouré d'un tablier blanc qui lui tombait au-dessous des genoux. Sa croix pendait au-dessus de la bavette. Son panier, rempli de petits pâtés, était couvert d'une serviette ouvrée. Il y avait au fond de la corbeille une autre serviette toute blanche; tout cela était d'une propreté si recherchée, qu'il y avait pour le moins autant de sensualité gourmande que de charité chrétienne à manger de ses petits pâtés.


Tony Johannot
THOS. WILLIAMS

Il ne les offrait à personne, mais, sans mot dire, il se tenait dans l'encoignure d'un hôtel, attendant les chalands.



Il était âgé d'environ cinquante ans. — Chose facile à croire, sa figure était calme, mais presque sévère.— Je m'adressai à sa corbeille plutôt qu'à lui. Je levai la serviette, et je pris un petit pâté en le priant, d'un air touché, de m'expliquer ce phénomène.

Il me dit en peu de mots qu'il avait passé sa jeunesse à la guerre, qu'il y avait mangé son modeste

patrimoine, qu'il avait obtenu une compagnie et la croix ; mais, à la conclusion de la dernière paix, son régiment fut réformé, et lui, aussi bien que ses camarades, il avait été renvoyé sans pension. Maintenant il se trouvait sans amis, sans argent, et bien réellement, ajouta-t-il en montrant sa croix, sans autre chose que ceci. — A ce récit du pauvre chevalier, je me mis à le plaindre, mais lorsqu'il ajouta ce qui suit, je me pris à l'estimer :

« Le roi, dit-il, est un prince aussi bon que généreux, mais il ne peut récompenser ni soulager tout le monde : mon malheur, à moi, c'est de n'avoir pas été sous les yeux de Sa Majesté. — Je suis marié. — Ma femme, que j'aime et qui m'aime, a cru pouvoir mettre à profit le petit talent qu'elle a de faire de la pâtisserie, et j'ai pensé, moi, qu'il n'y avait point de déshonneur à nous préserver tous deux des horreurs de la misère en vendant les petits pâtés qu'elle fait si bien ; la Providence ne nous a pas indiqué, pour vivre, un meilleur moyen que celui-là. »

Telle fut cette histoire ; mais elle a eu une conclusion digne du roi de France, et vous êtes de trop bonnes gens pour que je vous la laisse ignorer :

voici donc ce qui arriva au pauvre chevalier de Saint-Louis, huit ou neuf mois après :

— Il se tenait ordinairement près de la grille du château. Sa croix attira les regards de plusieurs personnes qui eurent la même curiosité que moi, et il leur raconta la même histoire, avec la même modestie : l'histoire alla jusqu'au roi. Sa Majesté apprit que c'était un brave officier qui avait mérité l'estime de tout son corps, et il mit fin à son petit commerce en lui donnant une pension de quinze cents livres.

J'ai raconté cette première anecdote dans l'espoir qu'elle plairait au lecteur : je le prie de me permettre, pour ma propre satisfaction, d'en raconter une seconde, dont le héros est un officier du roi. Les deux histoires s'expliquent très-bien l'une par l'autre, et ce serait grand dommage de les séparer.





XLIII

L'ÉPÉE.

Quand les empires les plus puissants ont leurs époques de décadence, et tombent, comme toutes les choses d'ici-bas, des plus illustres hauteurs dans le plus triste abaissement, je ne m'arrêterai pas à rechercher pour quelles causes la maison d'E..., en Bretagne, était insensiblement tombée dans la ruine. D'abord le marquis d'E.... avait courageusement lutté contre la mauvaise fortune; il avait défendu pied à pied l'honneur extérieur de sa famille; il s'était imposé les plus cruelles privations pour conserver encore aux yeux du monde

quelque reste de l'éclat dont avaient brillé ses ancêtres; mais enfin cette lutte était devenue impossible, il fallait s'avouer vaincu. A peine s'il lui restait de quoi vivre, comme un bourgeois, de son pain de chaque jour. D'ailleurs, il avait deux fils qui portaient son nom, et qui demandaient à leur père de les pousser dans le monde. Mais comment faire? On était en paix, et il n'y avait rien à faire par l'épée. — L'économie toute seule était un triste moyen... Restait le commerce.

Or, le marquis d'E.... était Breton : dans toute autre province de France, se livrer au commerce c'était flétrir dans sa racine l'arbrisseau que son orgueil et son affection voulaient couvrir de nouvelles fleurs. — Heureusement que c'est un des priviléges de la Bretagne que le commerce n'y fait pas déroger. — Heureux et loyal privilége, celui-là, qui sauve la noblesse de la misère ! Les États, justement, étaient assemblés à Rennes ; le marquis en prit occasion de se présenter au sénat de la province, suivi de ses deux fils. Là, il fit valoir avec dignité la faveur de cette ancienne loi du duché de Normandie, qui, bien que rarement invoquée, n'avait rien perdu de son autorité. — Il ôta son

épée de son côté. « Tenez, dit-il, prenez-la, soyez-en les fidèles dépositaires, jusqu'à ce qu'une meilleure fortune me mette en état de vous la redemander et de m'en servir avec honneur.

Le président prit l'épée. — Le marquis attendit quelques minutes jusqu'à ce qu'elle fût déposée dans les archives des États, et il sortit de l'assemblée.

Il s'embarqua le lendemain, avec toute sa famille, pour la Martinique. Une application assidue au commerce pendant dix-neuf ou vingt ans, et quelques legs inattendus de plusieurs branches éloignées de sa maison, lui rendirent de quoi soutenir sa noblesse; en conséquence, il revint en Bretagne pour reprendre son épée.

En ma qualité de voyageur sentimental, j'eus le bonheur de me trouver à Rennes le jour de cette réclamation solennelle.— Oui, solennelle, on peut le dire; et quel autre nom lui donner, en effet?

Le marquis, tenant sa femme par la main, parut au milieu de l'assemblée; son fils aîné conduisait sa sœur; le cadet était à côté de sa mère. Un mouchoir cachait les larmes de ce bon père.

Le silence le plus profond régnait dans le sénat. A peine entré, le marquis remit sa femme aux

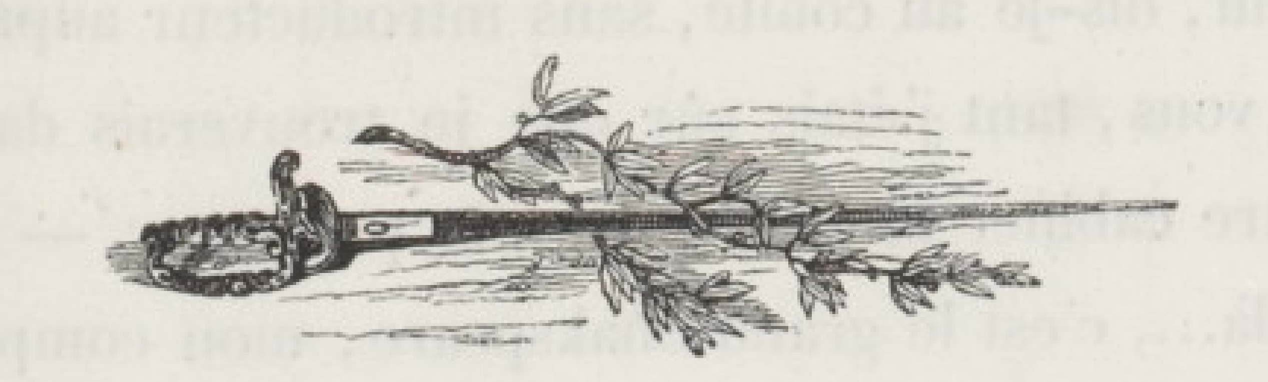

Breviere f.
Tony Johannot

soins de son plus jeune fils et de sa fille, puis, arrivé au fauteuil du président, il lui redemanda son épée. A l'instant même son épée lui fut rendue. Alors il eût fallu voir le digne vieillard retirant la noble lame du fourreau où elle était depuis vingt ans ! — Figurez-vous un ami qu'on retrouve, la joie dans les yeux et dans le cœur. — Il la regarda longtemps avec soin, du bout de l'épée à la poignée. C'était bien en effet sa bonne épée ; seulement, un peu de rouille s'était amassée vers la pointe. — Il la porta à ses yeux, et sur cette rouille je vis ou je crus voir une larme tomber ; ce qui est sûr, c'est que le marquis parla en ces termes :

« Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen de rendre à cette lame tout son éclat. »

Il remit l'épée dans le fourreau, et, saluant modestement l'assemblée, il se retira avec sa femme, sa fille et ses deux fils.

Certes, je ne suis pas un envieux, mais combien je lui enviai ses émotions !





XLIV

VERSAILLES.

J'entrai chez M. le comte de B..., et je fus reçu à l'instant même. Il feuilletait les œuvres de Shakspeare, qui étaient sur son bureau, et, à la façon même dont je regardai ce beau livre, il comprit que je le savais par cœur. « Je suis venu, dis-je au comte, sans introducteur auprès de vous, tant j'étais sûr que je trouverais dans votre cabinet un ami pour me présenter. — Le voilà..., c'est le grand Shakspeare, mon compa-

triote... — O mon beau génie! m'écriai-je, faites-moi l'honneur de me prendre par la main.»

Le comte sourit de cette singulière façon de se présenter. Il devina, à ma pâleur, que je n'étais pas des mieux portants, et il me fit asseoir dans un fauteuil. — J'obéis; et, pour lui épargner des conjectures sur une visite qui n'était certainement pas faite dans les règles ordinaires, je lui racontai





naïvement l'aventure chez le libraire, et comment je m'étais enhardi à venir le trouver plutôt que tout autre, pour lui faire part du petit embarras où j'étais. « Quel embarras? me dit-il, que je le sache.» Je lui fis le même récit que j'ai déjà fait au lecteur.

« Et cependant, le maître de mon hôtel prétend, monsieur le comte, que je serai jeté à la Bastille. — Mais je ne crains rien; je suis au milieu

du peuple le plus humain de l'univers, et véritablement je n'ai rien à me reprocher. Je ne suis point venu pour jouer en France le rôle d'un espion, — ni pour étudier les parties faibles du pays; à peine si l'idée m'est venue que je courais le plus petit danger.—Il ne convient pas à la générosité française, monsieur le comte, de faire le moindre mal à des êtres aussi parfaitement inoffensifs que je le suis.»

A ces mots, le visage du comte s'anima d'une aimable bienveillance. « Ne craignez rien, dit-il.
— Moi, Monsieur, je ne crains réellement rien; d'ailleurs, continuai-je d'un air très-dégagé, je suis venu en riant depuis Londres jusqu'à Paris, et je ne crois pas que M. le duc de Choiseul soit assez ennemi de la joie pour me renvoyer tout en pleurs.

« En un mot, je me suis adressé à vous, monsieur le comte, ajoutai-je en lui faisant une profonde inclination, pour vous engager à prier Son Excellence de ne pas commettre cet acte de cruauté. »

Le comte m'écoutait avec un air de bonté qui m'encourageait à parler. Il s'écria une ou deux fois : *Cela est bien dit.* — Cependant la chose en resta là, et je ne voulus pas insister davantage.

La bienveillance du comte de B... était parfaite, autrement je n'aurais jamais été si hardi. — Plus d'une fois il m'interrompit, en s'écriant : — *C'est bien dit.* — Quand j'eus tout dit, je résolus de ne rien ajouter. Lui, alors, il changea de discours ; nous parlâmes de choses indifférentes, de livres, de nouvelles, de politique, des hommes... et puis des femmes. « Que Dieu bénisse tout le beau sexe ! lui dis-je ; personne ne l'aime plus que moi. Je leur ai découvert bien des petits défauts, j'ai lu contre elles bien des satires, et cependant je les aime toujours, — à ce point, monsieur le comte, que celui-là me paraît incapable d'aimer une femme en particulier, qui ne se sent pas un peu amoureux de toutes les femmes de la création.

— Eh bien ! monsieur l'Anglais, me dit gaiement M. de B..., vous n'êtes donc pas venu ici, dites-vous, pour espionner le côté faible de la France, — je vous crois ; — ni encore, j'ose le dire, pour espionner le côté faible de nos femmes. Mais permettez-moi de penser que si par hasard vous en trouviez quelques-unes sur votre chemin, qui se présentassent à vos yeux, peu défendues, vous ne seriez pas le premier à vous enfuir. »

Il y a quelque chose en moi qui se révolte à la moindre allusion déshonnête, même dans le badinage d'une conversation familière. Plus d'une fois je me suis efforcé de surmonter cette répugnance, — et ce n'est qu'avec une peine infinie que je me suis hasardé de dire, dans un cercle de femmes, des choses dont je n'aurais pas osé risquer une seule dans le tête-à-tête, m'eût-elle conduit à tout oser.

« Excusez-moi, monsieur le comte, lui répondis-je; mais votre pays, si florissant qu'il est, ne m'offrirait qu'une terre toute nue, qu'à cet aspect mes yeux se rempliraient de larmes. Pour ce qui est de la nudité des femmes, continuai-je en rougissant de l'idée qu'il avait excitée en moi, j'observe si scrupuleusement l'Évangile en ce point, je m'attendris si complètement sur leurs faiblesses, que si je rencontrais une femme sans sa robe nuptiale, je la couvrirais de mon manteau en marchant à reculons, comme fit le bon fils de Noé pour son père. — Parlez-moi de la nudité des cœurs féminins! voilà la nudité que j'aime. — Et quelle heureuse étude, je vous prie, de découvrir à travers les différents déguisements des coutumes, des

climats, de la religion et des mœurs, tant d'heureuses qualités pour en faire mon profit !

« C'est justement pour cela que je suis venu à Paris ; c'est pour la même raison, monsieur le comte, que je n'ai pas encore été voir le Palais-Royal, le Luxembourg, la colonnade du Louvre, toutes vos merveilles ; comme aussi je n'ai pas été tenté d'ajouter quelque nom inconnu au catalogue anglais de vos tableaux, de vos statues, de vos églises ; — je me représente une belle personne comme un temple dans lequel je voudrais entrer pour en voir les traits originaux et les légères esquisses, bien supérieurs, selon moi, même à la *Transfiguration* de Raphael.

« Telle est ma passion, et cette passion est égale à tout l'amour qui se peut ressentir pour les beaux-arts. Cette passion-là m'a conduit loin de chez moi, en France, et de France elle me mènera, j'espère, beaucoup plus loin. C'est un voyage paisible que fait le cœur à la poursuite des honnêtes et chastes émotions de la nature ; c'est la science divine de s'aimer les uns les autres un peu mieux, un peu plus que nous ne faisons. »

Le comte me dit des choses fort obligeantes à ce sujet; il ajouta poliment qu'il était très-redevable à Shakspeare de lui avoir fait connaître un homme tel que moi. « Mais, à propos, dit-il, ce Shakspeare est si préoccupé de ses grandes pensées, qu'il a oublié, c'est une bagatelle, de me dire votre nom. Vous voilà donc dans la nécessité de vous nommer vous-même. »

Rien ne m'embarrasse plus que d'être obligé de dire moi-même, à quelqu'un, qui je suis. — Je parle plus aisément d'un autre que de moi-même; et j'ai souvent souhaité de pouvoir faire ma propre exhibition en un seul mot, pour en finir. — Ce fut le seul moment et la seule occasion dans ma vie où je pus me satisfaire à cet égard. — Shakspeare était sous mes yeux; je me souvins que mon nom était dans la tragédie d'*Hamlet*; je cherchai immédiatement la scène des Fossoyeurs, au cinquième acte, et, posant le doigt sur le nom d'Yorick, je présentai le volume au comte. « Me voici, lui dis-je. »

Il importe peu de savoir si la réalité de ma personne avait effacé ou non de l'esprit du comte le souvenir du crâne de notre pauvre Yorick, — ou par quelle magie il se trompa de sept ou huit siècles. —

Ce qui est vrai, c'est que les Français ont bien plus vite trouvé une image qu'un raisonnement.—Rien ne m'étonne en ce monde, et encore moins ces sortes de méprises... Par exemple, moi qui vous parle, je me suis avisé de faire quelques volumes de sermons bons ou mauvais; et à ce sujet, l'un de nos évêques, dont je révère d'ailleurs la candeur et la piété, me disait un jour qu'il n'avait pas la patience de feuilleter des sermons qui avaient été composés par le bouffon du roi de Danemark. « Mais, Monseigneur, lui dis-je, il y a par le monde deux Yorick bien distincts. Le Yorick I[er] dont vous parlez est mort en effet, et enterré depuis huit cents ans au moins...; il florissait à la cour d'Horwendillus..... Mais l'autre Yorick n'a brillé dans aucune cour, et c'est moi qui suis cet autre Yorick... » Il secoua la tête. « Mon Dieu! Monseigneur, ajoutai-je, vous voudriez donc me faire penser que vous pourriez confondre Alexandre le Grand avec l'Alexandre dont parle saint Paul, et qui n'était qu'un chaudronnier? — Croyez-vous, me dit-il? Et véritablement n'est-ce pas le même homme?

—Ah! Monseigneur! si le roi de Macédoine pou-

vait vous donner un meilleur évêché, je suis bien sûr que Votre Grandeur ne parlerait pas ainsi. »

Le comte de B..... tomba dans la même erreur que mon évêque :

« Vous êtes donc maître Yorick? s'écria-t-il. — Oui, je suis Yorick... — Vous?..—Oui, moi-même, moi qui ai l'honneur de vous parler. — Bon Dieu! dit-il en m'embrassant, vous êtes Yorick! »

Il mit aussitôt le volume de Shakspeare dans sa poche, et me laissa tout seul dans son cabinet.





XLV

LE PASSE-TEMPS.

Je ne pouvais guère comprendre comment il se faisait que le comte de B... fût sorti en si grande hâte de son appartement, ni pourquoi donc il avait mis ce volume de Shakspeare dans sa poche..... Mais des mystères qui s'expliquent d'eux-mêmes

par la suite ne valent pas le temps que l'on perd à vouloir les pénétrer... J'aimais beaucoup mieux lire Shakspeare..... Je pris un des volumes qui étaient sur la table, et le volume s'ouvrit à cette charmante comédie intitulée : *Beaucoup de bruit pour rien*. Du fauteuil où j'étais assis, je me transportai sur-le-champ en pleine Sicile ; et là, j'entrai si avant dans les intérêts et dans les amours de don Pèdre, de Benoît et de Béatrix, que je ne songeai plus ni à Versailles, ni au comte, ni au passe-port.

Heureuse et chère souplesse de l'esprit humain ! à l'instant même, la douce illusion peut s'en rendre la maîtresse souveraine, et l'emporter loin des ennuis de l'attente. Il y a longtemps que je serais mort si je n'avais pas eu ma libre entrée dans les domaines enchantés de l'imagination. Un sentier est-il trop rude pour mes pieds, ou trop escarpé pour mes forces? — je m'abstiens de le parcourir ; — à l'instant même je vais chercher un chemin de traverse uni, velouté, que l'imagination a jonché de roses dans leurs frais boutons. Après quelques tours, au gré de mon caprice, je reviens plus robuste et plus reposé. — Ainsi,

chaque fois que le mal m'accable, et que ce monde ne m'offre aucune retraite pour m'y soustraire, je quitte le monde vulgaire et je m'en vais par les sentiers de mon choix; et comme j'ai une idée beaucoup plus nette des Champs-Élysées que du paradis chrétien, je fais comme le pieux Énée, j'entre par force parmi ces ombres errantes. La première qui vient à moi, c'est l'ombre pensive de la Didon abandonnée... Soudain elle aperçoit l'infidèle, et par un détour silencieux elle évite l'ingrat qui l'a déshonorée et perdue. Moi, cependant, je partage cette émotion profonde, et je me mets à pleurer sur cette pauvre ombre, comme je pleurais au collége en lisant le quatrième chant de l'*Énéide*.

Certainement, ce n'est pas là courir après une ombre vaine et se tourmenter inutilement pour la saisir : en fait de tourment, parlez-moi du bon sens quand il veut faire de l'enthousiasme. — Mais le bon Dieu a mis en moi cette précieuse faculté de pouvoir opposer sur l'heure, à une sensation triste et mauvaise, un honnête sentiment de gaieté et de bonheur.

J'en étais au troisième acte de cette comédie que

nous jouons tous les uns et les autres : *Beaucoup de bruit pour rien*, lorsque le comte de B... entra, — avec mon passe-port à la main. « M. le duc de Choiseul, me dit-il, est un aussi bon prophète qu'il est un grand homme d'État. « Celui qui rit, m'a-t-il « dit, ne sera jamais un homme dangereux : voilà « votre passe-port. » « Pour tout autre que pour le bouffon du roi il m'eût fallu au moins deux grandes heures.... — Mais, monsieur le comte, lui dis-je, je ne suis pas le bouffon du roi.... — Mais vous êtes bien Yorick? — Oui. — Et vous riez, vous plaisantez? — Je ris, je plaisante tant que je puis; mais je ne suis point payé pour cela... C'est toujours à mes frais que je suis joyeux.

Nous n'avons plus, monsieur le comte, de bouffons à la cour; le dernier des bouffons était en charge sous le règne licencieux de Charles II. Nos mœurs, depuis ce temps, se sont si fort épurées, nos grands seigneurs sont si désintéressés, qu'ils ne désirent plus rien que l'honneur et la fortune de leur patrie ; nos dames sont toutes si modestes, si réservées, si chastes, si dévotes... Ah ! monsieur le comte, que voudriez-vous faire d'un bouffon ? Un bouffon ! Eh ! parmi tant de vertus des deux sexes,

que ferait un bouffon de toute sa raillerie et de tout son esprit?...

— Pour cela, s'écria le comte, c'est du *persiflage* tout pur.





XLVI.

PASSE-PORT.

Le passe-port était adressé à tous les gouverneurs, lieutenants, commandants, officiers-généraux, et à tous officiers de guerre et de justice, pour qu'ils eussent à laisser circuler librement M. Yorick, le bouffon du roi, et son bagage, l'un portant l'autre..., et à leur donner aide et protection au besoin; rien n'y manquait. J'avoue cependant que la gloire d'avoir obtenu ce passe-port en si peu d'instants

me paraissait quelque peu ternie par la figure que j'y faisais. — Mais quels biens, dans ce monde, sont sans mélange? Je connais de graves théologiens qui vont jusqu'à soutenir que la jouissance même est accompagnée d'une plainte, et que la plus délicieuse de toutes se termine ordinairement par quelque chose qui ressemble à une convulsion.

Je me souviens que le grave et savant Bevoriskius, dans son *Commentaire sur les générations d'Adam*, s'interrompt, au milieu d'une note commencée, pour parler d'un couple de moineaux qui étaient sur le bord extérieur de sa fenêtre, et qui l'avaient tellement distrait de sa dissertation, qu'ils lui firent perdre enfin le fil de sa généalogie.

« Cela est étrange! s'écrie-t-il, mais le fait n'en « est pas moins vrai. Ils me troublaient par leurs « caresses... J'eus la curiosité de les marquer une « à une avec ma plume, et le moineau mâle, « dans le peu de temps qu'il m'aurait fallu pour « finir ma note, caressa la femelle vingt-trois fois, « plus, une demi-fois.

« Que le ciel répand de bienfaits sur ses créa- « tures! » ajoute Bevoriskius.

Et c'est le plus grave de tes frères, ô malheureux Yorick! qui raconte en si bon lieu ce que tu ne peux pas copier dans ton cabinet sans rougir jusqu'au blanc des yeux!

Mais cette anecdote n'a rien de commun avec mes voyages... Je vous demande deux fois..., je vous demande trois fois pardon de cette digression.





XLVII

CARACTÈRES.

« Hé bien ! me dit le comte, après qu'il m'eut donné mon passe-port, comment trouvez-vous les Français ? »

Le lecteur peut bien penser qu'après tant de politesses reçues en France, je ne pouvais répondre à cette question que d'une manière fort polie…

« *Passe pour cela*, dit le comte; mais parlez

franchement : trouvez-vous dans les Français cette urbanité dont on leur fait honneur dans toute l'Europe? — Tout ce que j'ai vu, lui dis-je, me confirme dans cette opinion. — Oh! oui, dit le comte, les Français sont polis... — Jusqu'à l'excès, répliquai-je. »

Ce mot *à l'excès* le frappa : il prétendait que j'entendais par là plus que je ne disais. — Je m'en défendis longtemps et du mieux que je pus. — Il insista en soutenant que j'avais une arrière-pensée, et il m'engagea à parler sans détour.

« M'est avis, monsieur le comte, lui dis-je, qu'il en est des questions que l'on s'adresse dans la société, comme de la musique : on a besoin d'une clef pour parler, aussi bien que pour chanter. Une note exprimée trop haut ou trop bas dérange tout le système de l'harmonie. » Le comte de B... me répondit qu'il ne savait pas la musique, et me pria d'employer une autre métaphore. « Une nation de gens bien élevés, monsieur le comte, lui dis-je enfin, a pour son tributaire le monde entier. La politesse, en elle-même, a ceci de commun avec le beau sexe, qu'elle a tant de charmes, qu'on est toujours un peu honteux d'avancer que la politesse

peut être trop polie; c'est comme si l'on osait soutenir qu'il y a des femmes trop belles. — Il y a, même dans la perfection, une certaine limite que l'homme sage ne doit pas dépasser. Si par malheur il va plus loin, il change plutôt de qualités qu'il n'en gagne de nouvelles. Non pas que je veuille faire ici aucune application directe ou indirecte à la politesse des Français; mais si jamais, à force de soins sur eux-mêmes, les Anglais, par exemple, parvenaient à cette politesse toute française, il arriverait, à coup sûr, que s'ils ne perdaient pas en même temps cette politesse du cœur qui engage les hommes à faire plutôt des actes de bienfaisance que de pure civilité, ils perdraient tout au moins ce caractère original et varié qui les distingue, non-seulement les uns des autres, mais qui les distingue aussi de tout le reste de l'univers. »

Disant cela, je fouillai dans ma poche; j'en tirai quelques schellings frappés sous le roi Guillaume, et qui étaient aussi unis qu'une glace: ils pouvaient servir à expliquer convenablement ma proposition.

« Voyez, monsieur le comte, lui dis-je en déposant mes schellings sur son bureau : le frottement de ces pièces pendant soixante-dix ans

qu'elles ont passé par tant de mains, qu'elles se sont heurtées dans tant de poches différentes, les a rendues si semblables les unes aux autres, qu'à peine pouvez-vous distinguer celle-ci de celle-là.

« C'est ainsi que les Anglais, semblables aux anciennes médailles que l'on met à part et qui échappent au frottement de la circulation, conservent la même rudesse que la nature leur a donnée de sa main divine. Elles ne sont pas si agréables au toucher, je l'avoue, mais en revanche, la légende en est si lisible, que du premier coup d'œil on voit de quel roi elles portent l'effigie et le nom. Mais les Français, monsieur le comte, ajoutai-je, cherchant à adoucir ce que j'avais dit, ont tant d'excellentes qualités, qu'ils peuvent bien se passer de celle-là. Il n'y a point de peuple plus loyal, plus brave, plus généreux, plus spirituel et meilleur. S'ils ont un défaut..., c'est d'être trop sérieux.

— Mon Dieu ! s'écria le comte en se levant avec surprise...

« Mais vous plaisantez, maître Yorick... » Je mis ma main sur mon cœur, et je l'assurai gravement que ce que je disais là je le pensais en effet.

Le comte me répondit qu'il était bien chagrin

d'être obligé de me quitter si tôt, qu'il eût été curieux de savoir comment je soutiendrais mon dire; mais il devait dîner, tout à l'heure, chez M. le duc de Choiseul.

« J'espère, me dit-il, que vous ne trouverez pas Versailles trop éloigné de Paris et que vous viendrez dîner avec moi. Peut-être qu'alors vous aurez changé d'opinion, ou bien j'aurai la joie de voir comment vous la saurez défendre. En ce cas, monsieur l'Anglais, vous ferez bien d'arriver armé de toutes pièces, car vous aurez un rude assaut à soutenir. » Je promis au comte de B... que j'aurais l'honneur de dîner avec lui avant mon départ pour l'Italie, et je pris congé de lui.





XLVIII

LA TENTATION.

De retour à Paris, et comme je rentrais dans mon hôtel, le portier vint me dire qu'une jeune fille était venue, un carton à la main, me demander un instant avant mon retour. « Je ne sais, dit-il, si elle est encore chez Monsieur. » Je pris la clef de ma chambre, et je trouvai dans l'escalier la jeune fille qui descendait lentement.

C'était mon aimable rencontre du quai Conti. Madame de R.... l'avait envoyée chez une marchande de modes, à deux pas de l'hôtel de Modène,

et comme cette dame était encore à attendre ma visite, elle envoyait sa femme de chambre pour savoir si par hasard j'étais encore à Paris, et ce qu'était devenue la lettre à son adresse.

Il fallait répondre : je montai dans ma chambre; la jeune fille me suivit pour attendre une minute ou deux que j'eusse écrit mon billet.

C'était une belle et tranquille soirée de la fin du mois de mai. Les rideaux de la fenêtre, faits pareils aux rideaux du lit, de taffetas cramoisi, étaient entièrement fermés... Le soleil couchant jetait à travers l'étoffe un si doux et si puissant effet sur le visage charmant de cette belle personne, que je crus qu'elle rougissait... Cette idée me fit rougir moi-même... Nous étions seuls, et à ces causes, je me sentis rougir une seconde fois sous ma première rougeur.

Il y a une agréable espèce de rougeur qui n'est qu'à moitié criminelle, et qui provient plutôt du sang que de l'homme lui-même... Le cœur l'envoie avec impétuosité, et la vertu vole à sa suite,—non pas pour la rappeler, mais pour en rendre la sensation plus délicieuse...; ils vont l'un et l'autre de compagnie.

Mais comment le décrire cet aimable enivrement? Je sentis d'abord quelque chose en moi qui n'était pas très-conforme à la leçon de vertu que j'avais donnée la veille sur le quai de Conti ; je cherchai une carte pendant cinq ou six minutes, quoique je susse que je n'en avais point... Je pris une plume..., je la remis à sa place ; ma main tremblait..., j'avais le diable au corps...

Je sais aussi bien que tout autre que le diable est un ennemi qui s'enfuit si on lui résiste ; mais il est rare que je lui résiste, de peur d'être blessé au combat, quoique vainqueur... ; j'aime mieux, pour plus de sûreté, céder le triomphe ; et alors c'est moi-même qui m'enfuis et qui lui cède la place comme s'il était le vainqueur.

La jeune fille s'approcha de la table à écrire, où je cherchais si inutilement une carte... Elle prit d'abord la plume que j'avais laissée là, et elle me la présenta d'une si charmante façon, d'une voix si douce, qu'avec un peu plus de hardiesse j'allais prendre la plume à tout risque. « Mais, ma chère, je n'ai rien sur quoi je puisse écrire. — Qu'importe? écrivez, dit-elle naïvement, sur la première chose venue. »

Ah! je fus tenté de lui dire : Je vais donc écrire sur tes lèvres.

« Mais je suis perdu, me dis-je, si je fais cela. » Je la pris par la main, je la menai vers la porte, en la priant de ne point oublier la leçon que je lui avais donnée. — Elle m'assura qu'elle s'en souvenait toujours, et, dans l'ardeur de sa promesse, elle mit ses deux mains dans les miennes. Le



moyen, je vous prie, de ne pas serrer ces deux belles mains? J'aurais bien voulu ne pas les tenir plus longtemps, et cependant l'instant d'après je les tenais encore... Elle et moi nous gardions le silence; j'étais si occupé à me sermonner moi-même!

Quel combat! et à l'instant même où je m'en croyais sorti avec honneur, je voyais que c'était à recommencer. A cette seule idée, je sentis tout mon courage défaillir.

Le lit n'était qu'à deux pas de nous. — Je tenais encore ces deux belles mains, — et je ne sais comment cela se fit, — je ne lui dis pas de s'y asseoir, — je ne l'y attirai pas, — je ne pensais même pas que le lit fût si proche. — Quoi qu'il en soit, nous nous trouvâmes tous les deux assis sur le pied de mon lit.

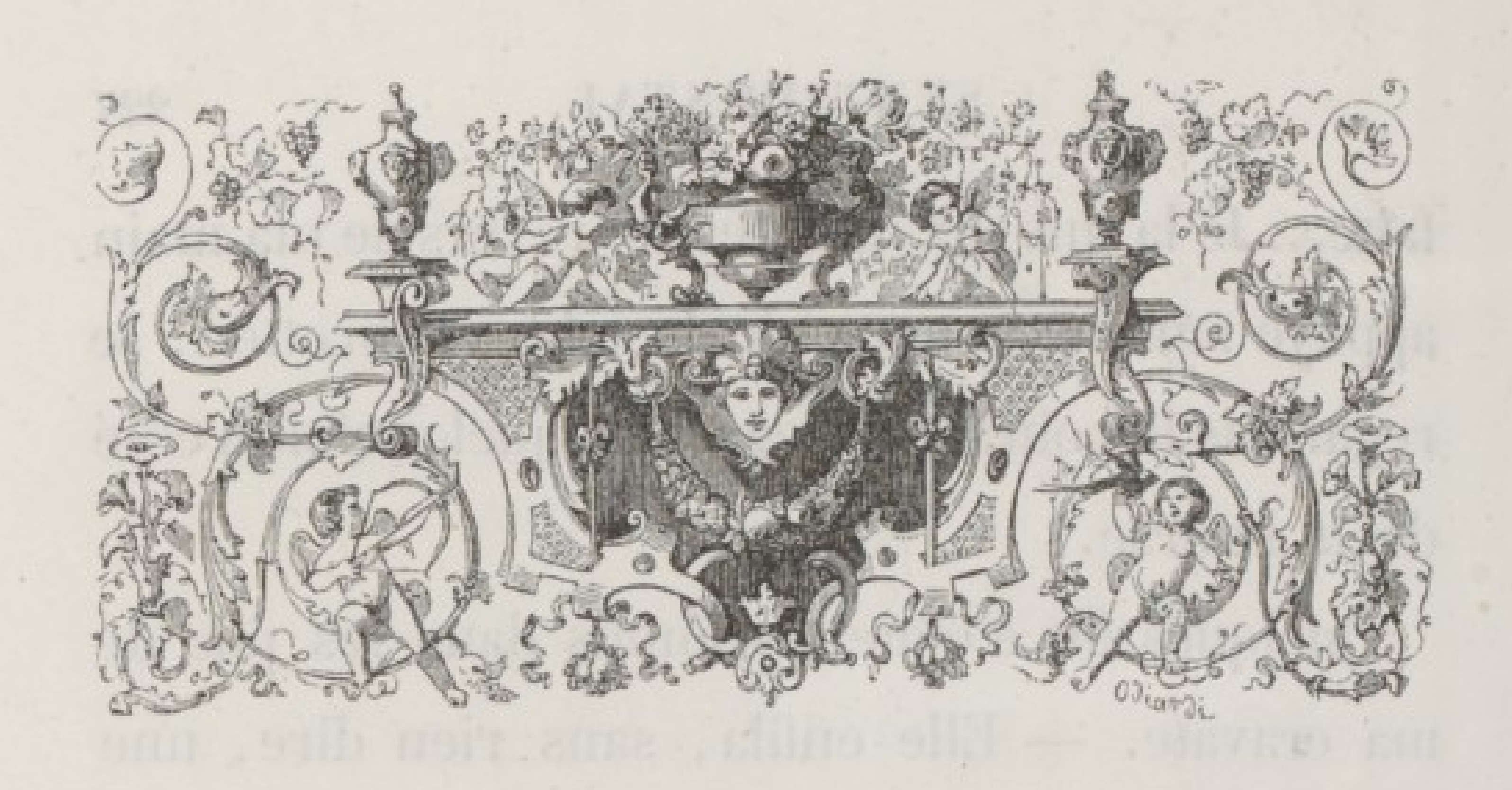
« Il faut, dit-elle, que je vous montre la petite bourse que j'ai faite ce matin pour mettre votre écu... » Elle la chercha dans sa poche droite, qui était de mon côté, et la chercha pendant quelque temps; elle la chercha ensuite dans sa poche gauche, et, ne la trouvant point, elle craignait de l'avoir perdue... Je n'ai jamais eu de ma vie plus de patience... Enfin, la bourse se trouva dans la poche droite, et elle me la fit voir d'une façon triomphante; c'était une petite bourse de taffetas vert doublé de satin blanc piqué; elle n'était pas plus grande qu'il ne fallait pour contenir un seul écu. Elle me la mit dans la main; elle était joliment


ONY JOHANNET
QUARTLEY

faite... Je la tins dix minutes, le revers de ma main appuyé sur les genoux de la jolie soubrette... Je regardais la bourse; je regardais quelquefois à côté de la bourse.

Quelques fils s'étaient rompus dans les plis de ma cravate. — Elle enfila, sans rien dire, une petite aiguille, et elle fit une reprise à la dentelle. — Je prévis alors tout le danger que courait ma gloire.— Sa main, encore une fois, qu'elle faisait passer et repasser en silence autour de mon cou, agitait violemment les lauriers que mon imagination avait placés sur mon front superbe.

La boucle d'un de ses souliers s'était lâchée en marchant. « Voyez, dit-elle, en levant son petit pied si mignon, j'allais la perdre si je ne m'en étais pas aperçue. » Je ne pouvais pas faire moins, en reconnaissance du soin qu'elle avait pris de raccommoder mon col, que de rattacher sa boucle.— Lorsque j'eus fini, je levai l'autre pied pour voir si la boucle droite était à la hauteur de la boucle gauche...; le mouvement fut un peu brusque..., la belle fille fut renversée... Et alors...



XLIX

LA CONQUÊTE.

Oui, et alors!.. — O vous dont la tète est froide comme l'argile, dont le cœur est à peine tiède ;— vous, sur qui la passion n'a pas de prise, ou bien qui remplacez l'amour par le raisonnement, dites-moi cependant où est le grand crime de s'abandonner aux passions de sa tête et de son cœur; dites-moi comment on peut demander compte à l'esprit, des mouvements spontanés auxquels il obéit, ou plutôt demandez-le au Tout-Puissant, qui

tient en ses mains tous les esprits et tous les cœurs!

Si la nature, lorsqu'elle a fabriqué cette toile honnête de la bienveillance universelle, a entrelacé dans ce loyal tissu quelques légers fils d'amour et de désir, faut-il déchirer toute la trame pour les en arracher? « Oh! réservez vos foudres pour ces tristes stoïciens, vous, l'arbitre souverain de la nature! m'écriai-je en moi-même. Quelle que soit l'épreuve que tu exiges de mon courage, quel que soit le péril où je me trouve exposé, quel que soit le danger de ma position, laisse-moi, mon Dieu, laisse-moi ma part tout entière dans les passions de la nature humaine. J'ai toute confiance que je ne succomberai pas à la peine, si je sais regarder en face dans les nobles instincts; car tu es juste, tu es bon, nous sommes l'œuvre de ta justice et de ta miséricorde, et nous ne pouvons pas succomber en criminels sous les sentiments que toi-même nous as donnés.»

Cette courte prière achevée, je relevai la jeune fille. Je la pris par la main et je la conduisis hors de la chambre. — Elle se tint près de moi jusqu'à ce que j'eusse fermé la porte et que j'en eusse

mis la clef dans ma poche.— Alors la victoire était décidée,— et seulement alors je lui donnai un baiser sur la joue... Et, la prenant de nouveau par la main, je la conduisis saine et sauve jusqu'à la porte de la rue.





I.

LE MYSTÈRE.

Il ne faut pas être un grand philosophe pour avoir déjà deviné que remonter tout de suite dans ma chambre, c'était impossible. Figurez-vous quelque tendre et brûlant adagio remplacé par un froid récitatif! — Non, certes, et ce ne fut pas déjà une trop grande distraction que de rester sur le seuil de la porte à regarder passer les gens dans la rue, à deviner, rien qu'à leur démarche, qui donc ils pouvaient être. — Toutefois, il y en eut un

dans le nombre qui dérangea toutes mes combinaisons les plus habiles et mes plus savantes suppositions.

C'était un grand homme sec, d'un air très-gravement philosophique et d'une mine hâlée, qui



passait et repassait gravement dans la rue, sans aller jamais au delà de soixante pas de chaque côté de la porte. Il paraissait avoir à peu près cinquante-deux ans; il portait une petite canne sous le bras.—Son habit, sa veste et le reste étaient en

drap noir, un peu usé, mais encore propre. — A sa manière d'ôter son chapeau et d'accoster un grand nombre de passants je jugeai qu'il demandait l'aumône, et déjà je préparais quelque monnaie pour la lui donner lorsqu'il arriverait à moi; mais il passa sans me rien demander, et, cependant, à cinq pas de là il s'arrêta devant une chétive petite femme, qui avait l'air, à coup sûr, beaucoup moins disposée à l'aumône que je ne l'étais moi-même.—Celle-ci accostée, voici notre homme qui salue, chapeau bas, une autre femme qui traversait la rue.—Un gentilhomme d'un certain âge vint à passer gravement, — il fut suivi d'un petit jeune homme sautillant; — mon homme les laissa passer l'un et l'autre sans même leur tendre la main. Je restai à l'observer une bonne demi-heure, et durant tout ce temps-là son manége fut le même.

Il y avait dans tout ceci deux choses bien singulières, et qui firent, mais en vain, travailler ma pauvre tête. Et d'abord, pourquoi donc ne conter son histoire qu'aux femmes seulement? et ensuite, par quels mots tout-puissants arrivait-il à toucher toutes ces âmes féminines? Comment enfin ces mêmes paroles infaillibles n'étaient-elles pas es-

sayées une seule fois sur l'esprit des hommes qui passaient?

Deux autres circonstances compliquaient encore ce mystère : c'est qu'il disait tout bas à chaque femme ce qu'il avait à lui dire, et d'une façon qui avait plutôt l'air d'un secret confié que d'une demande ; c'est qu'ensuite il réussissait toujours.— Il n'arrêtait pas une seule femme que cette femme ne tirât sa bourse pour lui donner aussitôt quelque chose.

J'eus beau mettre mon esprit à la torture, je ne trouvai pas le mot de cette énigme.

Mais, Dieu merci, il y avait là de quoi m'occuper tout le reste de la soirée ;—je me retirai dans ma chambre pour y penser.





LI.

LE CAS DE CONSCIENCE.

Mon hôte me suivit immédiatement, et il me prévint, sans hésiter, que j'eusse à me pourvoir d'un logement ailleurs. « Pourquoi cela, mon cher hôte? — Pourquoi?... N'avez-vous donc pas eu pendant deux heures une jeune fille enfermée chez vous? Cela est contre toutes les règles de ma maison. — Fort bien! lui dis-je, et nous nous quitterons donc bons amis, car la jeune fille est sortie saine et sauve, et moi aussi; et vous, mon hôte,

je vous laisserai toute l'immaculation que vous pouviez avoir quand je suis venu me loger chez vous. — Vous en avez fait assez, reprit-il, pour perdre mon hôtel de réputation... Voyez plutôt, il n'y a pas à s'y tromper... » En même temps il me



montrait le pied du lit, où nous nous étions assis, elle et moi. L'argument, je l'avoue, n'était pas dépourvu de vraisemblance, mais j'avais l'âme trop fière pour chercher à m'excuser d'un crime que je n'avais pas commis. — Je répétai à cet homme timoré qu'il pouvait dormir en paix avec sa conscience, que je lui souhaitais une aussi bonne nuit

qu'à moi-même, et que je réglerais son compte le lendemain à déjeuner.

« Mon Dieu, dit-il, en se tenant par l'oreille, cela me serait bien égal de voir chez Monsieur une vingtaine de filles. — Et je n'ai jamais songé, moi, à en attirer une seule, lui dis-je en l'interrompant. — Pourvu, ajouta-t-il, que ce fût le matin... — Serait-ce donc, monsieur l'hôte, que d'une heure à l'autre, dans votre Paris, le vice devienne la vertu, et réciproquement? — Monsieur, dit l'hôte, du matin au soir, il y a une grande différence pour ce qui regarde la morale publique. » Je goûte une bonne distinction, et je ne pouvais pas me fâcher bien vivement contre cet homme. « J'avoue, poursuit-il, qu'il est nécessaire qu'un étranger puisse acheter librement des manchettes, des dentelles, des bas de soie... ; et, à tout prendre, quand une jeune femme qui vend de tout cela vient avec un carton..., je n'ai rien à y voir. — Qu'à cela ne tienne, mon cher hôte; votre conscience et la mienne sont à l'abri, car, sur ma foi, elle avait un carton à la main; mais je n'y ai pas regardé. — Monsieur n'a donc rien acheté? dit-il. — Absolument rien, lui dis-je. — C'est que je recom-

manderais à Monsieur une jeune fille qui le traitera en conscience. — A la bonne heure, mais il faut que je la voie *ce soir*.—Il me fit une profonde révérence, et se retira sans répliquer.

« Je vais donc triompher de cet homme et de sa conscience ! me dis-je ; mais quel profit m'en reviendra-t-il ? — Quel profit !... Je lui montrerai ce que c'est qu'une âme vile. — Et ensuite ?... et ensuite ?... Est-ce donc dans l'intérêt de l'humanité que je vais humilier cet homme ? N'est-ce pas plutôt par une vaine satisfaction d'amour-propre ? » En un mot, je n'avais à tout ceci aucune bonne réponse à me faire ; c'était pure méchanceté de ma part : l'homme moral chez moi était parti, il n'y avait plus que l'homme de mauvaise humeur.

Entra, sur l'entrefaite, une jeune grisette ; elle avait sous le bras sa boîte de dentelles. « A coup sûr, me dis-je à moi-même, je me sens prédestiné à ne lui rien acheter. »

De son côté, elle était fort en train de me montrer tout ce qu'elle avait ; mais il était difficile de me montrer quelque chose qui me plût. Cependant elle ne faisait pas semblant de s'apercevoir de mon indifférence.—Son petit magasin était ouvert ; elle

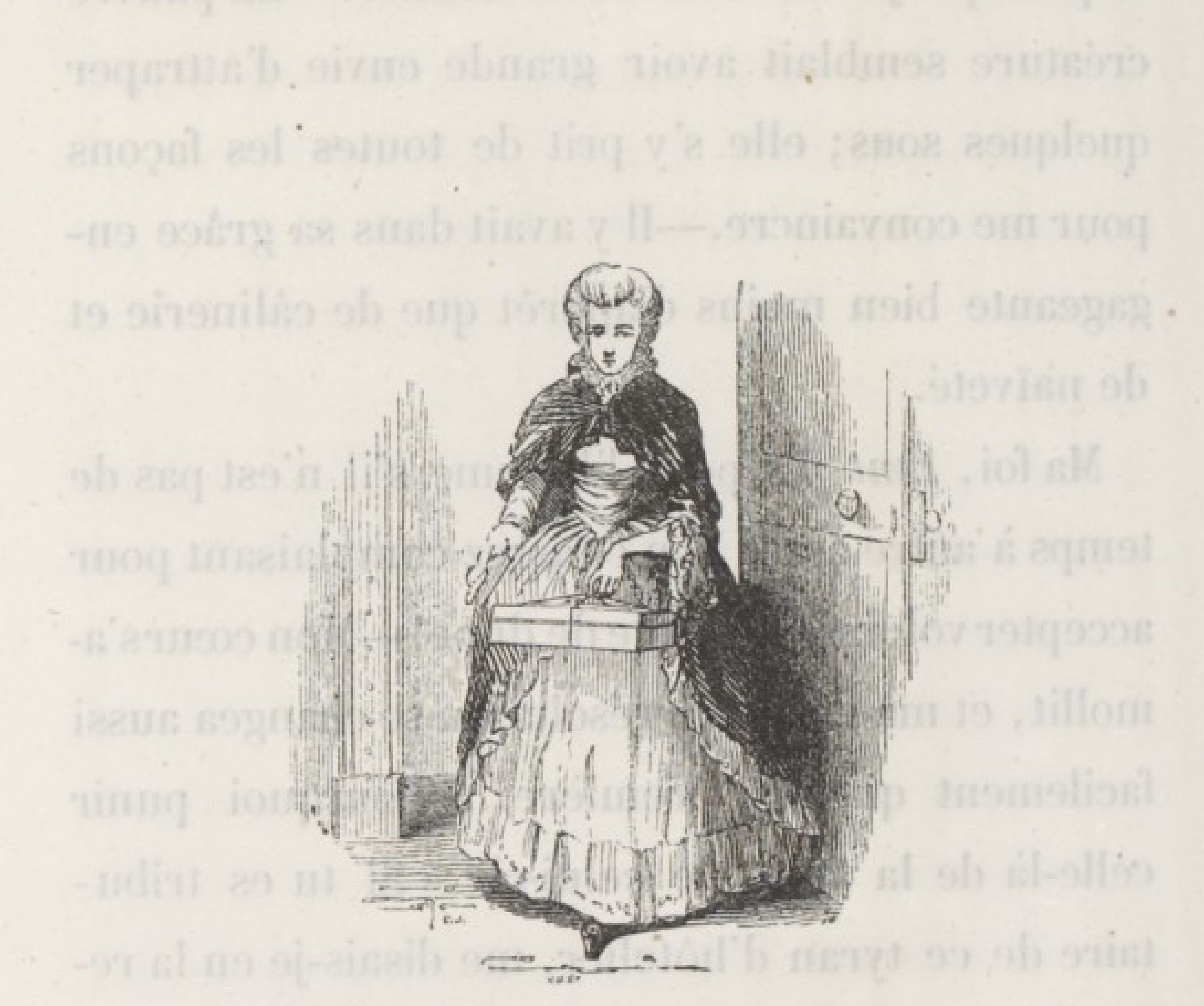
étala toutes ses dentelles, les déplia et les replia l'une après l'autre avec beaucoup de patience et de douceur. — Il ne tenait qu'à moi d'acheter ou de ne point acheter; — elle me laissait *tout* pour le prix que je voudrais lui en donner.—La pauvre créature semblait avoir grande envie d'attraper quelques sous; elle s'y prit de toutes les façons pour me convaincre.—Il y avait dans sa grâce engageante bien moins d'apprêt que de câlinerie et de naïveté.

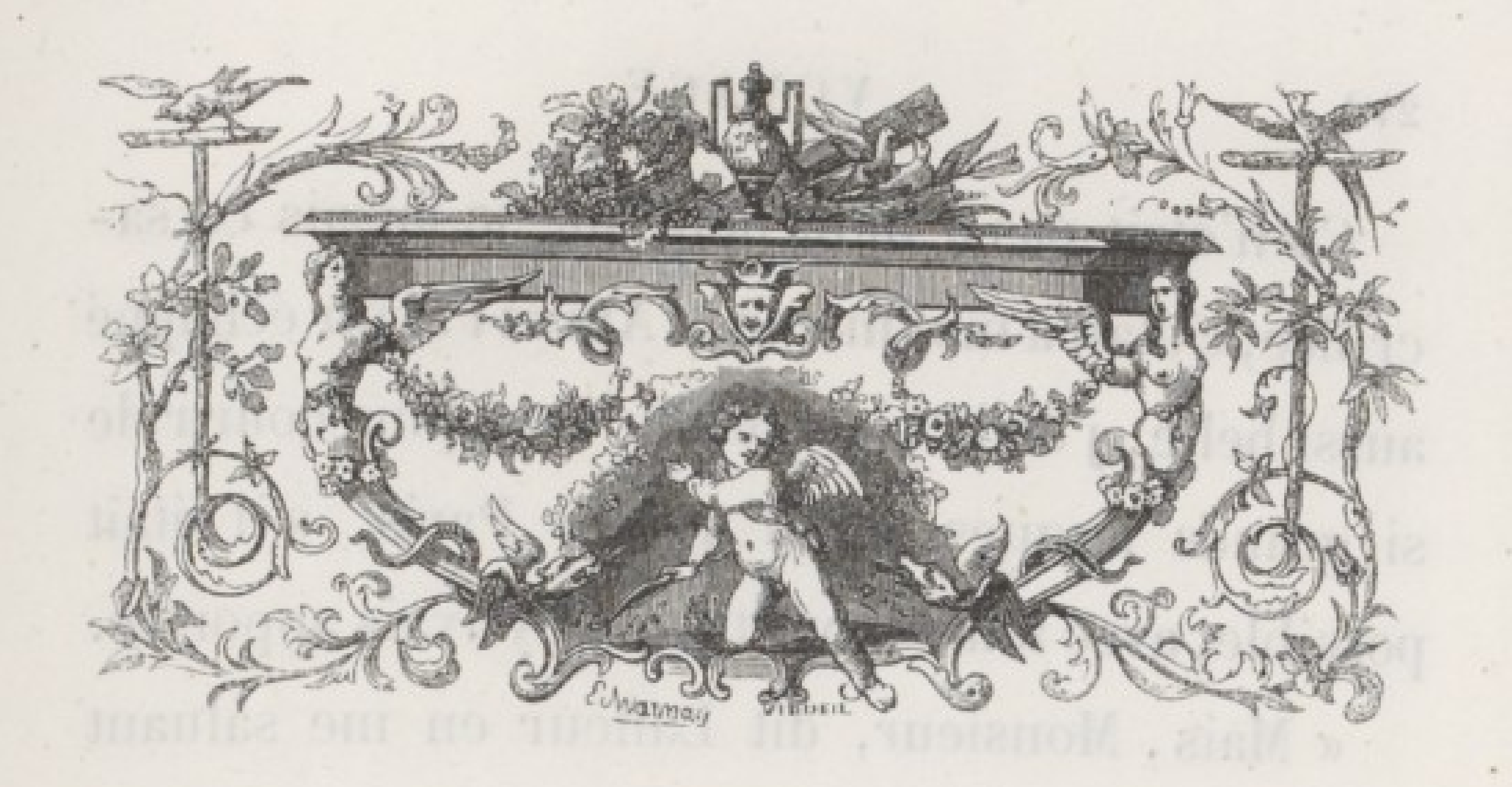
Ma foi, *tant pis* pour l'homme s'il n'est pas de temps à autre assez bon et assez complaisant pour accepter volontiers le rôle de dupe!—Mon cœur s'amollit, et ma dernière résolution se changea aussi facilement que la première... Pourquoi punir celle-là de la faute de celui-ci? « Si tu es tributaire de ce tyran d'hôtelier, me disais-je en la regardant en face, tu manges un pain bien dur. »

Je n'aurais eu que quatre louis d'or dans ma bourse, que je ne l'aurais pas renvoyée sans en dépenser trois... Je lui pris une paire de manchettes.

« Mais le maître d'hôtel va, sans doute, partager le bénéfice de cette pauvre enfant. — Et qu'im-

porte? Tant d'autres avant moi ont payé le même prix une mauvaise action dont ils n'ont même pas eu l'idée ! »





LII

L'ÉNIGME.

Lafleur, en me servant au souper, me dit que l'hôte était bien fâché de l'affront qu'il m'avait fait en me sommant de chercher un autre logis.

Un homme qui sait à sa juste valeur le prix d'une bonne nuit, ne se couche point avec de la rancune dans le cœur, s'il peut faire autrement. Je chargeai Lafleur d'assurer l'hôtelier que j'étais fâché moi-même de lui avoir donné occasion de me faire ce mauvais compliment : « Vous pouvez même ajouter que si la jeune fille revenait encore, je ne veux plus la recevoir. »

Ce n'était pas à mon hôte que je faisais ce sacrifice, c'était à moi-même... Après l'avoir échappé aussi belle, j'étais bien résolu à ne plus courir de si grands risques, et à quitter Paris, s'il était possible, avec toute la vertu que j'y avais apportée.

« Mais, Monsieur, dit Lafleur en me saluant jusqu'à terre, franchement, ce n'est pas agir en gentilhomme... Monsieur, d'ailleurs, peut changer de pensée; et si par hasard Monsieur voulait s'*amuser*, Monsieur est le maître, je pense... — Je ne comprends pas que l'on puisse se divertir ainsi, maître Lafleur!

— Mon Dieu!..» dit Lafleur en ôtant le couvert.

Il alla souper; il revint une heure après pour me mettre au lit. Personne n'était plus attentif que lui d'ordinaire; mais ce soir-là il était encore plus officieux que de coutume. — A coup sûr, il avait une demande à m'adresser, mais quelle demande?—Il est vrai que je ne me mis pas beaucoup en peine de le savoir. J'avais, à part moi, une autre énigme plus intéressante : c'était le manége de l'homme que j'avais vu demandant l'aumône devant la porte de l'hôte. A tout prix, j'aurais voulu pénétrer ce mystère, non pas que la

curiosité m'y poussât,—fi donc! pour satisfaire purement et simplement un instinct curieux, je ne donnerais pas une obole. Mais un secret qui amollissait si promptement et si puissamment le cœur du beau sexe était, à mon avis, un secret qui valait bien la pierre philosophale.—Si les deux Indes m'eussent appartenu, j'en aurais donné une des deux pour le savoir.

Tel était le mystère qui m'occupait.—Je le tournai et le retournai inutilement toute la nuit dans ma tête, et le lendemain, à mon réveil, je me trouvai l'esprit tout aussi harassé que le roi de Babylone après son fameux rêve... Mais aussi quelle énigme! Certainement, tous les savants de Paris, aussi bien que tous ceux de la Chaldée, auraient jeté leur langue aux chiens.





LIII

LE DIMANCHE.

Le lendemain était un dimanche. Lafleur entra chez moi avec le café, le petit pain et le beurre de mon déjeuner; le digne garçon s'était fait si élégant, que j'eus de la peine à le reconnaître.

En le prenant à Montreuil, je lui avais promis un chapeau neuf avec la ganse et le bouton d'argent et quatre louis d'or pour s'habiller à Paris. Véritablement il était impossible de tirer plus d'ajustements de moins d'argent.

Il avait acheté un bel et bon habit d'écarlate, et la culotte de la même étoffe. « Le tout aussi bon

que neuf, » disait Lafleur... Je lui sus mauvais gré de me dire qu'il avait fait cette emplette à la fri-



perie... L'habillement était si frais que quoique je susse bien qu'il ne pouvait pas être tout neuf,

j'aurais voulu pouvoir m'imaginer que j'avais fait faire cet habillement tout exprès pour Lafleur.

Mais c'est une délicatesse à laquelle on ne fait pas grande attention à Paris.

La veste qu'il avait achetée était de satin bleu, assez galamment brodée en or, un peu plus usée que le reste, il est vrai, mais encore de fort bonne apparence; le bleu n'était pas trop foncé, et il s'assortissait très-bien avec l'habit et la culotte. Il avait su tirer encore de ces mêmes éternels quatre louis une bourse à cheveux neuve avec un solitaire; il avait tant insisté auprès du fripier, qu'il en avait obtenu des jarretières d'or aux genouillères de sa culotte. Enfin il avait acheté de son argent des manchettes brodées qui coûtaient quatre francs, et une paire de bas de soie blancs qui en coûtaient cinq. Mais ce qui nous rehaussait encore plus que toutes ces magnificences, c'était la jolie tête que nous avait donnée la nature, et qui ne nous coûtait pas un sou.

Ainsi vêtu, et frisé dans le dernier goût, son gros bouquet à la boutonnière, il entra triomphalement dans ma chambre. Il y avait dans tout son maintien un air de fête et de propreté qui me rap-

pela que c'était dimanche. Aussitôt, en combinant cette parure et ce dimanche, j'en tirai cette conclusion, que Lafleur voulait justement me demander la permission de passer ce jour-là comme on le passe à Paris. — J'en étais là de ma conjecture, lorsque d'un air timide, mêlé cependant d'une sorte de confiance, il me pria de lui accorder la journée entière, en ajoutant ingénûment que c'était pour faire le galant *vis-à-vis* de sa maîtresse.

Or, j'avais moi-même précisément à faire le galant *vis-à-vis* de madame de R..... J'avais gardé tout exprès mon carrosse de remise, et ma vanité n'aurait pas été peu flattée qu'un domestique aussi élégant se dandinât derrière ma voiture... Ce n'était donc pas sans peine que je me privais de la grande parure de mons Lafleur en cette occasion.

Mais dans ces petits contre-temps de la vie, à quoi bon le raisonnement? il suffit d'avoir du cœur. Il est vrai que dans le contrat que nous passons avec notre domestique, il nous vend sa liberté; mais il ne nous vend pas en même temps les sentiments de son âme. Ceux qui nous servent

sont des hommes enfin, ils sont de chair et de sang comme nous, ils ont leur vanité, leurs passions; et s'ils ont leur maître, ils ont bien le droit d'avoir aussi leur maîtresse... — Ils ont mis à prix leur *abnégation*, il est vrai, mais à certaines conditions tacites... Et pourtant, malgré tous leurs droits, ils ont souvent de si singulières volontés, — si déraisonnables, — que si l'on n'était pas leur maître on pourrait leur apprendre leur métier de serviteur. — Il est vrai, mais quand je viens à juger que votre valet peut vous répondre :

« Eh! Monsieur, vous ne le savez que trop, je suis fait pour vous obéir! » je me sens désarmé à l'instant même.

« Soit! lui dis-je; toute la journée est à toi, Lafleur.

« Mais quelle espèce de maîtresse as-tu donc faite depuis si peu de temps que tu es à Paris?... » Et Lafleur, la main sur sa poitrine, me dit que c'était une *demoiselle* qu'il avait vue chez M. le comte de B..... Lafleur avait un cœur tout naturellement ouvert, et, à dire vrai, aussi facile à dompter que celui de son digne maître... Mais

comment cette passion lui vint-elle? Dieu le sait. Tout ce qu'il m'en dit, c'est que, comme j'étais chez le comte, il avait fait amitié avec la jeune personne, tout au bas de l'escalier; pendant que je gagnais la protection du maître, Lafleur avait su se mettre dans les bonnes grâces de la donzelle. Elle devait venir ce jour-là à Paris avec deux ou trois autres personnes de la maison de M. le comte, et Lafleur avait fait la partie de passer la journée avec elles sur les boulevards.

Peuple heureux entre tous! au moins, une fois la semaine, laissent-ils de côté les travaux et les ennuis! Ils dansent, ils chantent, ils portent si gaiement le fardeau de la vie, si lourd chez les autres nations!





LIV

OCCUPATION IMPRÉVUE.

PARIS.

Lafleur, sans y songer plus que moi, m'avait laissé de quoi m'amuser tout le jour.

Il m'avait apporté le beurre sur une feuille de figuier. La chaleur était grande, et il avait placé, en guise d'assiette, entre sa main et la feuille de figuier, un méchant morceau de papier. Je lui dis de mettre le tout sur la table, la feuille, le beurre,

le papier; et comme le congé que je lui avais donné m'avait déterminé à passer chez moi toute la journée, je lui dis qu'il prévînt le traiteur que je dînerais à l'hôtel; il partit, et, resté seul, je me mis à déjeuner.

Lorsque j'eus fini, je jetai la feuille de figuier par la fenêtre. J'allais en faire autant de la feuille de papier, mais c'était une feuille imprimée. J'y jetai les yeux, j'en lus une ligne, puis une autre ligne, et, mon intérêt une fois excité, je fermai la fenêtre, près de laquelle j'approchai un fauteuil, et je me mis à lire tout de bon.

C'était du vieux français qui paraissait contemporain de Rabelais; c'était peut-être, autant que je m'y puis connaître, de Rabelais lui-même. Bien plus, ces vieux caractères étaient si effacés par l'humidité et par l'injure du temps, que j'eus bien de la peine à en tirer quelque chose. Bientôt je m'arrêtai au milieu de ma lecture pour écrire une lettre à mon ami Eugène. — Ma lettre écrite, je repris le chiffon. — Impatienté de nouveau, je vous écrivis à vous aussi, ma chère Élisa! — Une troisième fois irrité par la difficulté de débrouiller le maudit papier, je le repris encore : cette difficulté

que j'éprouvais à en deviner le sens ne faisait qu'enflammer mon désir.

— Le dîner vint. Je réveillai mes esprits par une bouteille de vin de Bourgogne, et je repris ma tâche de plus belle. — Enfin, après deux ou trois heures d'une application tout à fait digne de Gruter ou de Spon, lorsqu'ils appliquent toutes les forces de leur esprit à trouver le sens d'une inscription insignifiante, je crus m'apercevoir que je comprenais ce que je lisais… — Pour m'en assurer davantage, je m'imaginai qu'il n'y avait pas de meilleur moyen que de traduire la chose en anglais. Je m'en occupai à loisir comme un homme qui écrit des maximes, tantôt faisant quelques tours dans ma chambre, tantôt me mettant à la fenêtre ; — puis je reprenais ma plume. — A neuf heures du soir, mon travail était achevé. — Alors je me mis à lire couramment ce qui suit :





LV

LE FRAGMENT.

..... Or, comme la femme du notaire disputait sur ce point un peu trop vivement avec le notaire : « Je voudrais, dit l'homme en jetant par terre le parchemin, qu'il y eût ici un autre notaire pour prendre acte de tout ceci.

— Et que feriez-vous alors ? dit-elle en se levant

précipitamment... » La femme du notaire était une petite femme vaine et colère..., et le notaire, pour éviter une scène, jugea à propos de répondre avec douceur : « J'irais, dit-il, me mettre au lit... — Vous pouvez aller au diable, » répliqua la femme du notaire.

Or, il n'y avait qu'un seul lit dans tout l'appartement, parce que ce n'est pas la mode à Paris de meubler plus d'une pièce de chaque logis. — Le notaire, qui ne se souciait guère de coucher avec une femme qui venait de l'envoyer au diable, prit son chapeau, sa canne, son manteau court, et sortit de la maison. — La nuit était noire, il faisait grand vent et grande pluie, et il se dirigeait non sans peine vers le Pont-Neuf.

Quiconque, une seule fois dans sa vie, a traversé le Pont-Neuf, doit avouer que c'est le pont le plus beau, le plus noble, le plus léger, le mieux éclairé, le plus long, le plus large pont, — neuf ou non, — qui ait jamais réuni la rive droite et la rive gauche d'une rivière....

(*A ce trait, on dirait que l'auteur du fragment n'était pas Français.*)

Le seul reproche que les théologiens, les doc-

teurs de Sorbonne et tous les casuistes fassent au Pont-Neuf, c'est que, s'il fait du vent à Paris, ou seulement aux environs de Paris, — du vent de quoi remplir un bonnet, — il n'y a point d'endroit dans tout le reste de la ville plus rempli de jurements et de blasphèmes... Et cela se comprend, mes bons amis : le vent du Pont-Neuf a tant de violence, tant d'énergie, il procède par rafales si subites, il prend si peu la peine de vous crier *Gare donc!* que sur cinquante personnes qui le traversent le chapeau sur la tête, il n'y en a pas une qui ne coure le risque de cinquante sous, qui est le prix courant du susdit couvre-chef.

Le pauvre notaire, dans cette bourrasque, soutenait son chapeau du bout de sa canne; mais,



comme il passait justement auprès de la sen-

tinelle, le bout de sa canne accrocha par la ganse le tricorne du soldat, et le vent, qui n'avait presque plus rien à faire, l'emporta dans la rivière avec assez peu de cérémonie.

« *C'est un mauvais coup de vent, le coup de vent qui ne rapporte rien à personne,* » dit, en ramassant le chapeau galonné, un bachoteur qui puisait l'eau dans son bachot.

La sentinelle était un soldat gascon. Il devint furieux, releva sa moustache et mit son arquebuse en joue.

Dans ce temps-là on n'avait encore inventé que les arquebuses à mèche. Le vent, qui fait des choses bien plus difficiles, avait éteint la lanterne de papier d'une vieille femme, et la vieille femme avait emprunté la mèche de la sentinelle pour rallumer sa lanterne...—Ceci donna le temps au sang du gascon de se refroidir, et de faire tourner cet accident à son avantage. Il courut après le notaire, et, se saisissant de son chapeau en bel et bon feutre : « *C'est un mauvais coup de vent*, dit-il, *celui qui ne rapporte rien à personne;* » il rendait ainsi sa capture aussi légitime que celle du bachoteur.

Le pauvre notaire passa le pont sans mot dire

et sans chapeau ; mais, arrivé dans la rue Dauphine, faubourg Saint-Germain, il se mit à se lamenter tout en poursuivant son chemin :

« Que je suis malheureux ! disait-il. Serai-je donc toute ma vie le jouet des orages, des tempêtes et du vent? Étais-je né pour entendre sans cesse les quolibets et les mauvais propos qui se vomissent contre moi et mes confrères ? Ma destinée était-elle donc d'être forcé par les foudres de l'Église à contracter mariage avec une femme qui est pire qu'une furie ? d'être chassé de chez moi par les tempêtes domestiques, et dépouillé de mon feutre par les tempêtes du Pont-Neuf ? Maintenant me voilà la tête nue, triste jouet des bourrasques, de la pluie et de l'orage, et de tous les accidents de la tempête. — Où donc aller? où passer la nuit ? quel vent au moins, dans les trente-deux points du compas, soufflera sur moi son haleine bienfaisante?— Oh ! malheureux, trois fois malheureux que je suis ! »

Le notaire se plaignait ainsi, lorsqu'il entendit, du fond d'une allée obscure, une voix qui criait à quelqu'un d'aller chercher le notaire le plus proche. — Or, notre notaire se trouvant en effet le

plus proche, se crut suffisamment désigné. — Il entra dans l'allée, et il s'avança jusqu'à une petite porte qu'il trouva entr'ouverte. Quand il eut traversé une façon de vieux salon, une servante l'introduisit dans une chambre encore plus vaste, où il y avait, pour tous meubles, une longue pertuisane, — une cuirasse, — une vieille épée rouillée et sa bandoulière, qui étaient suspendues à des clous en quatre endroits différents, le long du mur.

Un vieux personnage, autrefois gentilhomme, et qui l'était bien encore, en supposant que la noblesse puisse résister à l'adversité et à la misère, était couché dans un lit entouré d'une moitié de rideau, et la tête appuyée sur sa main en guise d'oreiller. — Il y avait une petite table tout auprès du lit, et sur la petite table, un chandelier portant luminaire. On avait placé l'unique chaise de la salle près de la table; sur cette chaise s'assit le notaire. Il tira de sa poche une écritoire et une feuille ou deux de papier qu'il mit devant lui. — Il exprima, du coton de son cornet, un peu d'encre avec sa plume, et, la tête baissée sur son papier, il attendit, d'une oreille attentive, que le gentilhomme lui dictât son testament et ses dernières volontés.

« Hélas ! monsieur le notaire, dit le gentilhomme en se relevant un peu sur son séant, je n'ai rien à donner qui puisse seulement payer les frais de mon testament, sinon l'histoire de ma vie, et je ne mourrais pas tranquille si je ne laissais pas cette histoire au public. Pour votre peine et paiement, je vous lègue à vous, qui allez l'écrire sous ma dictée, les profits qui pourront en résulter.



C'est une si étrange histoire, que tout le genre humain la lira avec avidité ; — elle fera la fortune de votre maison... » A ces mots, le notaire, dont l'encre était séchée, en chercha encore quelques gouttes. « Puissant directeur de tous les événe-

ments de ma vie! » s'écria le vieux gentilhomme en levant les yeux et les mains vers le ciel, « ô toi, dont la main m'a conduit, à travers ce labyrinthe d'aventures étranges, jusqu'à cette scène de désolation, aide la mémoire défaillante d'un vieillard infirme et désolé..., dirige ma langue par l'esprit de ta vérité éternelle, et que cet étranger n'écrive rien qui ne soit déjà écrit et consigné dans ce LIVRE invisible qui doit me condamner ou m'absoudre! » Le notaire éleva sa plume entre ses yeux et la chandelle.

« Cette histoire, monsieur le notaire, ajouta le vieux gentilhomme, réveillera comme en sursaut toutes les sensations émanées de l'esprit humain; — elle affligera tous les cœurs; — les âmes les plus dures, les plus cruelles, en seront émues de compassion... »

Le notaire brûlait d'impatience d'arriver à cette merveilleuse histoire; il reprit de l'encre pour la troisième fois, et le moribond, en se tournant de son côté, lui dit : « Écrivez, monsieur le notaire; » et le notaire écrivit ce qui suit...

« Où est le reste? » dis-je à Lafleur, qui entra en ce moment dans ma chambre.



LVI

LE BOUQUET.

— Le reste! Monsieur, me dit-il quand je lui eus expliqué ce qui me manquait... Il n'y avait que deux feuillets : celui-ci et un autre dont j'ai enveloppé le bouquet que j'ai donné à la demoiselle qui m'attendait sur le boulevard. — Je t'en prie, Lafleur, va chez elle, et tache de rattraper ce feuillet.—A coup sûr, Monsieur, elle l'a encore... » Et le voilà parti, leste comme un oiseau.

Il ne fut qu'un instant à revenir. Il était essoufflé, et plus abattu que s'il eût perdu la chose la

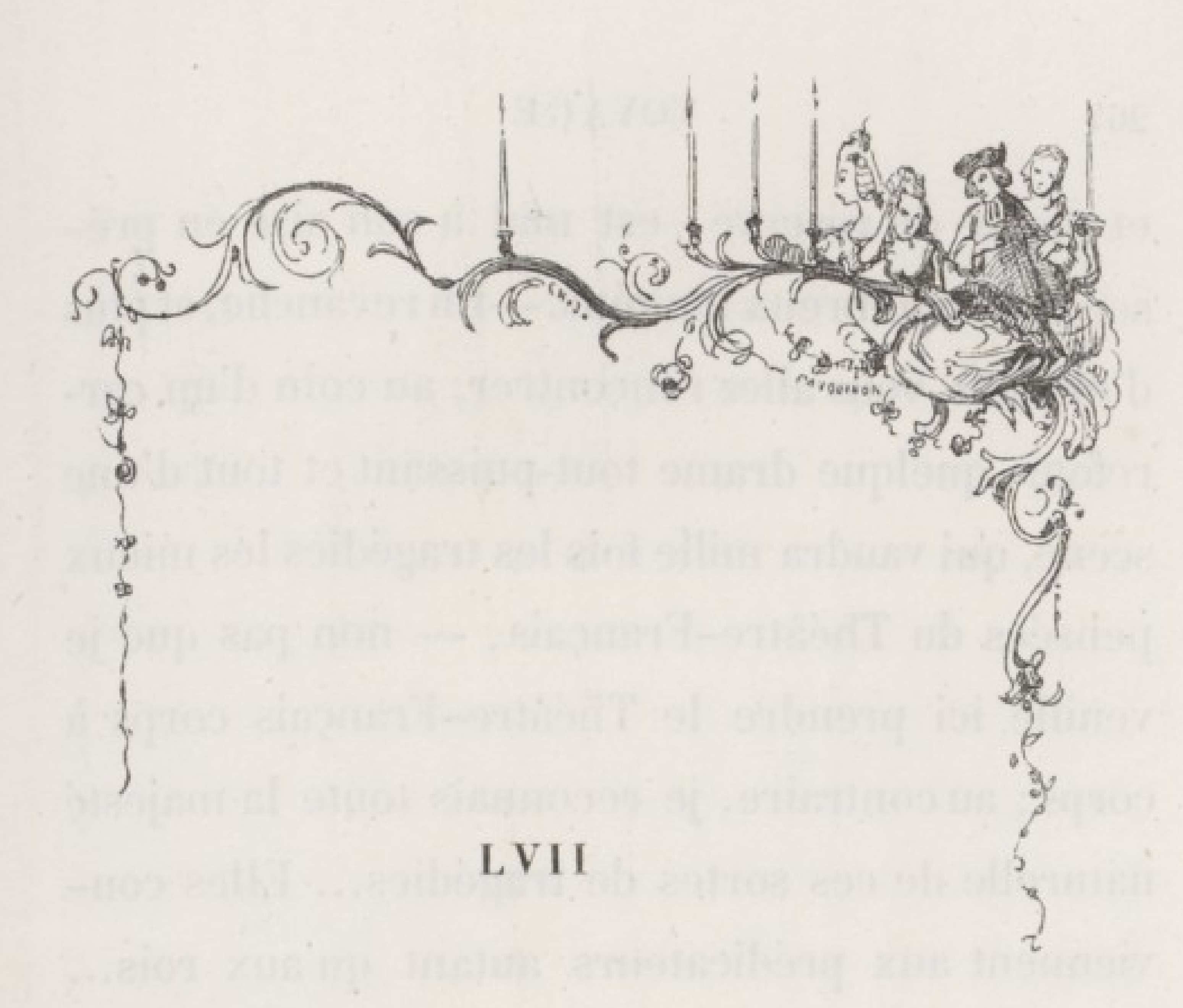
plus précieuse. « Juste ciel! me dit-il, Monsieur, il n'y a pas encore un quart d'heure que je lui ai fait le plus tendre adieu, et la volage! en si peu de temps, elle a donné le gage de ma tendresse à un valet de pied de M. le comte.... Aussitôt, j'ai été demander mon bouquet au valet de pied... Il l'avait donné lui-même à une jeune lingère du quartier, et celle-ci en a fait présent à un joueur de violon, qui l'a emporté je ne sais où... — Et la feuille de papier avec? — Oui, Monsieur... » Nos malheurs étaient enveloppés dans le même papier : je soupirai; Lafleur soupira... Ah!

« Quelle perfidie! s'écriait Lafleur. — Cela est malheureux, disait son maître.

— Cela ne m'aurait pas fait tant de peine, disait Lafleur, si elle l'avait perdu. — Ni à moi, Lafleur, si je l'avais trouvé. »

L'on verra par la suite si j'ai ou si je n'ai pas retrouvé ce feuillet égaré.





LVII

L'ACTE DE CHARITÉ.

Un homme qui, soit timidité, soit pudeur, n'ose pas traverser un passage obscur, peut encore être un très-galant homme et bon à mille bonnes choses; mais il serait impossible, à toute force, d'en faire un passable voyageur *sentimental*. Pour ma part, je fais peu de cas de presque toutes les choses qui se passent au grand jour et dans les rues fréquentées. La nature, comme une honnête femme

et pleine de réserve, est mal à son aise en présence de nombreux témoins.—En revanche, et plus d'une fois, vous allez rencontrer, au coin d'un carrefour, quelque drame tout-puissant et tout d'une scène, qui vaudra mille fois les tragédies les mieux pensées du Théâtre-Français, — non pas que je veuille ici prendre le Théâtre-Français corps à corps; au contraire, je reconnais toute la majesté naturelle de ces sortes de tragédies... Elles conviennent aux prédicateurs autant qu'aux rois... Quand je veux faire quelque sermon plus brillant qu'à l'ordinaire, je lis une tragédie des grands maîtres, et j'y trouve un fond inépuisable de matériaux : la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphilie, me fournissent des textes aussi bons qu'aucun des textes de la Bible.

Il est un passage fort long et fort obscur qui va de l'Opéra-Comique à une rue fort étroite. Ce passage est fréquenté d'ordinaire par ceux qui attendent l'arrivée d'un modeste fiacre, ou par ceux qui, à la fin du spectacle, rentrent chez eux comme de tranquilles piétons. L'extrémité de ce passage, du côté du théâtre, est éclairée par un lampion dont la faible lumière se perd à l'autre bout et

bien avant que l'on n'arrive au grand jour. Ce lumignon, peu utile comme clarté, n'est plus qu'un ornement à l'entrée du passage. Il apparaît de loin comme une étoile fixe de la plus petite dimension... Elle brûle, et elle ne fait aucun bien à l'univers.

En me retirant par ce passage, j'aperçus, à cinq ou six pas de la porte, deux dames, le dos appuyé contre le mur, qui se tenaient par le bras, et qui avaient l'air d'attendre une voiture. Comme elles étaient plus près que moi de la porte, je pensais que je n'avais pas le droit de sortir avant elles : je me tapis donc le long du mur, presque à côté d'elles, et je m'y tins tranquillement... J'étais vêtu tout en noir, et à peine pouvait-on me voir.

La dame dont j'étais le plus proche était grande, maigre, et elle pouvait avoir environ trente-six ans ; l'autre n'était ni moins grande, ni moins sèche, et elle pouvait bien avoir comme qui dirait— quarante ans. —Elles n'avaient rien qui dénotât qu'elles fussent des femmes mariées ou des femmes veuves. Cependant, il était facile de les prendre pour les deux sœurs, deux véritables vestales anguleuses tout à fait étrangères aux transports

et au doux parler de l'amour. De tout mon cœur, j'aurais voulu les rendre heureuses; mais le bonheur, ce soir-là, devait leur venir d'une autre main.

Soudain, une voix à demi étouffée, et cependant éloquente, une prière bien formulée, sans nul doute, se fit entendre à l'oreille de ces deux dames; cette voix leur demandait, *pour l'amour de Dieu*, une pièce de douze sous entre elles deux. Il me parut singulier d'entendre un mendiant fixer ainsi la quotité d'une aumône, et surtout que la somme fût justement douze fois plus forte que ne l'est d'ordinaire une aumône faite dans l'obscurité. — Les dames en parurent tout aussi étonnées que moi-même. « Douze sous! dit l'une; — une pièce de douze sous! dit l'autre; » et elles s'en tinrent là.

« Je ne sais, Mesdames, dit le pauvre, comment demander moins à des personnes de votre condition; » et il leur fit une profonde révérence.

« Passez, passez, dirent-elles : nous n'avons pas d'argent. »

Il garda le silence pendant une minute ou deux, après quoi il renouvela sa prière :

« Ne fermez pas vos oreilles, mes belles dames, dit-il, à mon humble requête. — Mais, mon bon homme, dit la plus jeune, je vous jure que nous n'avons point de monnaie. — Que Dieu vous bénisse donc, dit le pauvre, et qu'il multiplie envers vous ses faveurs et ces beautés naturelles, précieuse aumône que vous faites à nos regards charmés, sans bourse délier ! » L'aînée mit la main dans sa poche. « Voyons donc, dit-elle, si je trouverai par hasard un sou marqué. — Un sou marqué ! Ah ! donnez la pièce de douze sous tout entière, dit l'homme; la nature a été si libérale à votre égard ! Soyez libérale envers un malheureux qu'elle semble avoir abandonné.

— Je le voudrais, dit la plus jeune, si seulement j'avais assez d'argent sur moi.

— Beauté compatissante, dit-il en s'adressant à la plus âgée, il n'y a que la bonté et la bienfaisance qui puissent donner à vos yeux un éclat si doux, et c'est ce qui faisait dire, tout à l'heure, au marquis de Santerre et à son frère, en passant près de vous, des choses si agréables de vous deux. »

Les deux dames parurent fort touchées, et toutes

deux à la fois, comme par la même impulsion, elles mirent la main à leur poche, et elles en tirèrent chacune une pièce de douze sous.

La contestation entre elles deux et le suppliant ainsi terminée, une autre contestation s'éleva entre les deux dames, pour savoir à qui donnerait la pièce de douze sous. — Or, chacune d'elles finit par donner sa pièce de douze sous au mendiant; — c'était le seul moyen de se mettre d'accord.





LVIII

L'ÉNIGME EXPLIQUÉE.

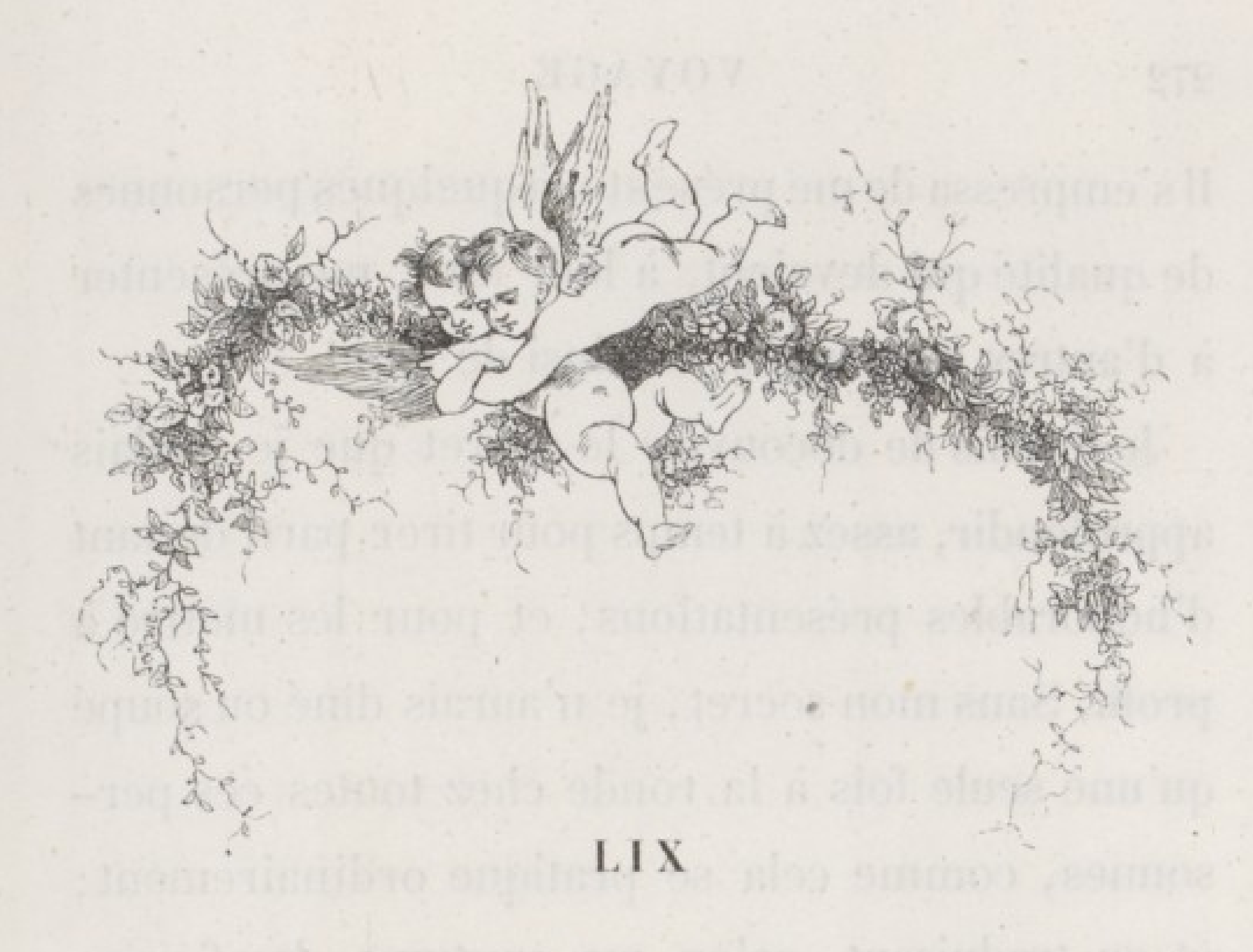
Je courus vite après cet homme, et je fus tout étonné de le reconnaître pour le même homme que j'avais déjà remarqué devant l'hôtel de Modène, demandant l'aumône à toutes les femmes, et qui m'avait jeté l'esprit dans un si grand embarras... Je découvris tout d'un coup son secret : c'était la flatterie !

Parfum tout-puissant ! tu es le rêve bien-aimé de l'espèce humaine ! Tu sais le dernier se-

cret de toutes ses puissances, de toutes ses faiblesses ! Tu te glisses dans les veines; tu brises les obstacles les plus difficiles de la route qui mène au cœur !

Le pauvre, en ce moment, se reposait de ses fatigues de la journée, et il profita de cette heure de loisir pour prodiguer à ces dames ce qu'il était forcé d'épargner dans d'autres circonstances. Il est certain qu'il savait se réduire à moins de paroles dans les cas urgents, tels que ceux qui s'offraient dans la rue; mais comment faisait-il pour réduire sa louange en un si petit volume?... Le *comment* ne m'inquiète guère; c'est assez pour moi de savoir qu'il y gagna ces deux pièces de douze sous. — Que ceux qui ont fait une fortune plus considérable dans la flatterie expliquent le reste; ils en savent plus long que moi là-dessus.





LIX

ESSAI.

Voulez-vous faire votre chemin dans le monde? demandez tant que vous pourrez à tous et à chacun toutes sortes de services, et rendez-en le moins possible. Nous prenons le rejeton fané d'un œillet, nous le plantons en bonne terre, et nous l'arrosons avec grand soin; pourquoi? par la raison toute simple que nous l'avons planté.

M. le comte de B..., tout simplement parce qu'il m'avait déjà été si utile pour mon passe-port, ne voulut pas rester en si beau chemin. — Il était venu à Paris, et il y devait rester peu de jours...—

Il s'empressa de me présenter à quelques personnes de qualité qui devaient, à leur tour, me présenter à d'autres personnes, et ainsi de suite.

Je venais de découvrir le secret que je voulais approfondir, assez à temps pour tirer parti de tant d'honorables présentations, et pour les mettre à profit. Sans mon secret, je n'aurais dîné ou soupé qu'une seule fois à la ronde chez toutes ces personnes, comme cela se pratique ordinairement; et en traduisant, selon ma coutume, les figures et les attitudes françaises en anglais, j'aurais reconnu que j'avais usurpé le couvert d'un autre convive plus agréable. L'effet tout naturel de pareilles découvertes eût été de résigner toutes mes places l'une après l'autre, uniquement parce que je n'aurais pas su les garder... — Mon secret me vint en aide, et je ne me tirai pas trop mal de tous ces mauvais pas.

Je fus d'abord introduit chez le vieux marquis de B... Il s'était signalé jadis par une foule d'actions éclatantes dans la cour de Cythère, dont il était un des chevaliers, et il conservait encore un goût décidé pour ces sortes de tournois. Son seul défaut, c'est que le vieil athlète voulait passer pour valoir

encore ce qu'il avait valu jadis. « Je veux, disait-il, faire un tour en Angleterre; » et il s'informait beaucoup des dames anglaises. « Croyez-moi, lui répondis-je, monsieur le marquis, restez où vous êtes; épargnez nos jeunes seigneurs d'Angleterre; ils ont déjà bien assez de peine pour obtenir de ces dames un regard favorable. » Et le vieux marquis m'invita à souper.

M. P..., le fermier-général, me fit une foule de questions sur nos taxes. « J'entends dire qu'elles sont considérables. — Oui, lui dis-je en lui faisant une profonde révérence; mais nous aurions besoin que vous fussiez lu pour nous apprendre à les lever. »

Il me pria à souper dans sa petite maison.

On avait annonçé à madame de Q... que j'étais tout à fait un bel esprit... — Madame de Q... était elle-même un bel esprit; — elle brûlait d'impatience de me voir et de m'ouïr parler... — Je n'avais pas encore pris un siége, que je m'aperçus que la moindre de ses inquiétudes était de savoir que j'eusse ou non de l'esprit. Il me sembla au contraire que je n'étais là que pour assister à celui de la dame. Je prends le ciel à témoin que je

n'ouvris pas la bouche dans cette première entrevue !

Madame de Q... assurait à qui voulait l'entendre qu'elle n'avait jamais eu, avec personne au monde, une conversation plus intéressante.

Il y a trois grandes époques dans l'empire d'une Française d'un certain air. — D'abord elle fait l'amour ; — de l'amour elle passe à la philosophie ; — elle finit par tomber dans la dévotion. Il faut toujours qu'elle commande à quelqu'un ou à quelque chose, elle ne fait que changer de sujets. Elle a été d'abord la reine absolue de ses amants jusqu'à la trente-cinquième année ; — elle a ensuite régenté despotiquement les philosophes qui ne croient qu'à Dieu le Père, tout au plus ; — elle finit par imposer son joug au curé et au sacristain de sa paroisse.

Madame de V... était arrivée déjà à la fatale limite qui sépare l'une de l'autre les deux premières époques ; ses roses commençaient à se faner, il y avait cinq ans pour le moins, quand je lui rendis ma première visite : elle devait être tout près de devenir un esprit fort.

Elle me fit asseoir sur le sofa où elle-même

elle était assise, afin de parler plus à l'aise et de plus près sur la religion ; nous n'avions pas causé quatre minutes, qu'elle me dit : « Pour ma part, je ne crois absolument à rien.

— Il se peut, Madame, à toute force, que l'incrédulité soit dans vos principes; cependant je crois pouvoir vous dire sans me tromper, que dans le cas d'une attaque, rendue si probable par votre beauté même, ce serait vous exposer à de grands dangers, si tout d'un coup on venait à détruire les fossés, les bastions, les remparts de la croyance; et de même qu'une citadelle ne résiste guère quand elle est privée de ses ouvrages avancés, ainsi, rien n'est plus dangereux pour une belle personne que de nier toute croyance. Si je vous parle comme je le fais, Madame, c'est une dette que j'acquitte envers mon *credo*. — Hé! bon Dieu, ajoutai-je, en ce moment même quels ne sont pas vos périls? Il n'y a guère que quatre ou cinq minutes que je suis là, près de vous, sur le même sofa, et si vous saviez les projets que j'ai déjà formés! Or, qui peut dire que je n'aurais pas tenté d'obéir à cette impulsion mauvaise, si vous n'aviez pas été protégée, d'abord par mes

principes religieux, et ensuite par l'idée où j'étais que je rencontrerais une résistance désespérée?

« Après tout, lui dis-je en lui prenant la main, nous n'avons pas un cœur de rocher; il nous faut des contraintes morales jusqu'à ce que l'âge s'appesantisse sur nous et nous impose ses obstacles intérieurs. Croyez-moi, ma belle dame, ajoutai-je en baisant cette main que je tenais dans la mienne, le temps n'est pas encore venu où vous aurez le droit de ne plus croire à rien. »

Je peux le dire, je passai dans tout Paris pour avoir converti madame de V... Elle rencontra le philosophe Diderot et l'abbé Morellet, et elle leur affirma que je lui en avais plus dit, dans quatre minutes, en faveur de la religion révélée, qu'ils n'en avaient écrit contre l'Évangile dans toute leur Encyclopédie. — Je fus enregistré incontinent dans la coterie de madame de V..., et la dame attendit encore deux ans avant que de prendre ses seconds degrés en philosophie.

Je me souviens qu'un jour, dans cette même coterie, je tâchais de démontrer la nécessité d'une cause première... — J'étais dans le fort de mes arguments, et chacun était attentif, lorsque le jeune

comte de F... me prit mystérieusement par la main... — Il m'attira dans le coin le plus reculé du salon, et il me dit tout bas : « Vous n'y avez pas pris garde..., votre solitaire est attaché trop près de la cravate. Il devrait être plus *badinant;* voyez le mien... Je ne vous en dis pas davantage : un mot, monsieur Yorick, suffit au sage. — Surtout quand ce mot lui vient d'un sage, monsieur le comte, » répliquai-je en le saluant.

Notre jeune homme m'embrassa avec plus d'ardeur que pas un homme jusqu'à ce jour.

Je fus ainsi de l'opinion de tout le monde pendant trois semaines. « Parbleu! disait-on, ce M. Yorick a, ma foi, autant d'esprit que nous... — Il raisonne à merveille, disait un autre. — On ne peut pas être de meilleure compagnie, ajoutait un troisième. » — J'aurais pu, à ce prix, boire et manger dans toutes les maisons de Paris, et passer ainsi ma vie au milieu du beau monde... — Oui, mais quelle triste façon de payer son écot! — j'en rougissais. C'était jouer le rôle du plus vil mendiant; tout sentiment d'honneur se révoltait en moi contre ce genre de vie... — Plus les coteries que je fréquentais étaient élevées, et plus je me trou-

vais forcé de faire usage du misérable secret que j'avais appris dans le cul-de-sac de l'Opéra-Comique ; en effet, dans ces beaux endroits à part il y avait foule et concurrence de flatteurs. Certes, j'aurais donné, et de grand cœur, tous mes succès de salon, pour une heure de vérité et de naturel. — Enfin, un certain soir que je m'étais vilement prostitué à une demi-douzaine de personnes du plus haut parage, je tombai dans le plus abominable dégoût de ce genre de vie, j'allai me coucher sans prendre congé de personne. — Le lendemain de grand matin, j'envoyai Lafleur me chercher des chevaux de poste, et je partis pour l'Italie.





LX.

MARIE.

Jamais, jusqu'alors, je n'avais éprouvé l'espèce d'embarras que peut donner le spectacle de la félicité sur la terre. —Voyager à travers le Bourbonnais, le pays le plus riant de la France, dans les beaux jours de la vendange, à l'heure fertile où la nature reconnaissante verse ses trésors avec profusion, où tous les yeux sont rayonnants de joie; — entendre à chaque pas toutes sortes de mélodies errantes dans les campagnes, annonçant la féconde automne aux heureux enfants du tra-

vail, qui portent en folâtrant leurs grappes au pressoir; rencontrer à chaque instant des gens heureux occupés à s'entr'aimer; — se sentir l'âme dilatée par toutes ces émotions divines : juste ciel! voilà de quoi écrire vingt volumes!

Mais, hélas! il ne me reste plus de la présente histoire que vingt pages à remplir, et encore dois-je consacrer la moitié de ces vingt pages à la pauvre *Marie*, que mon ami M. Shandy rencontra près de Moulins.

J'avais lu avec attendrissement l'histoire qu'il nous a laissée de cette infortunée à qui le malheur avait fait perdre la raison. Une fois dans les environs du pays qu'elle habitait, Marie me revint si vivement à l'esprit, que je ne pus résister à l'envie de me détourner d'une demi-lieue vers le village qu'elle habitait avec sa mère et son vieux père, pour demander des nouvelles de Marie.

C'était aller, je l'avoue, comme va le chevalier *de la Triste-Figure*, à la recherche des aventures fâcheuses. Mais, explique qui pourra ce phénomène, un bon malheur qui se trouve en mon chemin me fait sentir plus vivement que j'ai une âme faite à l'image de Dieu.

La vieille mère vint me recevoir à la porte de sa chaumière; — avant même qu'elle eût ouvert la bouche, ses yeux m'avaient conté toute l'histoire de sa fille. Depuis tantôt un mois la bonne femme avait perdu et enterré son mari. Ce tendre père était mort de chagrin, voyant sa fille si malheureuse. « J'avais craint d'abord, ajouta la bonne femme, que ce dernier coup n'achevât de déranger la tête de ma pauvre Marie; mais, au contraire, sa tête est un peu revenue depuis. Cependant il lui est impossible de rester en repos; à cette heure encore, elle est à errer quelque part vers le chemin. »

Pourquoi mon pouls bat-il si faiblement, que je le sens à peine, pendant que je trace ces lignes? Pourquoi Lafleur, ce garçon qui ne respire que la joie, passa-t-il deux fois le revers de sa main sur ses yeux humides? — A peine la vieille femme nous eut-elle fait ce triste récit, que je fis signe au postillon de reprendre la grande route.

Arrivé à une demi-lieue de Moulins, et à l'entrée d'un sentier qui conduisait à un bouquet d'arbres, je découvris la pauvre Marie assise sous un peuplier; son coude était appuyé sur ses genoux,

sa tête était penchée sur sa main; un petit ruisseau coulait au pied de l'arbre.

Je dis au postillon d'aller avec la chaise jusqu'à Moulins; je dis à Lafleur de faire préparer le souper, et que je suivrais à pied.

— Elle était habillée de blanc, et à peu près telle que mon ami me l'avait dépeinte; seulement ses cheveux, qui d'ordinaire étaient retenus par un réseau de soie, étaient alors épars et flottants. — Elle avait aussi ajouté à son corset un ruban d'un vert pâle, qui passait par-dessus son épaule et descendait jusqu'à sa ceinture; à ce ruban son chalumeau était suspendu. — Sa chèvre lui avait été infidèle comme son amant; elle l'avait remplacée par un petit chien qu'elle tenait en laisse avec une corde passée à son bras. Comme je regardais son chien, elle l'attira vers elle en disant : « Toi, Sylvio, tu ne me quitteras pas. » Je vis dans les yeux de Marie qu'elle pensait plus à son père qu'à son amant ou à sa petite chèvre, car, en proférant ces quelques mots, de grosses larmes roulaient le long de ses joues.

Je m'assis à côté d'elle; Marie, à mesure qu'elle pleurait, me laissa essuyer ses yeux avec mon



mouchoir; j'essuyai ensuite les miens, puis de nouveau les siens, — puis encore les miens; — j'éprouvai des émotions qu'il me serait impossible de décrire, et qui, j'en suis bien sûr, ne provenaient d'aucune combinaison de la matière et du mouvement.

Oh! certes, oh! sans doute, j'ai une âme! — Les matérialistes et tous les livres dont ils ont infecté le monde ne me prouveront jamais que l'âme ne soit qu'un mot.





LXI

SUITE DE L'HISTOIRE DE MARIE.

Quand Marie se fut un peu calmée, je lui demandai si elle se souvenait d'un homme pâle et maigre qui s'était assis entre elle et sa chèvre, il y avait de cela deux ans. Elle me répondit que dans ce temps-là elle avait l'esprit dérangé ; mais, à présent, elle se le rappelait très-bien, par deux circonstances qui l'avaient frappée : c'est que d'abord, quoiqu'elle fût très-malade, elle s'était bien aperçue que ce monsieur avait pitié de son état;

et ensuite, c'est que sa chèvre avait pris à ce monsieur son mouchoir, et qu'elle l'avait battue pour ce larcin. — Elle avait lavé le mouchoir dans le ruisseau, et depuis, elle le gardait dans sa poche pour le rendre à l'étranger si jamais elle le revoyait. « Il me l'avait à moitié promis, ajouta-t-elle. » En parlant ainsi, elle tira le mouchoir de sa poche pour me le montrer; elle l'avait enveloppé avec soin dans deux feuilles de vigne, et lié avec des brins d'osier; elle le déploya, et je vis qu'il était marqué d'un S à l'un des coins.

Elle me raconta comment, depuis ce temps-là, elle avait été jusqu'à Rome; — elle avait fait une fois le tour de l'église de Saint-Pierre; — elle avait trouvé son chemin toute seule au travers de l'Apennin; — elle avait traversé toute la Lombardie sans argent, et les cruels chemins de la Savoie sans souliers. — Elle n'aurait pas pu dire comment elle s'était nourrie, ni comment elle avait supporté tant de fatigues. « Mais, dit-elle, *à brebis tondue, Dieu mesure le vent.*

— Et tondue au vif! lui dis-je... Ah! si tu étais dans mon pays, Marie, je te conduirais dans mon hameau, dans ma maison rustique, où tu trouve-

rais un abri. Tu mangerais de mon pain, tu boirais dans ma coupe, j'aurais soin de ton chien Sylvio. Quand la vague inquiétude te pousserait au dehors, tu serais la maîtresse d'aller çà et là, à ton caprice; j'irais avec toi et je te ramènerais à la nuit tombante, et, le soleil couché, je dirais mes prières; cependant, toi, Marie, tu jouerais sur ton chalumeau le saint cantique du soir. L'encens de mon sacrifice serait plus agréable au ciel quand il serait accompagné des accents plaintifs d'un cœur brisé par la douleur. »

Je sentais mon propre cœur se briser en disant toutes ces choses. Marie, voyant que je prenais mon mouchoir, déjà trop mouillé pour me servir, voulut le laver dans le ruisseau. « Mais où le ferais-tu sécher, ma chère enfant? — Dans mon sein, me dit-elle, et je me sentirais rafraîchir !

— Serait-ce donc que ton cœur brûle encore, Marie? »

Je touchais là une corde sur laquelle étaient tendus tous ses maux. Elle fixa quelques moments sur mon visage des yeux en désordre; puis, sans rien ajouter, elle prit son chalumeau et joua son cantique à la Vierge. — La vibration de la corde dou-

loureuse que j'avais touchée cessa tout à fait. — Marie revint à elle, laissa retomber son chalumeau et se leva.

« Où vas-tu, ma chère Marie? lui dis-je. » Elle me dit qu'elle allait à Moulins. « Eh bien! allons ensemble, veux-tu? » Elle me prit le bras en allongeant la corde pour laisser à son chien plus de liberté dans ses gambades. Nous arrivâmes ainsi tous les trois à Moulins.

Bien que je n'aime point les salutations en public, cependant, lorsque nous fûmes au milieu de la grande place, je m'arrêtai pour regarder Marie une dernière fois et pour lui faire mes adieux.

Marie n'était pas grande, mais elle aurait eu sa place parmi les plus belles. — La douleur avait donné à sa physionomie sa teinte divine. Elle avait les traits délicats, et à la fois tout ce que le regard charmé, tout ce que le cœur bien épris, peuvent désirer dans une femme... Ah! si elle pouvait jamais oublier l'ingrat qui l'a perdue, et si les traits d'Éliza pouvaient s'effacer de mon cœur, non-seulement Marie mangerait de mon pain et boirait dans ma coupe...; je ferais plus, elle reposerait sur mon sein.

Adieu, Marie! adieu, chaste malheureuse! Puissent tes profondes blessures sentir quelque bon effet de la compassion que l'étranger verse sur toi! — Pour te guérir tout à fait, pauvre fille, il n'y a au monde, après Dieu, que celui qui a brisé deux fois ton cœur!





LXII

LE BOURBONNAIS.

Cette fois, les émotions si douces, les riants tableaux que je m'étais promis en traversant cette belle partie de la France pendant le temps des vendanges, s'étaient entièrement évanouis. Plus rien ne m'en restait. — Mon âme s'était fermée au sentiment du bonheur depuis que j'avais rencontré cette profonde misère. Au milieu de toutes ces scènes d'une joie bruyante qui se succédaient à chaque instant, je voyais toujours Marie, dans le fond du tableau,

assise et rêveuse sous son peuplier; j'étais aux portes de Lyon, que je la voyais encore.

Oh! la passion, quand elle est honnête et vraie, est la source inépuisable de tout ce qu'il y a de précieux dans nos plaisirs et d'amer dans nos douleurs! Elle fait de nous des martyrs dévoués à la sainte croyance; — au milieu des supplices, elle nous fait goûter les joies du ciel. — Mais ces transports tout-puissants, qui vous les donne? Est-ce la souffrance de l'âme? Est-ce la souffrance du corps? Est-ce la peur de l'anéantissement et de la destruction? — Vaines paroles! — Non! non! ce qui nous grandit ainsi, c'est la sympathie pour toutes les nobles souffrances de nos semblables. C'est Dieu lui-même qui a mis en nous ces émanations fraternelles; c'est lui qui adoucit nos cœurs, lui qui nous fait nous aimer les uns les autres. Sans sa permission, pas un cheveu ne tombera de nos têtes, même au milieu des déserts les plus reculés : car c'est lui aussi qui a créé les déserts. Quand mon ami veille à mon chevet dans mes nuits de fièvre, quand il me tend une main secourable dans mes jours de misère, mon cher Eugène obéit à la sympathie, cette émanation du ciel. — Rien ne lui ré-

siste, le monde entier est son domaine. Elle anime le pâtre grossier qui habite les montagnes les plus austères. Qu'un loup ait dévoré un agneau du troupeau voisin, notre berger se lamente; la tête appuyée contre sa houlette, il regarde ces petits membres palpitants. « Ah! dit-il, si j'étais venu plus tôt! »

Que la paix soit avec toi, généreux berger! Merci de ta pitié pour le pauvre agneau! le ciel te le rendra en paisible sommeil dans ta chaumière. — Heureuse est la femme qui partage ton heureuse pauvreté! — heureux sont les petits agneaux qui bondissent autour de toi!





LXIII

LE SOUPER.

Le cheval de brancard se déferra d'un pied de devant tout au bas de la montagne de Tarare. Le postillon descendit et mit le fer dans sa poche. Comme la montée pouvait se prolonger l'espace de cinq ou six milles, et que ce cheval était la bête importante de l'attelage, j'insistai pour qu'avant d'aller plus loin, ce fer fût rattaché aussi bien qu'il se pourrait ; mais le postillon imprévoyant avait jeté les clous, et, sans les clous, le marteau qui était dans la chaise devenait inutile. Force me fut d'aller plus loin.

A peine si nous avions fait cinq cents pas, lors-

qu'au plus mauvais endroit du chemin la pauvre bête perdit encore le fer de l'autre pied de devant. Pour le coup, je sautai hors de ma chaise. — A quelques portées de fusil, sur ma gauche, je découvris une jolie maison, et le postillon consentit, non sans peine, à tourner de ce côté. — Quand nous fûmes plus près du manoir, l'honnête aspect de la maison et de tout ce qui l'entourait m'eut bien vite réconcilié avec mon accident. — C'était une jolie ferme entourée d'un beau clos de vigne et de quelques arpents de blé. Il y avait d'un côté un potager rempli de tout ce qui peut entretenir l'abondance dans la maison d'un paysan de la France, et de l'autre côté un petit bois qui donnait de l'ombre en été, du feu en hiver. Il était à peu près huit heures du soir. — Je laissai au postillon le soin de s'arranger comme il l'entendrait, et j'entrai tout droit dans la maison.

La famille se composait d'un vieillard en cheveux blancs, de sa femme, de cinq ou six fils ou gendres, de leurs femmes respectives et de toute leur enfantine et joyeuse couvée.

Ils venaient justement de prendre place autour de la soupe aux lentilles. Un gros pain de froment

occupait le milieu de la table; un broc de vin à chaque bout promettait de la joie pour tout le repas : c'était vraiment un festin d'amour et d'amitié.

Le vieillard se lève aussitôt pour venir à ma rencontre; il m'invite, avec une cordialité pleine de déférence, à me mettre à sa table. Mon cœur s'y était mis au moment où j'étais entré. Je m'assis sans me faire prier, comme un des enfants de la famille; et pour me servir tout de suite de mes droits, j'empruntai le couteau du vieillard, et je me coupai un bon morceau de pain. Tous les yeux, en me voyant faire, semblaient me dire que j'étais le bienvenu et qu'on me remerciait de ne pas en avoir douté.

« Était-ce donc cette paternelle et fraternelle réception, dis-le-moi, ô nature ! ou bien était-ce purement et simplement la gourmandise qui donnait à ce pain de l'hospitalité tant de saveur? Par quel miracle du cœur ou des sens ai-je trouvé si exquise chaque goutte de ce vin qui emplissait mon verre?... » Et tenez, il me semble que j'en bois encore en ce moment.

Mais si le souper fut de mon goût, j'aimai encore plus les actions de grâces qui s'ensuivirent.



LXIV

LES GRACES.

Le souper fini, le vieillard frappa un grand coup avec le manche de son couteau. C'était le signal de se lever de table et de se préparer à la danse. Aussitôt, les femmes et les filles courent toutes ensemble dans une chambre à côté pour relever leur chevelure; les jeunes gens vont à la porte pour se laver le visage et remplacer leurs sabots par des souliers. En trois minutes, toute

cette heureuse famille est disposée pour le bal. Le bal se tenait sur une petite esplanade de gazon qui était devant la cour. Le vieillard et sa femme sortent les derniers. Je les accompagne, et je me place entre eux deux, sur un banc de verdure, à côté de la porte.

Le vieillard, dans sa jeunesse, avait été un virtuose sur la vielle, et il en jouait encore passablement bien. La femme l'accompagnait de la voix; les enfants et les petits-enfants dansaient à qui mieux mieux.

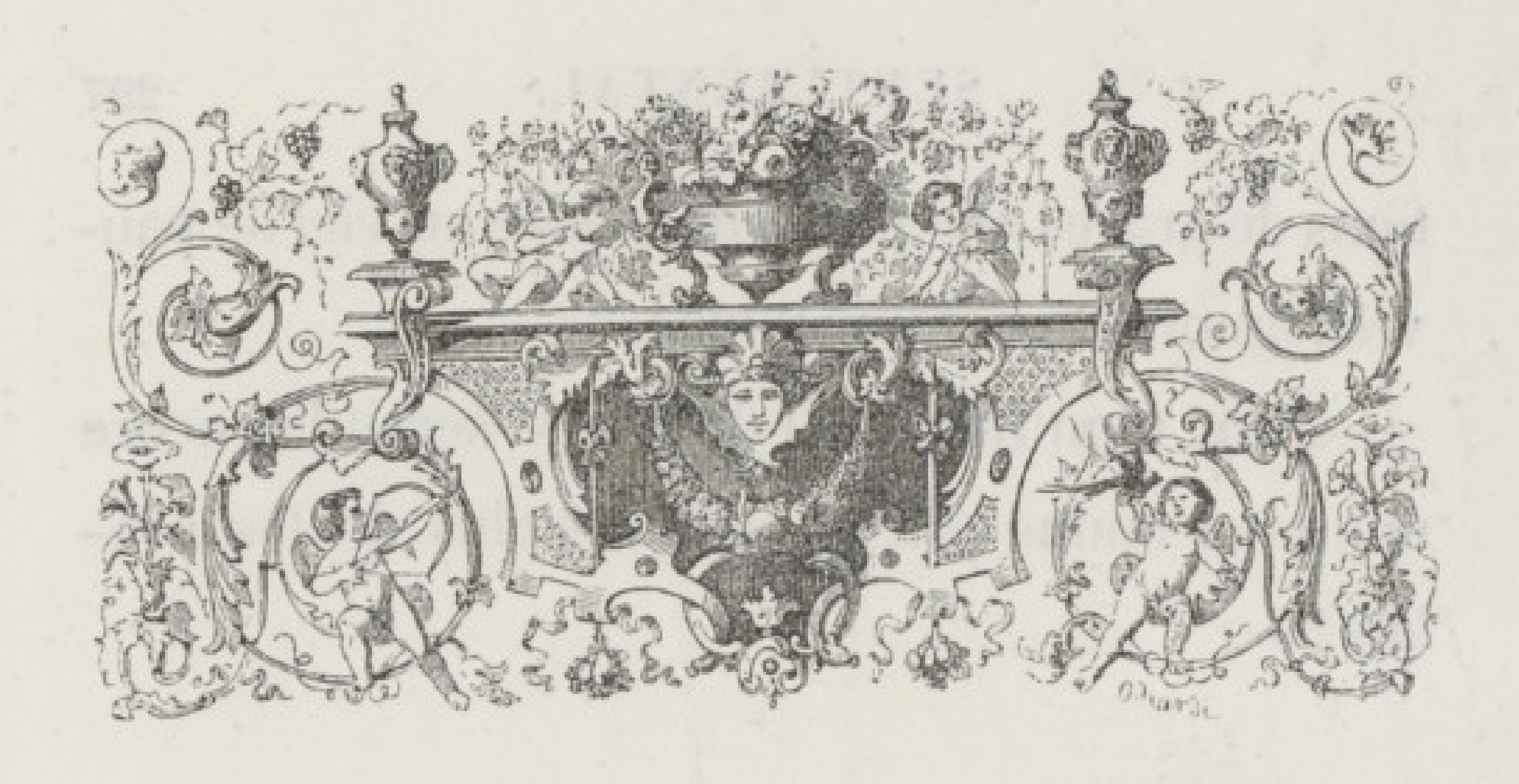
Au milieu de la seconde contredanse, à l'instant même où chacun s'arrêtait pour lever les yeux au ciel, il me sembla que cette élévation était quelque chose de plus que de la danse, tant elle ressemblait à une prière! Or, c'était la première fois que j'avais vu la danse devenir un acte de religion, et je me mis à penser que cette fois encore j'étais la dupe d'une imagination qui me trompe toujours. La danse finie : « Monsieur, me dit le vieillard, c'est une habitude de ma famille, de sortir, après le dernier repas du jour, pour danser et pour se réjouir; à coup sûr, le contentement et la gaieté de l'esprit sont les plus justes ac-


Tony Johannot.
Piaud

tions de grâces que puissent rendre au ciel de pauvres ignorants comme nous !

— Eh ! mon Dieu ! lui dis-je, ce serait là encore une bien bonne prière pour les plus doctes prélats ! »





LXV

LE CAS DE DÉLICATESSE.

Une fois au sommet de la montagne de Tarare, vous êtes bientôt à Lyon. Adieu alors à tous les mouvements rapides ! Il vous faut aller doucement ; mais à cette lente allure, le sentiment va plus vite. Je fis marché avec un voiturin à qui je louai une couple de mules pour me conduire dans ma chaise, aussi lentement qu'il le voudrait, à Turin, par la Savoie.

Les Savoyards sont pauvres, mais patients, tranquilles, et d'une probité à toute épreuve. Chers

villageois, vivez en paix! le monde ne vous enviera pas votre pauvreté, trésor de vos simples vertus.— Bonne nature! bonne mère! il faut te rendre grâce de toutes choses, même de ta parcimonie. Au milieu des grands ouvrages qui t'environnent, tu n'as laissé dans cette pauvre Savoie que bien peu d'espace à la faux et à la faucille. Mais, en revanche, la haute montagne met à l'abri le petit champ de blé contre les orages du ciel; elle abrite la chaumière contre l'envie et les mauvaises passions.

Laissez d'ailleurs le voyageur oisif se plaindre des détours et des dangers de vos routes, de vos rochers, de vos précipices, des difficultés de les gravir, de l'horreur que l'on éprouve à les descendre, des montagnes impraticables, et des cataractes qui roulent avec elles de grandes pierres qu'elles ont détachées de leur sommet, et qu'elles jettent au milieu du chemin comme autant d'obstacles infranchissables.—Justement, les habitants d'un village voisin étaient occupés à rouler dans l'abîme un de ces rochers vagabonds, qui était venu se placer entre Saint-Michel et Modane; et, avant que mon conducteur pût arriver à ce dernier

endroit, il s'en fallait de plus de deux heures que la route ne fût dégagée. Il n'y avait point d'autre parti que d'attendre avec patience; et comme la nuit était sombre, le temps chargé de pluie et d'orage, mon voiturin ne trouva rien de mieux que de ne pas aller plus loin et de s'arrêter dans une méchante auberge, située sur le bord du grand chemin.

Je pris aussitôt possession de ma chambre à coucher... L'air était devenu très-froid : je fis faire bon feu, et je donnai des ordres pour le souper... Déjà je rendais grâce à la Providence, qui m'avait offert un si honnête gîte dans un si mauvais lieu, lorsqu'une voiture dans laquelle était une dame avec sa domestique s'arrêta devant l'auberge.

La chambre que j'occupais était la seule chambre à coucher de l'auberge; l'hôtesse introduisit ces deux dames, en leur disant que la chambre était vacante..., excepté un gentilhomme anglais qui l'occupait, mais que, du reste, il y avait deux bons lits, et un troisième lit dans un cabinet à côté. — La manière dont elle parlait de ce troisième lit n'était pas des plus éloquentes. Cependant, à tout prendre, cela faisait bien trois lits

pour trois personnes, et, sans craindre d'être démentie, elle osait assurer que le monsieur ferait de son mieux pour arranger les choses à la satisfaction générale. — Aussitôt, pour tirer la dame d'inquiétude, je la priai d'être bien persuadée que je ferais en effet, pour lui complaire, tout ce qui dépendrait de moi.

Mais, certes, cela ne voulait pas dire que je la rendrais la maîtresse absolue de ma chambre à coucher. Au contraire, je m'en crus si bien le propriétaire, que je me mis en devoir d'en faire les honneurs. En effet, j'offris un siége à l'étrangère, à la meilleure place, au coin du feu, où je fis jeter du bois. — Je dis à l'hôtesse d'ajouter tout ce qu'elle pourrait au souper, et de ne point oublier que je lui avais demandé son meilleur vin. — La dame ne fut pas cinq minutes auprès du feu, qu'elle se mit à étudier la position des deux lits. Plus ses regards se portaient de ce côté-là, et plus ils en revenaient inquiets. J'en étais malheureux et pour elle et pour moi; en fin de compte, le cas en lui-même et les regards effarouchés de la dame me jetèrent dans un embarras pour le moins égal au sien.

En effet, c'eût été déjà un bien assez difficile problème que deux lits réunis dans la même chambre; mais pour comprendre tout notre embarras, il faut savoir que ces deux lits étaient parallèles et si rapprochés l'un de l'autre, qu'il n'y avait de place dans la ruelle que pour une toute petite chaise d'osier. — Ajoutez qu'ils n'étaient guère éloignés du feu. Bien plus, le manteau de la cheminée d'un côté, qui avançait fort dans la chambre, et une grosse poutre de l'autre côté, formaient en se rapprochant une espèce d'alcôve forcée qui n'était guère favorable à la délicatesse de nos sensations... — Si quelque chose pouvait ajouter à l'anxiété commune, c'est que les deux lits étaient si exactement construits pour ne contenir qu'un seul dormeur, qu'il n'y avait pas moyen de songer à faire coucher ensemble la femme de chambre et sa maîtresse. Si, par bonheur, la chose eût été praticable, l'idée de cette nuit passée auprès de ces deux femmes et si près d'elles, aurait glissé plus aisément sur l'imagination.

Quant au grabat du cabinet, c'était là une consolation médiocre, si c'était une consolation. Le lieu était humide et froid; le volet était à demi brisé; il

n'y avait ni vitres ni papier à la fenêtre; le vent soufflait au dehors, et avec tant de violence, qu'en y mettant un peu de complaisance la toux me prit, rien qu'à jeter un coup d'œil sur cette misère. La dame sacrifierait-elle sa santé à sa pudeur alarmée, ou bien prendrait-elle le cabinet pour abandonner le lit à sa femme de chambre, ou bien cette fille prendrait-elle le cabinet, etc., etc.? — Tel était le problème. La dame était une belle dame piémontaise d'environ trente ans, portant sur ses fraîches joues l'heureux coloris de la santé. — La femme de chambre était une Française de Lyon, vive, alerte, décidée, et avec cela, pas plus de vingt ans! — De toute façon, la difficulté était presque insurmontable. L'obstacle du gros rocher qui nous barrait notre chemin, et qui fut cause de notre détresse, quelque grand que fût cet obstacle, n'était qu'une bagatelle, comparé à celui-là. — Ce qui rendait la position encore plus pénible, c'était le soin avec lequel chacun de nous dissimulait les inquiétudes de son esprit.

On mit la table; le souper fut apporté l'instant d'après. — Je crois bien que, s'il eût fallu nous contenter du mauvais vin de l'auberge, préoccu-

pés comme nous l'étions, la dame et moi, nous aurions gardé le silence jusqu'à ce que vînt enfin la nécessité de parler. Mais la dame avait heureusement quelques bouteilles d'un vieux vin de Bourgogne dans sa voiture, elle envoya sa femme de chambre pour nous en chercher deux. — Le souper fini et restés seuls, nous nous sentîmes inspirés d'une force d'esprit suffisante pour parler au moins sans réserve de notre situation; nous la retournâmes dans tous les sens, nous l'examinâmes sous tous ses aspects. Enfin, après deux heures de négociations et de débats, nous convînmes de nos articles, que nous stipulâmes dans la forme d'un traité de paix. Certes, il y eut des deux côtés autant de religion et de bonne foi que dans aucun traité qui ait jamais eu l'honneur de passer à la postérité.

En voici les articles :

Art. Ier. *La chambre appartient à Monsieur. Monsieur cède à Madame le lit qui est le plus rapproché du feu, et il le cède à Madame comme le plus convenable.*

Accordé de la part de Madame, pourvu que les

rideaux des deux lits, qui sont d'une toile de coton presque transparente, et trop étroits pour bien se fermer, soient attachés à leur ouverture avec des épingles, ou même entièrement cousus avec une aiguille et du fil, de façon à présenter une barrière suffisante du côté de Monsieur.

Art. II. *Il est requis, de la part de Madame, que Monsieur soit enveloppé pendant toute la nuit dans sa robe de chambre.*

Refusé, par la grande raison que Monsieur n'a pas de robe de chambre, sa valise ne contenant seulement que six chemises et une culotte de soie noire.

La mention de la culotte de soie noire opéra un changement total dans le présent article II.— La culotte fut acceptée comme l'équivalent nécessaire de la robe de chambre. Il fut donc convenu que je porterais toute la nuit le susdit vêtement.

Art. III. *Il est stipulé ce qui suit avec toutes sortes d'insistances de la part de Madame : Aussitôt que Monsieur sera au lit, et que le feu et la chandelle seront éteints, Monsieur ne dira pas un seul mot pendant toute la nuit.*

Accordé, à condition que les prières que pourra

faire Monsieur ne seront pas regardées comme une infraction au traité.

Il n'y eut qu'un seul point d'oublié : c'était la façon dont nous allions nous y prendre, la dame et moi, pour nous déshabiller et pour nous mettre au lit.—Il n'y avait qu'une seule façon décente de lever cette dernière difficulté; je laisse au lecteur le soin de la deviner, mais s'il n'est pas assez galant homme pour inventer la plus honnête et la plus loyale façon qui se puisse jamais inventer d'ôter un habit et une robe, tant pis pour son imagination! — D'ailleurs, ce ne serait pas la première fois que j'aurais à me plaindre de votre imagination, mon cher lecteur!

Enfin, enfin, nous voilà dans notre lit respectif, elle et moi.—J'ignore pourquoi le sommeil ne vint pas, mais, soit l'étrangeté de la situation, soit toute autre cause, il me fut impossible de fermer les yeux. — Je me retournais de ci, de là, en silence. — Jusqu'à deux heures du matin dura ce martyre; tant qu'à la fin, impatienté de ces irritations inutiles, m'échappa l'exclamation : — O mon Dieu!

« Monsieur, dit la dame tout aussitôt (notez bien qu'elle n'avait pas plus dormi que moi), vous

avez rompu le traité! » Je fis à la dame toutes mes excuses : « Mais, sur mon âme! ce n'est là, Madame, qu'une oraison jaculatoire : *O mon Dieu!..* » — Elle soutint, au contraire, que c'était là une violation totale du traité. — Moi, de mon côté, je répliquai en homme persuadé que ce cas-là était prévu par une clause de l'article III : — *Excepté les prières que pourra faire Monsieur.*

La dame ne voulait céder sur aucun point, bien qu'elle affaiblît ainsi sa défense personnelle. En effet, dans la dispute la barrière céda quelque peu : j'entendis tomber deux ou trois longues épingles du rideau...

« Je vous jure, Madame, que ce n'est pas moi qui ai fait tomber les épingles!.. » En même temps, je tendis le bras hors de mon lit par manière d'affirmation.

J'allais ajouter que, pour tout au monde, je n'aurais pas voulu manquer à la décence, à notre traité, à la...

Mais la jeune femme de chambre, qui, de son côté, ne dormait pas plus que nous, et qui prêtait une oreille attentive à tout ce tapage, se glissa en silence hors de son trou, et, se coulant dans

l'étroit passage qui séparait mon lit du lit de sa maîtresse, elle se trouva positivement entre nous deux...

Si bien, qu'en étendant la main hors du lit je saisis la femme de chambre par le...

Ici s'arrête le *Voyage Sentimental.* C'est, comme vous le voyez, un livre qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin. Cela commence au milieu d'une conversation tout à coup interrompue par le départ de notre voyageur pour la France, cela s'arrête à la moitié de la nuit, dans une auberge de la Savoie. En tout ceci notre auteur est un grand logicien. Comme il n'obéit guère qu'à la fantaisie, cette muse de son invention, il va quand la fantaisie le prend, il s'arrête quand elle s'arrête. — Et d'ailleurs, pourquoi ne pas s'arrêter en si beau chemin? Jusque là vous l'avez suivi partout où il a voulu vous conduire, vous l'avez écouté bouche béante, vous avez mis votre esprit à la torture pour deviner ses galantes énigmes, et quoi qu'il ait voulu vous dire, quelle que soit l'énigme qu'il vous ait proposée, vous n'avez pas cessé un instant de l'approuver, de lui sourire, de lui faire entendre que vous le compreniez à demi-mot; certes, à ce compte, notre ami Yorick serait bien bon d'aller plus loin. Il a donc grandement raison de

vous planter là au milieu de son récit commencé, au milieu de sa plus difficile aventure, comme fait la coquette Scheherazade dans les contes des *Mille et Une Nuits*.

Ce n'est pas que Sterne, lui aussi, n'ait rencontré ses continuateurs. — Des continuateurs de Sterne ! — Oui, certes, plus d'un romancier s'est mis en tête de vous donner le complément du *Voyage Sentimental*. J'ai même là, sous les yeux, la suite de cette histoire ; mais comme cela est fait, inventé, écrit, pensé ! — Donc, la femme de chambre *se sentant saisie par…*, se met à crier comme une fille qu'on égorge. A ces cris, l'hôtesse accourt, et avec l'hôtesse les deux voiturins : la dame s'enveloppe dans ses draps, le voyageur sentimental sort du lit en toute hâte : le désordre est à son comble. A peine si, le jour venu, on peut se reconnaître dans cette bagarre. — Quand nos deux voyageurs sont debout, ils déjeunent ; après le déjeuner, ils se séparent. — Qui le croirait ? Yorick revient sur ses pas ; — il rencontre en son chemin un jeune homme qui s'est battu en duel ; — il ramène ce jeune homme à Paris, et lui fait retrouver sa maîtresse. Et enfin ? — Eh bien ! l'histoire continuée s'arrête là ; c'était bien la peine de la continuer!

On a dit que la mort ou la maladie avait empêché Sterne de donner la suite de son voyage ; nous pensons, nous, au contraire, que l'œuvre ainsi brisée est complète, jus-

tement parce qu'elle ne finit pas. Le beau plaisir que vous auriez si vous assistiez, par exemple, au mariage d'Yorick avec madame de L... ou avec Élisa!

Dans ces sortes d'ouvrages où l'imagination, le caprice, la douce flânerie, toutes les oisivetés de l'âme, du cœur et des sens, jouent un si grand rôle, il nous semble que le lecteur, s'il est sage, se doit contenter de ce qu'on lui donne, et ne pas chercher à aller plus loin, surtout quand il est allé aussi loin que Sterne peut aller.

Au reste, c'est La Fontaine qui l'a dit :

Tout est voilé, mais de gaze — et si bien
Que je crois qu'on n'en perdra rien.
Qui pense finement et s'exprime avec grâce,
Fait tout passer, car tout passe.
Je l'ai cent fois éprouvé,
Lorsque le mot est bien trouvé,
Le sexe en sa faveur à la chose pardonne.
Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant;
Vous ne faites rougir personne,
Et tout le monde vous entend.





TABLE

DES MATIÈRES.

	Pag.		Pag.
Sterne	1	XVIII. Montreuil	72
I. — Le Départ	1	XIX. Montreuil	76
II. — Calais	4	XX. Montreuil	79
III. — Le Moine	7	XXI. Fragment	82
IV. — Le Moine	11	XXII. Montreuil	85
V. — Le Moine	14	XXIII. Le Bidet	92
VI. — La Désobligeante	16	XXIV. Nampont	97
VII. — Dans la Rue	30	XXV. Le Postillon	101
VIII. — La Porte de la Remise.	34	XXVI. Amiens	104
IX. — La Porte de la Remise	38	XXVII. La Lettre	108
X. La Tabatière	42	XXVIII. Paris	116
XI. La Porte de la Remise	47	XXIX. La Perruque	119
XII. Dans la Rue	51	XXX. Le Pouls	123
XIII. La Remise	55	XXXI. Le Mari	129
XIV. Encore la Remise	58	XXXII. Les Gants	133
XV. Toujours la Remise	61	XXXIII. La Traduction	137
XVI. Dans la Rue	63	XXXIV. Le Nain	143
XVII. Montreuil	68	XXXV. La Rose	151

XXXVI. La Femme de Chambre. 155
XXXVII. Le Passe-Port........ 163
XXXVIII. L'Hôtel à Paris...... 168
XXXIX. Le Captif............ 176
XL. Le Chemin de Versailles 181
XLI. Le Placet.............. 185
XLII. Le Pâtissier de Versailles. 190
XLIII. l'Épée................ 196
XLIV. Versailles............. 200
XLV. Le Passe-Temps........ 209
XLVI. Passe-Port............ 214
XLVII. Caractères......... 217
XLVIII. La Tentation......... 222
XLIX. La Conquête.......... 228
L. Le Mystère............... 231
LI. Le Cas de Conscience...... 235
LII. L'Énigme................ 241
LIII. Le Dimanche............ 244
LIV. Occupation Imprévue..... 250
LV. Le Fragment............ 253
LVI. Le Bouquet............. 261
LVII. L'Acte de Charité....... 263
LVIII. L'Énigme expliquée..... 269
LIX. Essai................... 271
LX. Marie.................... 279
LXI. Suite de l'Histoire de Marie. 284
LXII. Le Bourbonnais......... 289
LXIII. Le Souper............... 292
LXIV. Les Grâces............. 295
LXV. Le Cas de Délicatesse..... 298



Avis au Relieur

POUR LE

PLACEMENT DES GRAVURES

DE STERNE.

Le Frontispice	en regard du titre.	
Les Voyageurs	en regard de la page	20
Le Moine offrant du tabac à Sterne . .	id.	42
Sterne, l'Officier et la Dame dans la cour.	id.	55
L'Allemand assis à la porte de l'auberge.	id.	98
Lafleur chez la comtesse de L. . . .	id.	111
L'Abbé au théâtre.	id.	152
Sterne et le pâtissier-chevalier. . . .	id.	192
Le marquis de L. déposant son épée. .	id.	198
Sterne rattachant la boucle de la soubrette	id.	227
Marie assise au pied d'un arbre . . .	id.	282
La danse au village	id.	296

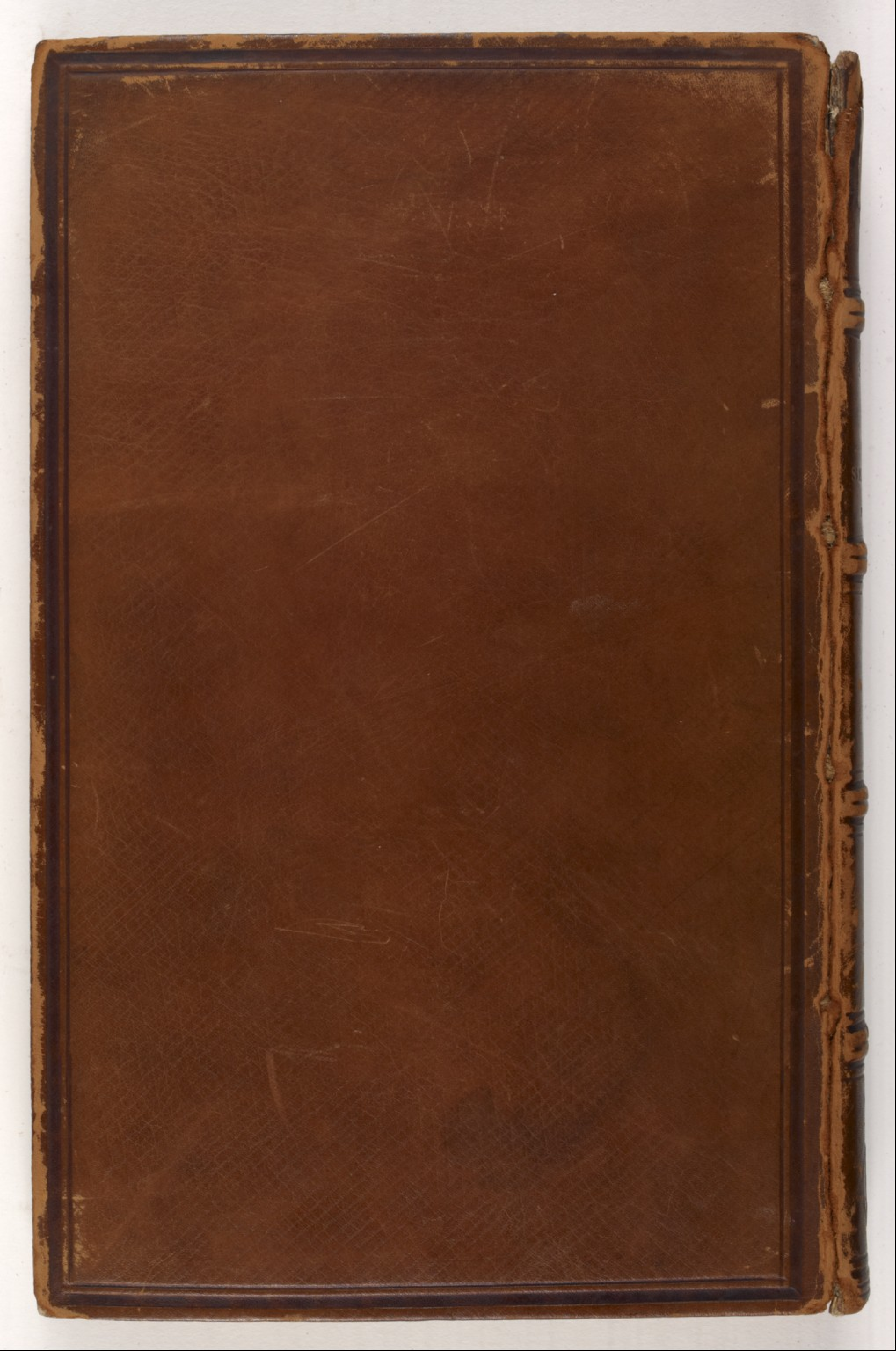

STERNE


Sterne.
VOYAGE
SENTIMENTAL.
BOURDIN,
éditeur.









STERNE

VOYAGE
SENTIMENTAL
PAR J. JANIN

PARIS. 1841.